























# CONTES DE DAMAS

DE J. C. DE LAUNAY

AVEC UNE INTRODUCTION DE M. FÉLIX DE LAUMIERE

PAR

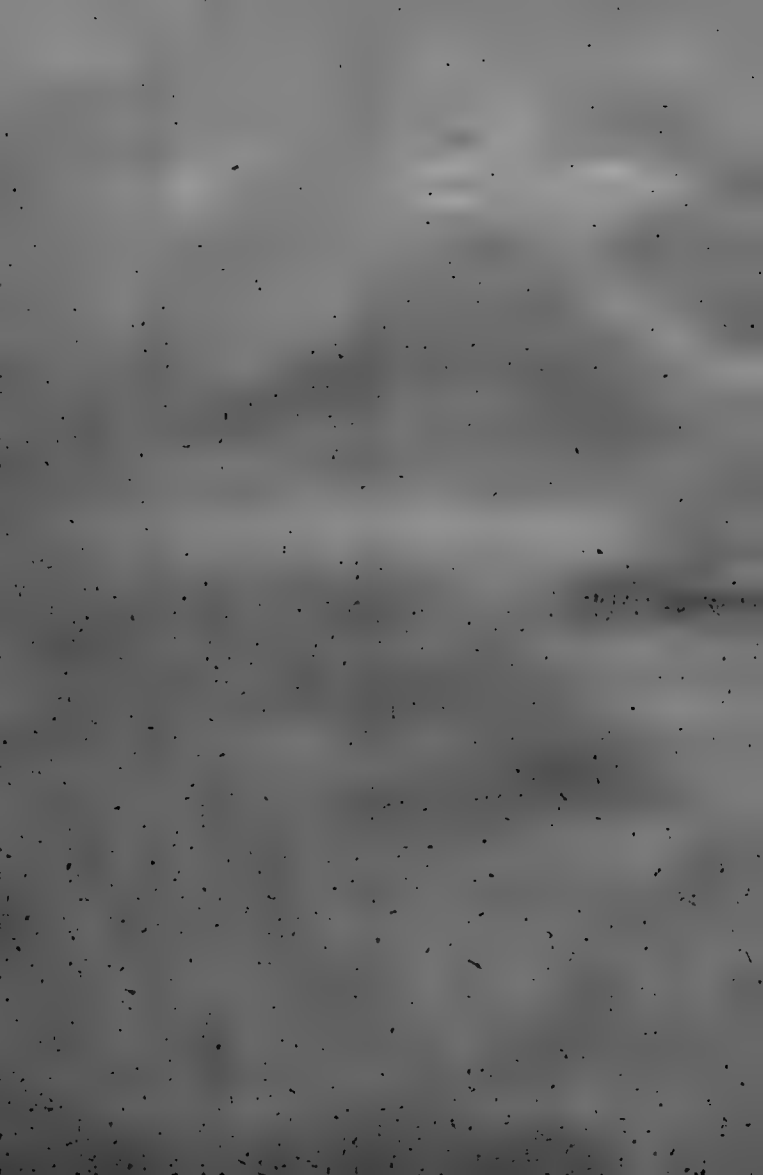
J. C. DE LAUNAY

ET AVEC UNE INTRODUCTION DE M. FÉLIX DE LAUMIERE

LIBRAIRIE DE LA RUE DE LA HARPE

F. J. BRILL

1868





## CONTES DE DAMAS.



241.1 (533)  
CON

# CONTES DE DAMAS

REOUEILLEIS ET TRADUITS

AVEC UNE INTRODUCTION ET UNE ESQUISSE DE GRAMMAIRE

\*\*\*

J. OESTRUP

dr. ès-lettres, privat-docent de l'université de Copenhague.

LIBRAIRIE ET IMPRIMERIE

DE L'ART  
H. J. BRILL.

AMSTERDAM — 1897.



32091

C.

Florida



## PRÉFACE

---

En publiant ce petit recueil de contes syriens, je me suis proposé un double but. L'intérêt pour l'étude des traditions, fables et légendes populaires va toujours croissant; depuis longtemps on ne les regarde plus comme de purs enfantillages, au contraire, on voit dans les rapports mutuels des contes, des sources importantes pour l'histoire des nations et des races; or, le monde savant ayant légitimé ces études, j'ai cru entreprendre un ouvrage utile en acquérant pour elles un terrain resté jusqu'à nos jours presque inconnu.

Pour la philologie sémitique, l'importance de l'étude des dialectes modernes est déjà suffisamment prouvée; il y a toute une foule de formes et de vocables anciens que nous retrouvons ici, et qui ont été éliminés par les grammairiens arabes, gardiens pédants de la pureté de la langue. Mais ce n'est pas seulement dans les études littéraires que nous cherchons à nous rapprocher de plus en plus de l'Orient moderne; les intérêts politiques, sociaux, économiques nous en font un devoir, et l'étude de la langue arabe vulgaire dans ses différents dialectes a beaucoup d'importance sous bien d'autres rapports que celui de la science. Néanmoins, ce n'est que pour l'étude des dialectes égyptien et africain que nous avons



jusqu'à présent de bonnes grammaires et outre cela de bons textes, après tout aussi indispensables à tous ceux qui n'ont pas l'occasion d'apprendre la langue par l'oreille. J'ai pensé, que ce petit recueil pourrait devenir utile comme base de l'étude élémentaire du dialecte syrien.

Les contes qu'on va lire représentent tous le dialecte de Damas. Les dix premiers m'ont été racontés pendant mon séjour dans cette ville par un ami indigène musulman, Ahmed, de son métier meunier à Damas et portant le surnom curieux d'Abû-kalâm; ce n'est pas un lettré, mais il est doué d'une très bonne mémoire et d'une verve et d'une vivacité qui font de lui un narrateur distingué.

Quant à le onzième, il a une origine à part; il m'a été raconté par un palefrenier, un jeune garçon chrétien nommé Hanna. Au point de vue linguistique ce conte est intéressant parce qu'il montre à un degré encore plus haut que les autres la simplification à laquelle aspire l'arabe vulgaire dans la bouche des basses classes. On observe ici une confusion totale, quant aux règles grammaticales; le masculin l'a remporté partout sur le féminin (voir pag. 114 huwa par rapport à la femme). En outre la coordination des phrases manque assez souvent de logique, et l'on voit chez le narrateur un certain embarras à trouver les termes suffisants; en se bornant à la phrase „we 'amal hâk" il aime à remplacer les mots par les gestes, chose bien connue de tous ceux qui ont fréquenté les basses classes de la population arabe.

Je me suis servi du système de transcription adopté par M. Spitta dans sa grammaire et dans ses contes égyptiens<sup>1)</sup>;

1) A cause de mon absence du lieu d'impression il s'est glissé quelque peu d'inconséquences dans la transcription des noms propres de l'introduction; aucun de ces cas ne causera, je l'espère, de malentendus.

seulement j'ai remplacé son *y* par un *f* afin que ce signe soit analogue à ceux des autres voyelles longues. Pour ne pas rendre les mots arabes trop difficiles à reconnaître malgré le costume européen j'ai gardé le signe de voyelle longue (^) partout où l'orthographe classique le demande; or, ce caractère ne désigne pas la syllabe accentuée du mot. Pour la même cause j'ai mis, comme M. Spitta, la lettre *q* pour *ق* bien que ce son soit prononcé comme hamza partout dans le langage ordinaire (comp. pag. 125).

Dans les Remarques formant l'introduction du recueil j'ai donné les observations éparses que m'a fournies l'étude comparative des contes arabes vulgaires. Je ne me flatte point d'en avoir épuisé la matière, mais j'espère que mes démonstrations et mes classifications pourront servir de base de recherches ultérieurs sur ce terrain très peu exploité. J'ai essayé de démontrer que le conte bleu, à présent en vogue chez les Arabes citadins, n'est pas un enfant du génie arabe mais d'origine indo-européenne; dans la bouche des nations parlant la langue arabe il s'est mêlé au conte d'*"el genero picaresco"*, d'origine égyptienne; de là les deux catégories maintenant existantes.

. . . . A la fin j'ai à demander pardon de la hardiesse avec laquelle j'ai osé me servir de la langue française. Tout le monde sait combien de difficultés cette langue présente à l'étranger, et je crains qu'on ne trouve beaucoup d'erreurs et de solécismes dans les pages suivantes. De plus, j'ai essayé, dans ma traduction, d'exprimer chaque mot de l'original et je n'ai changé dans la construction des phrases que le strict nécessaire; j'espère, qu'on ne désapprouvera pas que j'aie sacrifié l'élégance à l'exactitude.

Ce m'est un devoir agréable que d'adresser mes remerciements sincères à la *haute direction des fonds de Carlsberg* à Copenhague qui par sa subvention m'a mis à même de faire paraître ce petit ouvrage.

J. OESTRUP.

p. t. Strasbourg, le 27 novembre 1896.

---

## REMARQUES

sur les contes arabes modernes.

### I.

En examinant la quantité des contes arabes vulgaires dont l'intérêt pour l'étude des dialectes arabes augmente chaque jour le nombre on s'étonne de voir que la population et les dialectes de la Syrie n'en possèdent qu'une représentation assez médiocre.

Cette pauvreté littéraire de la Syrie n'est qu'une apparence. Comme l'esprit oriental s'est conservé beaucoup mieux ici qu'en Égypte, pays de plus en plus conquis par la civilisation européenne, les produits de cet esprit se trouvent aussi plus abondants à Damas et à Alep que sur les bords du Nil. Seulement ils ne sont pas faciles à récolter. On doit vivre parmi le peuple, surtout dans les basses classes pour en apprendre les locutions et les expressions, si l'on veut se mettre en quête des contes populaires qui, maintenant, ne sont trouvable que dans ces couches de la population. Et même après s'être mis au courant de la langue on a encore à surmonter une difficulté n'existant pas en Égypte. Tandis que les Égyptiens sont si faciles à aborder avec leur bonhomie et gaieté naïves, c'est tout le contraire chez les Syriens qui, naturellement réservés et soupçonneux, se méfient toujours de l'étranger; il faut beaucoup de temps pour être admis à leur intimité, et bien qu'ils soient moins orthodoxes que les habitants de la vallée du Nil, il est pourtant assez facile de choquer leurs sentiments dans quelque point de religion; de même il faut noter, qu'avec leur esprit plus

positif ils ont parfois un peu de honte de se mêler de ces choses-là qu'ils regardent comme des enfantillages, et ce sentiment les retient naturellement surtout vis-à-vis des Européens, chez lesquels ils craignent une raillerie cachée derrière la demande d'entendre des contes et des historiettes. C'est pourquoi je l'ai estimé comme une très bonne chance d'avoir fait la connaissance de certains musulmans Syriens qui ont bien voulu m'admettre, moi, l'étranger, dans le cercle intime de leurs amis indigènes.

Avant de commencer l'étude spéciale des contes arabes modernes, je le crois à propos de dire quelques mots sur les sources, européennes et arabes, à l'aide desquelles on peut suivre cette littérature vulgaire. Entre ces deux groupes on remarquera une grande différence; pour les Européens c'est l'étude linguistique qui a été le but principal, et les contes ne sont publiés que pour servir de base à celle-ci, tandis que naturellement les éditeurs arabes n'ont poursuivi d'autre but que celui de gagner quelques piastres en offrant au public à bon marché les contes et les anecdotes les plus goûtées. Parmi les recueils européens les deux plus-grands sont ceux de M. Spitta-Bey, dont le premier contenant onze contes est un appendice de son chef-d'œuvre grammatical (*Grammatik des arabischen Vulgärdialectes von Aegypten*, Leipzig, 1880), et le second forme un volume à part (*Contes arabes modernes*, par G. Spitta-Bey, Leide 1883)<sup>1)</sup>. Quant à ces deux recueils je ferai remarquer la grande différence qui existe entre eux. Tandis que le langage des Contes est une expression véritable du dialecte vulgaire égyptien, on ne saurait prononcer le même sur les Hikâjat, comme l'a fait déjà observer M. Vollers<sup>2)</sup>. Cela vient de ce que celles-ci ne sont que des répétitions de contes qui existent aussi dans une forme littéraire; il y en a quelques-unes, que le narrateur de M. Spitta, le marchand Hagg Muhammed, lui a tout bonne-

1) Dans le suivant je désigne les contes appartenant au premier recueil par Hikâjat (Hik.), ceux du second par Contes (C.).

2) Dans la „Zeitschrift der deutschen morgenl. Gesellschaft, XLI, pag. 366.

ment dictées d'un livre imprimé, et c'est chose bien étrange, que le savant arabisant ne s'en soit pas aperçu. Il est ainsi des nos 6, 8 et 10 dont le premier se trouve mot à mot dans le recueil de contes et d'anecdotes de Muḥammed Abd-el-Fatīḥ, intitulé *Tuḥfat-uli-'albab* (éd. Caire, 1305 H. pag. 50) et les deux autres dans le célèbre *Hazz al Quḥūf* de Jusuf as-Serbīnī (l'édition lithographiée du Caire, pag. 14, 35 sv., et 27—28). Donc, la valeur de ces contes comme échantillons du dialecte vulgaire est naturellement beaucoup réduite, et de même il faut les écarter dans les recherches de ce qui existe de littérature véritablement vulgaire. Au contraire, les contes du second recueil sont, pour la matière comme pour la forme, sortis de la bouche du peuple et puisés dans ce fleuve d'idées populaires dont nous voudrions rechercher la source et le cours.

Auprès des recueils de M. Spitta-Bey il faut mentionner les huit contes publiés par M. Dulac <sup>1)</sup>. Comme le texte n'est pas imprimé en caractères latins, l'importance de cette publication pour l'étude linguistique est un peu diminuée, mais au point de vue folkloristique ces contes méritent la plus grande attention; ce sont surtout ceux-ci qui donnent des preuves évidentes de la connexion avec les traditions indo-européennes.

Très intéressants sous tout point de vue sont les contes recueillis dans les provinces orientales de l'Empire ottoman et publiés par M. Socin dans la *Zeitschrift der deutschen morgenl. Ges.* XXXVI—XXXVII, et les contes que M. Stumme a rapportés de la Tunisie (Leipzig 1893).

Dans le Bulletin de l'Institut Égyptien (II sér., nr. 4, pag. 16 et 216, nr. 5, pag. 72 et nr. 6, pag. 812) S. E. Artin Pacha a publié sept contes arabes modernes dans une traduction française. Certes, une édition des textes arabes qui ont servi de base de cette traduction, aurait bien mieux été notre affaire, et l'on se demande les causes ayant déterminé

1) Voir Mémoires de la mission archéologique française en Égypte, 1881—84, 1 fasc. pag. 55 sv. et Journal asiatique 1885, VIII sér., V tom, pag. 1.

le traducteur à écarter ceux-ci; cependant, pour le but que nous poursuivons ici, la question linguistique n'est pas la principale, et la traduction renferme assez de traits intéressants et remarquables pour en savoir gré à son auteur.

Ayant enfin nommé les contes publiés et traduits par M. Max v. Berchem (Journ. as. 1889, VIII sér., XIV tom., „l'histoire de l'enfant chauve"), par M. le comte de Landberg (*passim* dans ses Proverbes et dictons) et par M. Barthélémy (Journ. as. 1885, VIII, X, 273 sv.) je crois avoir mentionné les publications les plus importantes ayant paru en Europe.

La plupart des contes ci-dessus nommés appartiennent à l'Égypte; dans le dialecte syrien on n'a, excepté les publications de M. Landberg et de M. Barthélémy, rien encore que le petit recueil, qu'on va lire après cet essai. Pourtant, comme je l'ai dit, il est certain qu'on peut en recueillir encore beaucoup surtout en allant chez les paysans, dont, malheureusement, le dialecte ne m'était pas assez familier pour y oser commencer des recherches.

Les quelques morceaux imprimés en Orient proviennent tous de l'Égypte. Ce sont les petits cahiers bleus, rouges et verts qu'on vend partout dans les rues du Caire comme les „chroniques du Pont-Neuf" dans les capitales de l'Europe. Leur valeur linguistique se réduit à quelques bribes qu'on peut y ramasser pour la lexicographie, et de même leur contenu ne vaut pas grand'chose; pour la plupart, ce sont des versifications de traditions prises à tout hasard dans un ancien recueil et barbouillées par un rimailleur désirant extorquer quelques francs d'un libraire; il n'y a qu'un seul de ces petits cahiers où j'aie découvert quelque chose intéressant et dont j'aie parlé plus amplement tout à l'heure.

Pour mes comparaisons et déductions, je me suis encore servi de mes copies de contes égyptiens que j'ai recueillis moi-même pendant mon séjour dans une famille arabe au Caire à l'hiver 1891—92. Je possède dans mes cahiers plusieurs variantes des contes de Spitta-Bey et d'autres récits, dont la valeur pourtant est si mince, que jusqu'à présent



j'ai hésité à les publier, sans compter que pour la plupart la matière est trop crue.

J'ai laissé de côté toutes les traditions historiques et bibliques (concernant Nimrud, Salomon etc.) qui doivent être examinées à part; de même les „nawâdîr” moralisants dont les recueils orientaux fourmillent et qui encore sont fort goûtés du peuple, n'ont pas trouvé une place dans ces recherches; puis il va sans dire, que les récits et les histoires des bédouins qui proviennent d'un esprit tout à fait différent et qui plutôt sont des nouvelles réalistes donnant des détails de mœurs et des portraits de caractères, n'ont rien à faire avec les contes bleus des fellahs et des citadins.

---

## II.

Tous ces contes, dont se sont égayées tant de générations, „appartiennent à l'espèce la plus naïve; ce sont des contes de fées, des histoires de nourrices et de vieilles femmes faites pour amuser les enfants, petits et grands, et c'est ce genre-là, qui ordinairement nous offre l'esprit populaire le plus pur” <sup>1)</sup>. Tous les personnages des histoires de notre enfance y reviennent: les princes vaillants, les princesses adorables, les belles-mères méchantes, les animaux parlants etc.; c'est toujours la même logique si belle et si naïve, d'après laquelle à la fin les méchants vont être punis, tandis que le héros et sa bien-aimée sont récompensés par une vie de bonheur et de jouissances. Outre ces traits généraux nous en trouverons plusieurs d'autres plus particuliers qui sont aussi bien connus et qui ont d'autant plus d'intérêt parce qu'ils démontrent assez évidemment les rapprochements de ces contes aux indo-européens: Le roi a toujours trois fils, et de ceux-ci c'est le cadet qui est le héros et qui après avoir vaincu toutes les difficultés remporte la victoire; les

---

1) Spitta: Contes arabes modernes, préf. pag. VII.

exceptions, comme nr. 1 des Contes de Spitta, où l'aîné est le héros, sont très rares. Les démons qui surpassent les êtres humains par leur force, sont toujours inférieurs en prudence et sagesse. Quand la belle-mère veut se débarrasser de son beau-fils détesté, elle feint d'être malade et pour apporter le remède dont elle prétend avoir besoin, il n'y a jamais d'autres que celui-ci qu'on puisse envoyer.

La manière de faire suivre les événements les uns aux autres est aussi la même; le conte populaire est toujours très empressé et ne s'attache qu'aux choses les plus importantes; aussi nombreux que sont les dangers et les combats que le héros doit subir pour arriver au lieu qui est le but de son voyage, aussi faciles sont les retours; dans deux mots on en vient à bout. Bien que les contes ne soient pas du tout moralisants, ils portent néanmoins tous une morale très ferme: le bonheur ne se donne pas, il faut l'acheter par des combats et des privations et si les génies viennent à l'aide du héros dans les dangers imminents, ce n'est que par sa loyauté, sa probité et son zèle pour la cause juste, qu'il s'est procuré cet appui.

Même en Égypte tout cela a subi beaucoup moins de changements qu'on ne s'y attendrait d'après le caractère national égyptien; par un contraste des plus vifs on trouve que dans les contes, dont on n'a pas ailleurs de parallèles et qui sont empreints de l'esprit égyptien pure, l'on aime toujours à favoriser les trompeurs et les voleurs qui par leurs artifices astucieux savent se dérober à la punition méritée; le fils du trésorier de Rhampsinit chez Hérodote et Ahmed ad Danaf dans la partie égyptienne des 1001 Nuits en sont les types caractéristiques dans l'Antiquité et au Moyen-Age. Ceci sert à prouver, que les contes de fées comme on en trouve dans les recueils de Spitta et de Dulac, et qui maintenant sont devenus la propriété commune du peuple ne sont pas d'origine égyptienne, mais qu'ils sont venus d'ailleurs.

Les contes vulgaires ont toujours été transmis par tradition verbale, et comme les narrateurs eux-mêmes ont appar-

tenu aux basses classes on ne doit pas s'attendre à un beau langage ni à un style élégant. La forme est on ne peut plus simple; les métaphores et les figures rhétoriques sont excessivement rares, d'autant plus que le conte ne se soucie que des faits et ne perd son temps ni par des descriptions détaillées ni par des portraits psychologiques, et les phrases sont coordonnées avec une monotonie parfois assez fatigante.

Il s'ensuit du caractère homogène de ces contes, qu'un certain nombre de tours et de locutions se retrouvent et sont devenues des lieux-communs. Nous en avons aussi dans les contes européens, seulement ils sont plus nombreux chez les Arabes. Comme ils contribuent beaucoup à donner aux contes leur empreinte caractéristique, nous allons les regarder de plus près un moment.

Les plus remarquables sont les formules de commencement qu'en trouve variées de plusieurs manières. La plus fréquente, surtout en Égypte, est la phrase solennelle: *Kān fih waḥid*, mots qui ont pour l'oreille des Orientaux le même timbre fantastique et merveilleux que pour nous autres les paroles: „Il était une fois —”. Toute une foule d'idées et d'images variées et attrayantes se présentent par le son de ces paroles, elles sont le „Sesam, ouvre-toi”, la formule mystérieuse qui nous laisse entrer dans le royaume ensoleillé des fées et des génies.

Avec le penchant des Orientaux de mêler la religion avec tout, au moins extérieurement, on joint parfois à cette formule le *tawḥid* : la confession de l'unité de Dieu. Un exemple de cette coutume est le commencement suivant: *Waḥhidū 'llāh, kān fih waḥid melik wela melik ill' allāh wa kān loh bint waḥde* : Confessez l'unité de Dieu; il était une fois un roi (mais il n'y a aucun roi que Dieu); ce roi avait une fille unique etc. Dans la formule suivante, qu'on trouvera plusieurs fois dans mes contes syriens nous avons une invocation de Dieu: *Kān mā kān, ja qadīm ezzemān, ḥatta kān* : Il y avait ce qu'il y avait, Vieux du temps (Dieu), lorsqu'il y avait etc. Pourtant le plus souvent on se contente de dire: *Kān mā kān ḥatta kān* (dans le dialecte égyptien:

kân mâ kân lammâ kân). Dans les pièces imprimées au Caire les formules pieuses sont de rigueur; en voici des exemples: Min ba'dê madhî fi 'nnabî ja kirâm, isma'û kelamî : après ma louange au prophète, écoutez mon récit, seigneurs généreux; mâ haddê jifqâl 'ala 'ahdoh ill' allâh rabbi wahdoh elli mâ jimâsî 'ala qaddoh la buddê mâ jirga' nadman etc. Il n'y a 'que Dieu, mon Seigneur qui garde ses promesses; celui qui ne vit d'après sa loi, s'en repentira.

Parfois on trouve au commencement des contes un petit morceau qui ne se rattache aucunement au conte lui-même, et qui n'est pour ainsi dire qu'une ouverture, destinée à exciter l'attention de l'auditoire. Un exemple d'une telle formule qu'on appelle dehliz (antichambre), nous le trouvons (avec le texte arabe) dans le conte des Trois filles du marchand de fèves<sup>1)</sup>; la voici: دخلت من عطفه الى عطفه لقيت مغنى ورقية

لقيت حبيبى مقتل على مخدته فستقى قلت له هات المغانيح قال خذليم ام واجرى واجرى تترجلى واذا احصلك كان لنا كان يا سعدا

Je suis entré d'un passage dans un autre; je rencontrai un chanteur et une procession de noce. J'é trouvai mon amant étendu sur un coussin couleur pistache; je lui dis: Donne-moi les clefs; il me dit: Prends-les, les voici et cours, garde-toi de glisser et moi, je te rejoindrai. — Il y avait, lorsqu'il y avait, o heureux, o généreux, il y avait un marchand de fèves qui avait trois filles".

A la fin des contes nous avons de même des formules constantes. Quand le narrateur nous a décrit la joie du héros qui vient d'être rétabli dans ses droits ou de retrouver sa bien-aimée, il résume la description de leur bonheur en disant: Hallifu ilâd webenât wefqlâ fi tebât wenabât lammâ mâtet wemât; ils eurent des fils et des filles et restèrent dans une vie constante et douce jusqu'à leur mort. Parfois il ajoute en plaisantant comme pour donner plus de

1) Boll. de l'Institut égyptien, II, 5, pag. 72.

foi à ce qu'il a raconté: We kunté 'andūhum wegēt, et j'ai été moi-même chez eux et j'en viens<sup>1)</sup>. Une autre formule populaire est la phrase rimée: wetūteh tūteh faḍḍet elhaddūte, patata, patati, voilà le conte fini<sup>2)</sup>; dans le nr. 8 de mes contes syriens on trouve la même formule plus développée: Tūteh tūteh, ḥalṣet elhaddūte, in kānet mlīḥe, ṭa'imni qurṣ ṣaffiḥe, win mā kānet mlīḥe, 'alliqni bitūteh, voilà la fin du conte; s'il est bon, vous me donnerez une galette ronde, et s'il ne vous a pas amusé, vous me pendrez au mûrier. On se rappelle par ces mots, que le narrateur est le plus souvent un homme de métier qui gagne sa vie en débitant ses contes dans les cafés et des lieux semblables; aussi les apostrophes au commencement: O généreux, o bienveillants, ne sont là que pour invoquer la libéralité des assistants.

Parmi les lieux-communs il faut aussi ranger les noms qui ne sont pourtant pas employés dans tous les contes. Dans mes historiettes syriennes on se contente d'indications générales: la fille du roi, le fils du marchand etc. Quand on a besoin d'un nom spécial pour le héros, on l'appelle le plus souvent *Essāṭir Muḥammed* (voir la plupart des Contes de Spitta et quelques-uns de ceux de Dulac), nom où l'on doit observer l'inversion étrange avec l'adjectif précédant le substantif; M. Spitta a traduit cet adjectif par l'Avisé. Cependant on ne doit pas mettre trop de confiance dans la prudence du héros à cause de cette épithète, et jusqu'à quel point elle est descendue à devenir une formule conventionnelle sans aucun sens spécial est prouvé par bon nombre d'exemples; dans le nr. 5 des *Hikājat* de Spitta (Gramm. pag. 481) le fils du marchand qui se montre assez insoucieux, est nommé *essāṭir Muḥammed*, et le même nom est donné au héros du premier des contes publiés par Dulac dans le *Journal asiatique* sans qu'il aie la moindre occasion de faire preuve de sa sagesse; dans le premier des Contes de Spitta

1) Spitta, Hik. (Grammatik pag. 481).

2) Mém. de la mss. arch. franç. 1881—84, 1 fasc., Histoire de Galeida.



nous trouvons même la dénomination: *essâsir* 'Ali el'abbt, Ali le Rusé qui est stupide.

A côté de ces lieux-communs on trouve des répétitions constantes qui s'expliquent naturellement par la manière dont les contes nous sont transmis. Comme les rhapsodes grecs aimaient à répéter des épisodes entières sans aucun changement afin qu'ils eussent ainsi une facilitation et un soutien de la mémoire, nous trouvons de même ici les scènes qui se répètent racontées avec les mêmes expressions; voir par exemple l'histoire des trois princes, où les trois frères l'un après l'autre viennent au vieillard qui les accueille et leur demande une histoire controuvée.

De même il y a des analogies dans la manière de rattacher les contes les uns aux autres pour en former une série entière. Dans „les trois femmes et le Kadi”<sup>1)</sup> il y a une dispute entre les femmes à cause d'une pièce d'or qu'elles viennent de trouver, et le kadi décide, qu'elle appartiendra à celle qui raconte l'aventure de sa vie la plus curieuse; un encadrement analogue est employé dans un „Conte des trois musiciens ambulants”<sup>2)</sup>, où le roi dans la rue salue trois musiciens qui ensuite se querellent, parce que chacun d'eux veut s'attribuer cette marque de politesse; le roi les engage à raconter la chose la plus étrange qui leur soit arrivée afin qu'il sache, lequel des trois est le plus digne de son compliment. Du reste, cet encadrement n'est pas d'origine égyptienne, mais semble être emprunt d'ailleurs<sup>3)</sup>.

De l'existence de tous ces lieux-communs et de l'usage des répétitions et des analogies d'arrangement nous pouvons conclure, que l'improvisation ne devient guère difficile. Connaissant bon nombre de contes et ayant l'habitude de leurs locutions il est assez facile d'en inventer un nouveau. Parfois

1) Bull. Inst. Égypt. II, nr. 4, pag. 16.

2) Hikâjet otulâto go'êdiyo, imprimée au Caire sans date.

3) Voir le Supplément de la traduction des 1001 Nuits, par R. Burton II, 383.

on prend des contes entiers dont avec plus ou moins d'habileté on forme un seul; exemples de cette espèce sont le nr. 7 des Hik. et le nr. 4 des Contes, dont les deux moitiés n'ont aucun rapport entre elles. Dans le premier le jeune Ali part pour retrouver sa femme qui s'est enfuie, mais le narrateur s'étant rappelé quelques réminiscences de l'histoire d'Alaeddin Abu-š-šamat des 1001 Nuits le fait oublier ce but et le marie sans façon avec une princesse chrétienne; dans l'autre il y a même deux héros différents dans les deux parties du conte, le père dans la première et le fils dans la seconde. De la même manière le nr. 8 des Hikajāt est composé des histoires de Sidi Numan, de Baba Abdallah et du troisième calendrier des 1001 Nuits.

Pourtant le plus souvent ce ne sont pas des contes entiers mais seulement des débris épars que le narrateur a ramassés par ci et par là pour en former un conte nouveau. Comme les narrateurs pour la plupart ne sont pas des rédacteurs trop habiles, il arrive assez souvent, qu'un morceau ne s'harmonie pas avec l'autre, et l'on trouve au commencement des traits superflus pour le développement suivant. Par exemple, dans le nr. 2 de mes contes syriens on nous raconte que le fils du marchand est élevé dans une chambre souterraine jusqu'à ce qu'il ait atteint l'âge de quinze ans; c'est là un trait bien connu et qui se retrouve dans beaucoup de contes, où il y a de jeunes gens menacés par un destin funeste ou cachés pour être soustraits aux démons auxquels le père jadis a promis de les livrer; mais ici il n'y a rien de tout cela et aussi dans le suivant nous ne trouvons pas le motif de cet emprisonnement. Dans le conte du fils cadet du marchand le héros demande un vapour tellement construit, qu'il y puisse rester invisible; néanmoins il ne se sert pas de cet avantage, mais se blottit en grim pant dans un arbre; c'est tout simplement parce que le narrateur a oublié le trait qu'il vient de raconter lui-même.

La plupart de ces traits qui deviennent ainsi de purs ornements sans valeur pour le développement de l'action sont des restes du conte prototype qu'on a oublié d'omettre. Dans

le conte ci-dessus mentionné du fils cadet du marchand nous en avons un exemple caractéristique; le vapeur, qu'on va bâtir, est construit de verre, sans qu'on puisse voir, à quoi cette construction étrange sera bonne. Mais en comparant le nr. 4 des Contes de Spitta dont la seconde moitié a beaucoup de rapprochements avec la version syrienne, nous trouvons l'explication. Ici le rusé fils du pêcheur demande pour son expédition une dahabiyeh en or afin que tout le monde vienne le voir et que de la sorte il puisse s'emparer de la princesse. Il doit y avoir eu quelque chose de semblable dans l'original du conte syrien, et en ce cas-là le trait étrange serait suffisamment motivé, mais comme un narrateur postérieur a préféré un dénouement par d'autres moyens, la construction du bâtiment en verre est devenue superflue. On voit par cet exemple que plusieurs des étrangetés qu'on trouve dans les contes populaires ont commencé par être mieux motivées, et que la logique primitive des contes est moins dépourvue de bon sens, qu'on ne le croirait à première vue. Naturellement il est très difficile ou pour mieux dire impossible de démêler les restes fossiles des contes antérieurs d'avec les amplifications arbitraires des narrateurs; le seul principe qu'on puisse établir est que la version qui est la mieux motivée dans tout le développement de son intrigue, généralement doit être considérée comme la plus ancienne.

Il résulte de cela qu'il n'y a que très peu de contes que nous pourrions rattacher tout entiers aux pendents indo-européens, tandis que nous sommes à même de démontrer l'origine de presque tous les traits détaillés dont la plupart des contes sont composés. Les contes dont on ne trouve pas les parallèles, appartiennent tous, comme je viens de le dire, à une seule catégorie; ce sont les récits de friponneries et de tours d'espiègles, toujours montrant le penchant d'applaudir la finesse des ruses plutôt que d'en châtier la perversité. M. Nöldeke a prouvé, avec beaucoup d'esprit, l'origine égyptienne de ce genre qui remonte jusqu'aux anciens Pharaons<sup>1)</sup>,

1) Z. d. m. G. XLII, pag. 69.



et aussi pour les contes de cette catégorie qui se trouvent dans les rédactions des 1001 Nuits, nous avons des traits assez nombreux qui les démontrent comme poussés du même sol. Déjà le contraste du ton et de l'esprit entre les récits purement égyptiens et les autres plus naïfs et plus droits nous servirait d'indication que ceux-ci doivent être d'origine étrangère, quand même nous n'aurions pas tant de parallèles évidents pour servir de preuves plus sûres de cette hypothèse.

---

### III.

Les parallèles indo-européens qui se présentent dans les contes arabes modernes, sont de deux catégories. Ou nous les retrouvons seulement dans les littératures indo-européennes, ou nous voyons ces emprunts déjà existant dans la littérature arabe depuis des époques plus anciennes, naturellement dans des livres qui eux-mêmes sont tirés des sources étrangères, et surtout dans le vaste recueil des 1001 Nuits. On doit remarquer que, si nous avons tel trait dans un conte moderne et dans une des histoires des 1001 Nuits, il n'est pourtant pas strictement nécessaire de supposer, que celui-là remonte à celle-ci elle-même, l'éventualité des traditions parallèles dont une seule est arrivée à être fixée dans une forme littéraire, étant parfois assez vraisemblable; mais, comme à présent il ne s'agit que de constater l'origine étrangère de ces traits et non pas de fixer la date de leur invasion, nous serons bien à notre aise en rattachant nos recherches aux 1001 Nuits, parce que les contours de l'histoire de ce recueil peuvent être dessinés avec plus de sûreté; de la sorte notre travail sera plus facile que, si nous n'avions rien pour combler le grand espace vide entre les traditions indo-européennes qui ont été propagées avant et pendant la première partie du Moyen-Age, et les contes arabes qui, recueillis sur les lèvres des narrateurs, se présentent sous la forme la plus moderne possible. Une fois l'esprit arabe ayant

empruntés les traits dont un conte est composé, ils y restent, et il nous sera donc bien égal, si telle partie d'un conte moderne remonte aux 1001 Nuits ou bien à une tradition parallèle qui peut-être a eu quelques variantes.

Dans le nr. 9 des Contes de Spitta („Le musicien ambulante et son fils") nous avons un exemple d'un conte dont les traits les plus essentiels sont indo-européens et qui semble être dépendant d'une des histoires des 1001 Nuits. Dans le conte de Hassan el Bagri <sup>1)</sup>, nous retrouvons les ruses, à l'aide desquelles le héros acquiert la baguette magique et les autres talismans, et comme ce conte lui-même a des parallèles indo-européens et appartient à la couche la plus ancienne du recueil laquelle étant traduite du *Hezar efsaneh* soit d'origine indienne <sup>2)</sup>, nous sommes donc en tout cas assurés pour ce qui concerne notre conte moderne.

La dernière moitié de celui-ci présente plus de difficultés. Comme M. Spitta l'a remarqué dans sa préface, nous avons ici le pendant d'une vieille connaissance, l'histoire de Fortunat. A laquelle des deux traditions la priorité? voilà là question qui s'impose tout de suite. C'est là un de ces cas, où nous n'obtiendrons jamais une sûreté incontestable, mais nous devons nous contenter du vraisemblable. Pour moi, j'incline à adjuger la primauté à la version européenne et à supposer

1) Les 1001 Nuits, ed. Cairo 1908 H., III, 276.

2) Pour l'exposition plus détaillée de mes vues sur les 1001 Nuits je dois renvoyer à mon essai: „Études sur les 1001 Nuits" (en danois, Copenhague 1891). N'ayant pas encore eu l'occasion de publier les résultats de mes recherches sur cette matière dans une langue universelle, je fais observer ici, que les contes des 1001 Nuits d'après mon opinion se divisent en trois couches dont la plus ancienne est une traduction du *Hezar efsaneh*, la deuxième provenant de Bagdad consiste pour la plupart des contes qui se groupent autour de la personne à demi légendaire de Harun ar-Rasid, et la troisième qui est d'origine égyptienne, est formée des contes „d'un genre picaresque", dont aussi l'extérieur porte les marques d'une date moderne. C'est en Égypte, que la rédaction définitive a eu lieu. Quant au conte de Hassan el Bagri, qui est composé de traits que nous retrouvons chez tous les voisins des Indiens (Chinois, Tatares, Samoyèdes, Tonkinois, Malais) je le range parmi ceux de la couche ancienne.

une influence d'ici à l'Égypte. Nous pouvons constater que les détails du récit des cornes de la princesse, des pommes magiques etc. sont tout à fait concordants; donc, si nous supposons, que la tradition soit venue en Europe de l'Égypte, nous sommes obligés à penser, que le conte s'est conservé parfaitement intact sur le sol égyptien depuis le temps, où l'histoire de Fortunat s'est répandue en Europe, à savoir, depuis plusieurs siècles, ce qui est un peu malaisé à croire. De l'autre côté, il n'y a rien qui s'oppose à une influence en sens inverse. Je ne nierai pas, qu'il n'y ait des exemples de traditions populaires qui se sont conservées sans changement aussi longtemps sans être solidifiées dans une forme littéraire, et principalement on ne peut objecter à une hypothèse qui soutiendrait, que le conte de Fortunat a existé en Égypte déjà à une époque si reculée, qu'il pût en être importé à l'Europe; néanmoins l'hypothèse contraire me semble la plus vraisemblable.

Un autre exemple d'une influence directe des littératures européennes nous l'avons dans l'histoire du Kadi et des trois femmes <sup>1)</sup>; une des femmes raconte, comment son mari a fait son amant prisonnier et l'a enfermé dans une caisse; elle le délivre et quand le mari revient avec la famille afin qu'ils soient témoins du déshonneur de sa femme, il n'y trouve qu'un anon qu'elle y a substitué à l'amant délivré, et les autres l'accusent de folie. C'est la ruse bien connue dans plusieurs variantes européennes <sup>2)</sup>; la priorité de celles-ci est en outre confirmée par ce que le même trait se retrouve dans les anecdotes du célèbre Djaha <sup>3)</sup>, qui par leurs rapprochements aux anecdotes turques de Khodja Nasreddin et d'autres sont prouvées de n'être pas d'origine arabe; il y en a même quelques-unes qui proviennent de Katha Sarit Sagara. Le surnom de Djaha: ar-Roumi : celui qui est né en Asie Mi-

1) Bull. Inst. égypt. II sér., 4, pag. 16.

2) Voir les cent nouvelles nouvelles, „Le coeu dupé“.

3) Kismet Djaha, édition de 147 anecdotes en arabe, imprimée à Beyrouth, 1891, nr. 69.

Mineure, est encore une indication de ces rattachements.

Dans la catégorie des contes incontestablement d'origine indo-européenne, il faut encore ranger les trois premiers des récits que M. Dulac a publiés dans les *Mém. de la miss. archéol. française* et qui tous sont très remarquables. Dans la préface il a mentionné lui-même quelques parallèles européennes: le premier conte, „l'Histoire de Guleida", contient les traits les plus saillants de *Peau d'Ane* et de *Cendrillon* <sup>1)</sup>, et le troisième, „Asfour et Garada" est rangé auprès des contes flamands et anglais. Heureusement, nous avons des données plus positives encore pour prouver l'origine indo-européenne de ce récit burlesque. Dans les „Sketches of Persia" par John Malcolm nous avons dans le XX chap. le conte d'Ahmed le savetier, lequel obtient la renommée d'un astrologue infallible par les mêmes événements fortuits qui ont lancé Asfour et sa femme, et M. Clouston a démontré <sup>2)</sup>, que l'original de cette histoire est dans le *Katha Sarit Sagara* (le récit de Harisarman VI, chap. 80).

Le deuxième récit, l'histoire du chasseur, du boulanger etc. provient de même de la source intarissable des recueils sanscrits. Dans l'introduction de sa traduction de *Pantohatantra* <sup>3)</sup>, M. Benfey a traité avec sa vaste érudition toutes les questions concernant l'original indien qui s'est répandu partout et dont aussi le récit de Shylock est un dernier rejeton. C'est le célèbre conte de l'auteur involontaire de malheurs, qui est absout par la décision du juge (celui-ci le condamne à garder chez lui une femme dont il a écrasé l'enfant, jusqu'à ce qu'il l'ait rendue enceinte d'un autre; comme il a tué un homme en se jetant du sommet d'une maison, le frère du mort qui réclame sa vengeance, est condamné à se jeter du même endroit pour l'écraser à son tour etc.)

1) Un trait de ce conte célèbre semble de même être reproduit dans „l'Histoire de la fille du démon" (nr. 3 de mes contes syriens).

2) Supplement to the translation of the 1001 Nights of R. Burton, II, 841.

3) Einleitung zum Pantohatantra.

Dans la version égyptienne nous avons tous les mêmes traits et nous pouvons donc la ranger parmi les autres contes, mongols, persans, russes etc. qui proviennent de l'original indien. Seulement l'exposé des motifs diffère et le caractère du cadi a subi un changement tout d'accord avec la manière ordinaire dans les contes égyptiens, où l'on aime beaucoup à dénigrer les juges et les autres fonctionnaires de l'État comme rapaces et vénals.

Le plus saillant de ces jugements, nous le retrouvons encore une fois dans la littérature populaire égyptienne, rattaché à la légende du vizir Karakouch <sup>1)</sup>. Un laboureur porte plainte chez celui-ci contre un soldat qui a fait faire une fausse couche à sa femme par un traitement brutal; le vizir condamne le soldat à garder la femme chez lui et à la nourrir jusqu'à ce qu'elle soit grosse de sept mois, l'époque à laquelle il la rendra à son mari. Le fellah renonce à sa plainte et s'en va avec sa femme.

Nous avons encore un conte d'origine indienne qui est très intéressant, parce que nous n'en connaissons que trois versions dans des pays si lointains l'un de l'autre qu'on serait tenté à douter de leur relation entre elles, si leur conformité était moins complète. Ces trois versions existent dans l'Inde, en Égypte et en Allemagne. Dans le conte des trois musiciens ambulants, cité ci-dessus, où tous les trois doivent raconter un trait curieux de leur vie, les deux premiers débitent des contes qui avec peu de changements se retrouvent dans quelques rédactions modernes des 1001 Nuits <sup>2)</sup>, et ensuite le troisième raconte l'histoire grotesque suivante <sup>3)</sup>:

1) Voir un mémoire sur Karakouch par M. Cassanova dans le Bull. Inst. Égypt. (Journ. officiel de l'Égypte, 27 janv. 1899). Le trait ci-dessus cité se trouve dans l'édition d'Abdellatif par M. S. de Saey, pag. 207 et 208.

2) Voir l'histoire du sultan et les trois matras d'école (Barton, Supplém. IV, 90).

3) Le texte se trouve dans la collection d'anecdotes: كتاب قطائف اللطائف (Caire, sans date), pag. 55; comme ce livre est assez rare en Europe, je le donne ici avec une traduction. Je n'ai rien changé aux formes vulgaires du texte.

قال لعلم يا ملك الزمان انى كنت مزين وامراقى بلانكة فاجابه ونعم  
بالجزر وكنت كل يوم اروح الى دكلى وفي تروح الى الحمام وكلفنا  
نكسب وحشيشين باهنا عيشة فيوما قامت في الصبح وقلت لى اريد  
آكل شيا في هذه الليلة بدون ان اتكلف غسيل يدى لان اليوم  
عندى عروسة واهلها كثيرون وربما اتعد للمغرب في الحلم واجى  
تعبانة فقلت لها وانا الاخر عندى عريس واهله كثيرون فقلت لى  
نحن الاثنين مثل بعض فقمنا وتوجه كل واحد منا الى صنعته ولما  
جئنا المغرب خرجت وقلت فى نفسى يا ولد تاخذ ايدى فلتكرت ان  
آخذ صينية كنانة بالعمى ناكلها ولا نغسل ايدينا فتوجهت للحلوى  
واخذت منه صينية كنانة وتوجهت الى البيت فوجدت زوجتى جاءت  
وبجانبها كنانة اللوان فوضعت الصينية قدماها فحجبها وقبل ان  
تجلس للاكل قالت هل فقلت الباب فحجبها لا قالت قم اقلد قلت  
لها انا ليس لى قدره على النبول والطلوع فقلت وانا كذلك  
فقلت لها على ايدى هآه ب كل من يتكلم منا يقفل الباب فسكت  
انا وسكتت فى ايضا ولما انظر اليها وفى تنظر الى وبينما نحن بهذه  
للالة ان دخلت الكلاب علينا فوجدوا الصينية فاكلوها فلا انا قلت  
لها كى ولا فى ايضا وبعد ان مضى نصف الليل دخلوا علينا  
للحرامية وجعلوا الى حرومى من هدمى وهى كذلك واخذوا ما نملكه  
دخلوا على البلاط ولا انا قلت لهم ما ذا فعلتم ولا فى ايضا وبعد  
ان ذهبوا وصل الطوف امام البيت ولما وجدوه مقترحا على اخرة  
قالوا يا اهل هذا البيت ما ذا جرى عليكم حتى تركتم بايكم مقترحا  
على اخرة ولم احد يرد عليهم جولا فطلعوا علينا فوجدوا غريبا وليس  
علينا الا الستر فضبهى واحد منهم وقال لى يا رجل ما هذا السموت  
فلم ارد عليه خفا من قفل الباب وبعد ما تعبوا ولم يرد عليهم

أحد منا اخذوني ووطئ بحبل ورمي في البحر وكان البحر قريباً منا  
 فينزع الصدف من أحد الصيادين رامي شبكته للصيد فوقع  
 فوقها ومسكت فيها فطلعني الصياد الى البر فوجدني انساناً فقال  
 لعزى بالله هل انت انسى. لو جئني فهربت له راسي ولم ابدى له  
 خطباً فقال الله اكبر ربنا يخلق عجائب فشد الحبل الذي كنت  
 مربوطاً به فطويت مثل القرد فقال لا شك هذا العجوبة من عجائب  
 البحر فسك الحبل ودار في البلد يرقص في كل جهة شوية  
 ويلب على فلوس فشاع خبري في البلد بلقي العجوبة من عجائب  
 البحر فتسابقت الناس افواجا للفرجة علي فبلغ للبر زوجتي فجاءت  
 مع جيرانها ووصلهم الي فرقا الناس للزعمين وعندما وقع نظرها  
 علي صاحت وقالت يا دعوق هذا زوجي فلما سمعت كلامها نطقت  
 وقلت لها عليكى الآن تغل الباب فلما سمع الذي يلعبني كلامي  
 قال ما للبر يا رجل فطلعت على القصة فاطلق سبيلي وتوجهت مع  
 زوجتي الى البيت وهذه حكايتي يا ملك الزمان ،

Sachez, Sire, que j'étais barbier et ma femme était baigneuse. — Ah, voilà un beau couple! fit le roi. — Tous les jours je m'en allais à ma boutique et elle se rendait au bain, et de la sorte nous gagnions notre vie assez aisément. Un matin en s'éveillant elle me dit: Ce soir je voudrais bien manger quelque chose qui m'épargnasse de me laver les mains, parce qu'il me viendra aujourd'hui une fiancée et beaucoup de monde de sa famille et peut-être je devrai rester dans le bain jusqu'au coucher du soleil de sorte que je serai très fatiguée à mon retour. Et moi aussi, lui dis-je, j'attends un fiancé et plusieurs gens de sa famille. — Donc, nous sommes tous les deux dans la même situation. — Ensuite nous allions chacun à notre besogne. Le soir je sortis de ma boutique en réfléchissant à ce que je devrais acheter et je me décidai pour un plat de vermicelle avec du miel afin que



nous pussions manger sans nous laver les mains. Ayant apporté le gâteau de chez le confiseur je me rendis à la maison, où je trouvai ma femme arrivée avec toutes les choses nécessaires, et quand je lui présentai le gâteau elle en fut très contente. Avant de nous asseoir pour manger elle me dit: Est-ce que tu as fermé la porte, et comme je répondis que non, elle m'ordonna de me lever et de la fermer. Mais, je n'aime pas trop à descendre et à monter, répondis-je. — Ni moi non plus. — Eh bien, voyons, un pari: celui qui parle [le premier] doit fermer la porte. Ensuite elle resta sans mot dire et moi de même; pendant que nous étions dans cet état, l'un regardant l'autre, des chiens entrèrent et ayant trouvé le gâteau ils le dévorèrent, et ni moi ni elle ne disions un seul mot pour les chasser. Après minuit des voleurs entrèrent qui prirent tous mes vêtements et les siens et ayant ramassé tout ce que nous possédions ils nous laissèrent tout nus sur le parquet, mais ni moi ni elle ne soufflâmes. Après qu'ils furent sortis, la patrouille arriva devant notre maison et ayant trouvé la maison tout ouverte on nous crie: Hé, qu'est ce que ça veut dire, pourquoi est-ce que vous laissez votre porte tout grande ouverte? mais comme personne ne répondit, ils montèrent et nous trouvèrent dans un dénuement complet. L'un d'eux m'asséna d'un coup en disant: Pourquoi est-ce que tu te tais? mais je ne répondis pas, craignant que je ne dusse fermer la porte. A la fin ils trouvèrent mal que personne ne soufflat mot, et m'ayant lié avec une corde ils me jetèrent dans le fleuve qui était tout auprès de notre maison. Par hasard il y avait un pêcheur qui avait jeté là son filet, et y tombant je le saisis. M'ayant tiré de l'eau et voyant, que c'était un homme le pêcheur s'écria: Que Dieu me protège; es-tu un homme ou un démon? Je lui fis un signe de tête et ne dis rien. Dieu est grand, s'écria-t-il, Notre Seigneur crée beaucoup de merveilles. Ensuite il serra les cordes avec lesquelles j'étais lié, et comme je me débattais à la façon d'un singe il pensa: Assurément, c'est un des êtres merveilleux de la mer; m'ayant entraîné par la corde il me fit voir partout dans la ville en me fai-



sant danser; de cette manière-là il ramassa beaucoup d'argent, et quand la nouvelle se répandit qu'il y avait un animal merveilleux pris dans la mer, les gens vinrent par foules nombreuses pour le voir. Ma femme qui avait aussi entendu cette nouvelle arrivait avec ses voisins, et, la foule compacte s'écartant un peu, elle m'aperçut et s'écria: Oh, grand Dieu, c'est mon mari. En entendant ces paroles je rompis le silence et lui dit: Maintenant, c'est à toi de fermer la porte. Quand le pêcheur qui m'avait fait voir aux gens entendit ces paroles, il m'en demanda l'explication, et quand je lui eus raconté toute l'affaire, il me laissa et je retournai avec ma femme. Voilà, Sire, ce qui m'est arrivé". —

Cette bouffonnerie se retrouve dans le livre tamoul, connu sous le nom du *Pantchatantra* méridional, et qui est devenu populaire par la traduction française de Dubois. Tous les contes de ce livre sont d'origine bouddhiste, mais l'original indien ne fut-il pas conservé, l'on n'hésiterait pourtant pas, je crois, à ranger ce conte arabe parmi les emprunts des recueils bouddhistes, tellement il est empreint de l'esprit qui les caractérise. Les plaisanteries sur l'étourderie et la stupidité et les démonstrations plus ou moins sérieuses de leurs conséquences funestes nous reviennent à chaque page des recueils indiens; les leçons de morale, qu'on en peut déduire, sont l'arrière-pensée constante qui a dicté le *Pantchatantra*, les sept vizirs, le *Çukasaptati* et tous les autres ouvrages immortels.

La troisième version existe, comme je l'ai dit, en Allemagne; seulement je n'ai pu trouver une trace quelconque d'un stage intermédiaire pour la transmission de ce conte. Deux poètes allemands, Goethe et Fritz Reuter, s'en sont servis pour en faire deux petits poèmes modernes et localisés, mais pas du tout changés<sup>1)</sup>, et comme au moins le premier n'a pu connaître la traduction de l'original indien, le même récit doit exister dans quelque recueil de contes populaires

---

1) Voir: *Gutmann und Gutweil, Goethe's Werke*, ed. Ootta, *Lyrische Gedichte*, tom. III.

allemande, que des personnes plus versées que moi dans l'histoire de la littérature allemande pourraient sans doute nous citer.

Une relation entre un conte égyptien et une tradition populaire européenne qui pour pouvoir être sûrement établie est, néanmoins, assez énigmatique, nous est donnée dans le premier des contes publiés par M. Dulac dans le Journ. asiatique. C'est le conte d'un Muhammed qui d'après l'habitude ordinaire, mais sans trop de logique est appelé le rusé; sa belle-mère le tue et l'ayant cuit elle le présente à son père qui en mange; la petite sœur qui sait, que la viande est coupée du cadavre de son frère, n'en veut pas manger, elle ramasse les os et les garde dans une boîte; douze jours plus tard un oiseau s'envole de la boîte en disant: „Je suis l'oiseau vert; ma belle-mère m'a tué, mon père a mangé de ma chair, et ma petite sœur a rassemblé mes os”.

Le pendant de ce conte-ci est le récit allemand de la belle-mère qui tue le petit garçon en le faisant passer sa tête sous la couvercle d'une caisse de pommes avec laquelle elle la coupe. Tout le reste est comme dans le conte égyptien <sup>1)</sup>.

Les deux versions font l'effet d'être fragmentaires; tel que nous l'avons maintenant, le morceau n'a ni fin ni commencement, et comme le peuple pourtant l'a gardé avec

---

1) Comp. le morceau, que Goethe a inséré dans le Faust; dans le cinquième acte Marguerite étant aliénée et se rappelant son enfant tué chante une vieille chanson dont on n'a que citer les mots pour prouver la coïncidence avec le conte égyptien:

„Meine Mutter, die Hür'  
hat mich umgebracht;  
mein Schwesterlein klein  
huh auf das Bein  
an einem kühlen Ort;  
da ward ich ein schönes Waldvögelein,  
fliege fort, fliege fort”.

(Ma mère, l'adultère, m'a tué; ma petite sœur a ramassé les os dans un endroit frais; alors je devins un bel oiseau des bois, vole, vole).

tant de soin, on n'en trouvera pas une explication suffisante qu'en supposant, que nous avons ici des bribes dé cousues d'un entier plus développé qui ne nous est pas conservé. D'où cette tradition est provenue de première instance, nous ne le saurons jamais; cependant je n'hésite pas d'après tout le caractère de ce petit conte à regarder la version égyptienne comme la plus jeune et issue de l'indo-européenne. — —

Dans la seconde catégorie des contes arabes modernes nous rangeons ceux qui, plus ou moins, sont des emprunts ou seulement des variantes de récits et de traditions se trouvant dans des recueils arabes plus anciens, mais dont l'origine primitive est étrangère. On doit remarquer, qu'il n'y a que très peu d'exemples de rattachements au noyau original des 1001 Nuits, tandis que les recueils et les contes groupés autour de celui-ci dans les rédactions modernes ont donné la plupart des emprunts. C'est dans les sept vizirs, les quarante vizirs, l'histoire de Shadbakht, les contes qui sont traduits dans le Supplément de la traduction de M. Burton, etc. qu'on trouve les parallèles, pas dans les 1001 Nuits au sens le plus restreint.

Ici nous devons nommer „l'histoire du rossignol chanteur”, (nr. 10 des Contes de Spitta) dont la première moitié est copiée d'après „l'histoire du Sultan, de ses fils et de l'oiseau enchanté”<sup>1)</sup>, ayant donné aussi le commencement de „l'histoire des fils du roi et de l'oiseau d'or” (nr. 6 de mes contes syriens); quant à la dernière partie, le conte de Spitta coïncide avec le nr. 3 des contes, publiés par Dulac dans le Journ. asiatique. Le combat entre le sorcier et son élève dans „l'histoire de Muhammed l'Avisé” (nr. 1 des Contes de Spitta) est copié d'après la scène analogue dans „l'histoire du deuxième calandre”<sup>2)</sup>; „l'histoire d'Arab Zandik” (nr. 11 des Contes) est imité de „l'histoire des deux sœurs jalouses

1) Voir Supplém. to the transl. of the 1001 Nights of R. Burton, IV, 244.

2) 1001 Nuits, éd. du Caire I, 19.

de leur cadette" <sup>1)</sup>. Les contes de Djaha donnent aussi des exemples de rattachements à ces recueils arabes: „l'histoire de la femme et des amants" (nr. 27) se retrouve dans les sept vizirs <sup>2)</sup>; de ce conte, le plus populaire de tous les récits de ruses de femmes, nous possédons encore l'original indien <sup>3)</sup>.

Un autre conte populaire indien, l'histoire de Svabhavakripa <sup>4)</sup> qui est le prototype de „la fille au pot de lait" de Lafontaine, je l'ai retrouvé en Égypte dans une forme différente des deux versions existant dans les 1001 Nuits, à savoir „l'histoire du cinquième frère du barbier" <sup>5)</sup>, et „l'histoire du moine" <sup>6)</sup> dans „Kalād et Chimas". Comme ce conte mérite une attention spéciale à cause de sa popularité extraordinaire (on en connaît plus de quarante versions), je vais donner ici la version égyptienne qui m'a été racontée par une de mes connaissances arabes, un épicier nommé Ali:

Kan fih raġil fellah faqr elħale jištiri margūne kebīre šukuk we temant alaḥ. beḍa li ḥaddē mā jebīhum wejksib errasmijje. nizil fi markib mim merākib elħaḥ bilugrā we-ṣaret elmarkib li maṣr laġl mebf' elbeḍ. elfellah jiftikir fi baloh welmarkib sāire fi 'lbaḥr 'ala ba'dē mā jebī' elbeḍ we-jaḥud tamanoh jištiri bādāloh beḍa'a jutagir blħa fi 'lbeled feḥasab maksab elbeḍ weḥasab maksab elbeḍa'a elli jutagir blħa fewagad maksab elbeḍ wettigare jištiri ġanam wejidda' taman elbeḍ llaḥāboh weba'den jih'at elġanam liḥeled litte-walud summa jištiri beḍ šukuk tanian wejegibhum liḥeled nħra laġl elmebf' wejirga' beledoh wejidda' 'lmal larbahoh wejektūn elġanam elli aḥadhum ketir. Ba'den nebf' elulād weništiri bitamanūhum gamūse webnēhā. ba'dēma kibir ib-

1) Supplém. 1001 Nights of R. Burton, III, 617.

2) 1001 Nuits, éd. Hab. XII, 365; éd. du Caire III, 53.

3) Hitopadesa, éd. Schlegel, pag. 66; dans la traduction de Max Müller, pag. 30; comp. Benfey, Panchast. I, 165.

4) Panchastotra V, 9.

5) 1001 Nuits, éd. du Caire I, 98.

6) 1001 Nuits, éd. du Caire IV, 144.

ne'ha tekûn ummoh hamle wewaja'et fesâri itnên, wene-bî'oh weništîri bitamanoh wahid 'abd laglî hîdmetî wegađa meşaliî elbêt weneqûl hat ja wâlâd rûh ja wâlâd ta'ale ja wâlâd igri ja wâlâd bila'gal ja wâlâd win zi'îl ela'bd min elhîdme arîsoh birigî wamauwitoh wê'andê sarhan 'aqloh fi kide rafas elmargûne waja 'îbêd ramahum filbaîr welmarkib saîre we mâ nâlê hage abadan.

„Il y avait un pauvre paysan qui acheta un grand panier et huit mille œufs à crédit pour les vendre et afin de gagner la somme principale (et un pen au-dessus). Il s'embarqua dans un des bateaux de la rivière et paya sa place pour aller au Caire et y vendre ses œufs. Pendant le trajet, il méditait qu'ayant vendu les œufs il achèterait des marchandises avec l'argent gagné pour en faire le commerce dans la ville, et comptant le produit des œufs et des autres marchandises il se décida à acheter des brebis après avoir rendu l'argent emprunté aux créanciers. Ensuite il laisserait les brebis dans sa ville afin qu'elles missent bas, et ayant acheté des œufs à crédit encore une fois, il les vendrait dans une autre ville et rendrait la somme empruntée à ceux qui la lui avaient prêtée. Cependant les brebis se multiplieraient; alors, pensa-t-il, je vendrai les agneaux pour acheter un buffle avec son buffletin. Celui-ci grandissant la mère mettra bas encore une fois de sorte qu'il y en aura deux, et je vendrai le buffletin pour acheter un esclave qui sera mon domestique et fera toute la besogne de la maison. Alors je commanderai: Garçon passe-moi ça, garçon va, garçon viens, garçon cours, garçon dépêche-toi. S'il se fâche à cause de son service, je lui donnerai un coup de pied et je le tuerai. Plongé dans ces méditations il donna un coup de pied au panier qu'il fit tomber dans la rivière avec tous les œufs et ainsi il n'obtint rien du tout". —

Au dernier rang je vais mentionner quelques contes qui ont des rapports, sans doute, avec des traditions étrangères, mais dont l'origine, néanmoins, est très douteuse. A cette catégorie appartient „l'histoire du Crâne" (le quatrième des

contes publiés par Dulac dans les Mém. de la miss. arch. franç.). L'éditeur lui-même a, dans une note, mentionné un conte du Tûtinameh turc avec lequel le commencement de l'histoire du crâne présente une certaine analogie; on pourrait donc supposer, que cette tradition fût d'origine égyptienne et que la version égyptienne fût la plus ancienne. Cependant une version analogue que j'ai trouvée, m'a suggéré une autre hypothèse. En fouillant quelques manuscrits de la bibliothèque khédiviale du Caire j'ai aperçu un fragment qui nous donne le même trait saillant, et que je citerai ici :<sup>1)</sup>

### بسم الله الرحمن الرحيم

حكى والله أعلم بغيبه واحكم واعز واكرم والطف فيما مضى وتقدم  
وسلف من احاديث الامم انه كان في زمان نبي الله داود عليه  
الصلاة والسلام رجلا من بني اسرائيل طال من علمه وكان عبدا  
فاته يوما ابليس اللعين لعنه الله وخواه وادخل عنده شكا في نفسه  
وفي البعث وهل يحيى الله تعالى العظام وهي رميم فبينما هو ذات  
يوم سائرا ان وجد في طريقه عظام بالية نخرة مطروحة على الكرم  
فاخذ منها عظما وجعل يفتته ويقول اتروى يحيى الله تعالى هذ  
العظام بعد موتها وهو يشك في قدرة الله عز وجل وما زال يمشى  
والعظام في يده وهو يفتت فيها الى ان وصل الى باب دار فوه على  
مذبة هناك فزاد الله سبحانه وتعالى ان يربه قدرته كيف يحيى  
العظام وفي رميم فثبت الله عز وجل على تلك المذبة من تلك العظم  
شجرة خضراء من احسن الاشجار ما راي احد في تلك الزمان  
احسن منها فتسامعوا الناس بها وتحدثوا عنها واتوا اليها وتعجبوا

1) Bihl, khéd. 'ilm ette'af, nr. spéo. 499 (voir le Catalogue, tom. V, pag. 87).

كيف تثبت على كرم تراب قال الراوي وكان الشيخ العابد الذي  
 شك في قدرة الله عز وجل ابنة مليحة ألقية جميلة وكان لها  
 داية فقلبت لها يوا من الأيام يا دايي اريد ان اخرج لك هذه  
 الشجرة واقفج عليها فقلبت لها نعم يا بنتي حتى يجي ابوكي  
 واستأذني في ذلك قال فلما جاء ابوها فاستأذنته في ذلك فنعى فلم  
 تزل الصبية تبكي الى ان اتى لها ابوها فخرجت ومعها داييتها وكان  
 ذلك بالليل حتى لا يراها احد فلما رأت الى تلك الشجرة تعجبت من  
 حسنها وقالت لمن كانت معها ما هذه الشجرة ما يقال لها قالت  
 لها ما نعرف لها خيرا وما ندري ما هي وما رأى احد مثل ورقها  
 قط قال فلبست البنات الى الشجرة وجعلت تعنقها وتقبلها ثم  
 اخذت منها ورقة في ثيابها وجعلت تمصعها وطاب لها اللصغ وحليت  
 لها تلك الورقة فلبستها تلك الصبية فحملت في الوقت بالذي الله  
 تعالى فلما تمددت ايام حملها تغير لونها في زمان الرحم فلما هربت  
 في شهرها تحرك الولد في بطنها فقلبت لداييتها اني اجد شيئا في  
 بطني ولا اعلم ما هو فجعلت الداية يدها على بطنها فتحرك الولد  
 فعلمت انها حامل فتغير وجه الداية فقلبت يا بنتي من اين لك  
 هذا الحمل فقلبت والله ما اعرف له خيرا قال فجاءت الداية للشيخ  
 واعلمته بذلك الامر فخلا مع ابنته وسألها عن امرها وقالت له وحق  
 الله بنى اسرائيل ما اعرف له خيرا وبكت بكاء شديدا وقالت كيف  
 اكذب عليك فحينما نى الله داود وولده سليمان عليهما الصلاة  
 والسلام وهما يتخبران عن الله عز وجل بما يكون قال لها صدقتي يا  
 بنتي ولكن لا بد ان أعلم نى الله داود عليه الصلاة والسلام قال ثم  
 خرج من بيته ودخل على داود وهو يبكي وقال يا نبي الله جري من  
 ابنتي كذا وكذا وقد اشتعلت على حمل وقد اقتضحت بين بني

اسرائيل فسلا ربك يعلمك بقصتي فا بقيت اخذ هديوما لا قرارا قال  
 فالتفت داود عليه الصلاة والسلام الى جلسائه ثم قال لم ما تقولون  
 في هذا يا بني اسرائيل فقال له بعضهم يقلم عليها الخد وقال بعضهم  
 ترجم الى ان تموت فقال لهم سليمان عليه الصلاة والسلام يا بني  
 اسرائيل ان في هذه الخاية خبيرا صبرا لا والله الالباب اتركوها حتى  
 تصنع حملها يظهر لكم فلن امرها عجيب قال فتعجبوا للقوم من كلام  
 سيدنا سليمان عليه الصلاة والسلام وقالوا له سمعا وطاعة يا ابن نبي  
 الله وحلموا لن .....<sup>1)</sup>

Au nom du Dieu clément et miséricordieux. Dieu est celui, qui sait le mieux les choses secrètes, il est le plus sage, le plus illustre, le plus vénérable, le plus bienveillant; on raconte parmi les choses qui se sont passées jadis chez les peuples, qu'il y avait au temps du prophète David (la bénédiction et le salut soit sur lui) un Israélite, un homme sage et pieux. Un jour Eblis le maudit (que Dieu le mandisse et le punisse) vint lui inspirer du doute concernant la résurrection, si véritablement Dieu ressuscitait ou non les os réduits en poussière. Un jour en se promenant le sage trouva quelques os décomposés et broyés qui étaient jetés sur une colline. Il en prit un et commença de l'émietter en pensant: Est-ce bien possible que Dieu ressuscite ces os après leur mort, et ainsi il fut plongé dans le doute de la toute-puissance de Dieu. Tout en marchant l'os à la main il continua de l'émietter et arrivé chez lui il jeta les restes sur le fumier. Alors Dieu résolut de lui donner une preuve de sa puissance et de lui montrer, comment il ressuscite les os réduits en poussière, et des restes de l'os il fit pousser sur le fumier un très bel arbre vert, dont personne n'avait jamais vu le pareil. Tout le monde en reçut la nouvelle, l'un de l'autre,

1) Reliqua desunt.



et en parlait, et venant le voir on s'étonna qu'elle poussât sur un tas de cendres.

Le sage avait une belle fille et bien douée. Un jour elle dit à sa nourrice: Je voudrais bien aller voir cet arbre. Bien, dit-elle, seulement il faut attendre, jusqu'à ce que ton père retourne pour lui en demander la permission. Quand le père fut de retour il commença par refuser, mais comme la fille insistait en pleurant, il céda à ses prières et accompagnée de la nourrice elle s'en alla pendant la nuit afin que personne ne les aperçût. En voyant l'arbre elle s'étonna de sa beauté et demanda à sa compagne de quelle espèce était cet arbre et quel était son nom. Nous n'en savons rien, répondit-elle, et nous ne la connaissons pas, personne n'a jamais vu de telles feuilles. La fille s'approcha de l'arbre, l'embrassa et en la baisant elle prit une feuille dans sa bouche. Quand elle la mâchait, le goût en était doux et agréable; ensuite elle l'avalait, et au même instant elle en conçut par la volonté de Dieu. Les jours de la gestation s'avancant, elle changea de couleur à cause de son état et à la fin des mois, l'enfant commença de grouiller dans son ventre. Je sens, qu'il y a quelque chose dans mon ventre, dit-elle à la nourrice, mais je ne sais pas, ce que c'est que cela. La nourrice posa la main sur son ventre et en sentant se remuer l'enfant elle comprit, que la fille était enceinte; elle changea de couleur et s'écria: D'où te vient cela, ma fille! mais comme celle-ci assura qu'elle n'en savait rien, la nourrice alla en informer son père. Le sage restant seul avec sa fille, l'interrogea sur son état, et elle lui jura en pleurant, qu'elle n'en connaissait pas la cause; comment pourrais-je mentir devant toi, poursuivit-elle, puisque nous avons chez nous le prophète David et son fils Salomon qui sauront tout de par Dieu. C'est vrai, ma fille, répondit-il, en tout cas il faut, que je fasse savoir cela au prophète de Dieu, David. Ensuite il s'en alla et s'étant présenté à David, il lui raconta l'affaire tout en pleurant, comment la fille était devenue enceinte et avait perdu tout honneur dans le peuple; il lui demanda, qu'il priât Dieu d'éclaircir cette affaire, parce qu'il n'en avait

ni trêve ni repos (sans qu'il le sût précisément). David s'adressa à ses conseillers en les demandant leur avis; quelques-uns dirent, qu'il faudrait la punir d'après la loi, d'autres, qu'on devrait la lapider à mort. Mais son fils Salomon dit: Vraiment, l'affaire de cette fille est une instruction pour les hommes doués de sens; laissez-la jusqu'à ce qu'elle ait accouché, et vous verrez, que son cas est extraordinaire. Les assistants étonnés de ces paroles se déclarèrent prêts à obéir; ils apprirent, que....."

La tendance moralisante, presque bigotte de ce conte n'est guère en harmonie avec le ton ordinaire des fables et des traditions indo-européennes et encore moins avec celui des contes purement égyptiens. Le fait curieux, que c'est un Israélite dont il s'agit, pourrait donner lieu à croire que nous avons ici une tradition issue du Talmud ou d'un autre recueil juif, laquelle aurait été répandue parmi les Arabes. Quoiqu'il en soit, en examinant le texte turc du *Tutinameh*, on verra qu'il donne une version très abrégée à laquelle il est impossible d'allouer la priorité, et l'on ne peut douter que la version ci-dessus citée ne soit la plus ancienne des trois; comme cette version est encore plus éloignée du ton et de la manière des contes indo-européens que les autres et semble révéler l'influence d'une tendance religieuse, la pensée est tout naturellement dirigée vers les Juifs, à moins qu'on ne suppose une origine libre de toute influence étrangère, ce qui n'a que peu de vraisemblance.

Au nombre des contes curieux dont l'origine est incertaine il faut encore ranger „l'histoire des trois filles du marchand de fèves”<sup>1)</sup>, qui présente plusieurs points de contact avec des traditions européennes. La manière dont la fille instruit son père d'accomplir le commandement du sultan de venir nu et vêtu à la fois, pleurant et gai, marchant et montant à cheval, rappelle les traditions scandinaves du roi Ragnar Lodbrog et de la pêcheuse Aslang. Il y a encore d'autres

---

1) Bull. Inst. Égypt. II sér., 5, pag. 72.

contes européens qui ont des traits semblables, mais pas un, qui puisse donner des renseignements suffisants sur l'origine de la tradition et sur les rapports mutuels des versions existantes. Je me borne donc à noter cette analogie sans oser en tirer des conclusions plus étendues. — —

Outre les contes dont on peut, avec plus ou moins de sûreté, fixer l'origine pour la totalité, nous avons le grand nombre de contes bourrés de traits empruntés aux traditions d'origine indo-européenne, et qui ne sont que l'œuvre des narrateurs arabes. Ayant la mémoire remplie de ces traits il est assez aisé d'en former un conte nouveau qui pour être arabe néanmoins est fabriqué de matières étrangères. Un instar omnium de cette catégorie est „l'histoire de l'ours de cuisine” (nr. 2 des Contes de Spitta), où nous retrouvons tous les ingrédients connus des contes, employés d'une manière, dont la logique laisse parfois à désirer: la défense de regarder derrière soi en sortant du château ensorcelé, la pelote roulant devant pour montrer la chemin, le sabre dont on ne doit frapper qu'une fois, etc., etc.; tout cela le narrateur l'a pris par ci par là et l'a fourré dans un seul conte. Tous les contes de cette catégorie sont une preuve de l'influence prépondérante de l'esprit indo-européen dans les contes populaires.

En comparant les contes modernes les uns aux autres on verra qu'il y a aussi beaucoup de traits communs qui se répètent dans ceux-ci eux-mêmes, et presque tous les contes en fournissent des exemples de sorte qu'il est superflu d'en citer; pour la coïncidence de morceaux plus longs nous avons un exemple dans „l'histoire de la fille du démon” (nr. 3 de mes contes syriens), dont plusieurs traits sont analogues avec la fin du conte de Bintšams (nr. 9 des Hikajât de Spitta); de même dans „l'histoire du juif et des deux fils du marchand” (nr. 1 de mes contes syriens) qui est analogue avec la première moitié de l'histoire du juif et du musicien ambulant (nr. 4 de Hikajât de Spitta); de divers traits

trop brusquement raccourcis dans la version égyptienne laissent soupçonner, que c'est à l'autre qu'il faut adjuger la priorité. En passant, je vais signaler que le trait comique concernant l'ordre de veiller sur la porte et non pas sur la maison se retrouve encore une fois, à savoir dans les anecdotes de Djaha. Le voici :  
 ذهبت امه في فرح فقالت له احفظ الباب فجلس عند الباب الى الظهر ولما ابطت عليه قلع الباب وحمله اليها فصلاص بعض معارفه وقال له ما هذا قال له ان امي قالت ان احفظ الباب  
 „La mère de Djaha s'en allant pour un festin de noces lui ordonna de garder soigneusement la porte. Il resta auprès de la maison jusqu'à midi, mais comme le temps lui fut bien long, il leva la porte des gonds et l'emporta. Un de ses amis qui le rencontra, lui demanda ce que cela voulait dire. Ma mère m'a ordonné de garder soigneusement la porte, répondit-il”.

Un autre trait caractéristique qui se retrouve en plusieurs endroits, est „le récit qu'on veut faux d'un bout à l'autre” <sup>1)</sup>. Dans „l'histoire du pêcheur et de son fils” (nr. 4 des Contes de Spitta) le roi demande au pêcheur un enfant nouveau-né qui sache lui raconter un tel récit, et dans „l'histoire des trois princes et de l'oiseau d'or” (nr. 6 de mes contes syriens) le vieillard en demande un pour céder son jardin. Les deux morceaux se ressemblent beaucoup <sup>2)</sup>, et j'incline à croire, que nous avons ici la même bouffonnerie ancienne que les narrateurs ont encadrée. En Égypte j'en ai trouvé une troisième version qui forme un conte entier par elle-même; comme elle contient plusieurs traits nouveaux je la donne ici en espérant qu'on pourrait réussir à trouver l'origine définitive de cette tradition curieuse <sup>3)</sup>:

1) Dans les traditions scandinaves on en trouve des parallèles nombreux.

2) Les différences ne sont pour la plupart que des localisations; le narrateur syrien parle d'un noyer, quand la version égyptienne mentionne un dattier etc.

3) Le texte se trouve dans un petit cahier qui aussi contient: „L'histoire des trois musiciens ambulants” (voir ci-dessus); il est imprimé au Caire sans date.

كان واحد ملك وله ابنة وحيدة بديعة الجمال فلما بلغت سن الزواج تكلفت للطلب الى ابيها<sup>1)</sup> بقصد ان يتزوجها وكان كلما انبوا يعرض عليها الزواج تقول له انا لا اتزوج الا من يحكى لي حكاية اولها كذب وآخرها كذب حتى شاع هذا الخبر فصار كل من يبلغه الخبر يحضر عندها ليحكى لها الحكاية فلما ما ابتدئ بالحكاية يقل لها وحدي الله فتسخره من امامها وتقول له ان الحكاية التي اولها كذب وآخرها كذب ما فيها وحدي الله ولم تقل كذلك الى ان جاءها في احد الايام شاب لبيب وقال لها انا احكى لك حكاية حسب مرغبتك فقالت له اجلس وقل فجلس وقال لبا<sup>2)</sup> جدي ولدك جدي كنت انا ولدا اجري فنادت علي وقالت يا ولد خذ هذين النصفين وهات لي بيض وكمن لاجل قطع صرة<sup>3)</sup> جدي فتوجهت واشترت البيض والكمن ووضعتهم في جري وفيما انا مشى وقعت بيضة انكسرت وطلع منها كتكوت وجل حلة حطب وبعد ان اتولتها عنه وجدت طهر مجروح فتعدت ابكى فنظر الى رجل وقال لي خذ نواة بلح واحسها واسحقها ورش منها على طهر الكتكوت يطيب ففعلت كما قال الرجل واذ بشجرة تخرج طلعت في طهر لكتكوت وفيها بلح احمر واصفر فقلت يبقى عندي بلح وما آكل منه وطلعت فوق النخلة ووجدت ارض واسعة تصلح للزراعة فزعتها سمسم وبعد زراعتها انتكرت ان اذن السمسم مضى والان اذن زراعة البطيخ فلبيت السمسم بالواحدة وحييته في سبع زكايب وفيما انا اربط فم اخر زكيبه سمعتها تقول لا تقفلي لاني ناقصة سمسة فلما

1) Le texte porte <sup>أبوا</sup> ; de telles fautes grossières sont très nombreuses dans ce genre de littérature ; dans le suivant je les ai corrigées.

2) Vulg. pour <sup>أنا</sup>.

3) Vulg. pour <sup>سرة</sup>.

سمعت ذلك بحثت على السميمة الصائغة فوجدتها في قم الحرات  
 فآخذتها ووضعتها في الزكيبة وقفلتها ثم زرعت الأرض بطيخا فثمرت  
 بطيخ مهول وأخذت بطيخة وقطعتها بالسكين وإذا بالسكينة سقطت  
 بداخل البطيخة فديت يدي فلم أجدها فدلّيت رجلي فلم أجدها  
 لها أثرا أخيرا فقلت ثيلاني ونزلت في قلب البطيخة لحدّ راسي وإذا  
 براسي قالت لي أرجع أنا ما أريد أن أنزل معك فقلت لها وما السبب  
 في ذلك هيا بنا نبحث على السكينة ونجيبها اجابتنى لا لك ولا  
 الكرامة فلما رايت تمنعها قلعته ونزلت في قلب البطيخة فوجدت  
 بلدة كبيرة وبيوت مشيدة عظيمة ودكاكين وجنانين وبساتين فدخلت  
 عند أحد القضاة وأكلت فطيرة وطينا أنا أكل سمعت مناديا ينادي  
 يا أولاد الخلال سبيع جمال محملا خزينه السلطان انسرقت فالأمان لمن  
 يخبر عنها وله للخلوان فديت يدي لمكبة بجابتي وكشفتها فوجدت  
 السبع جمال تحت المكبة فلما نظرتهم قلت لصاحب الدكان يا رجل  
 كيف لا تخاف الله والسلطان وأنت سارق السبع جمال ومخبيهم تحت  
 المكبة فلما سمع الرجل كلامي زحف عليّ وطردني وطلعت من البطيخة  
 وولّيت يا راسي فلم تزد على فكرت النداء يا راسي يا راسي فإذا أنا مشي  
 فوجدتها تبيع جميز فقلت لها تعالي يا راسي فاجابتنى راسك ايه  
 يا رجل أنا ما أعرفك فقلت لها أنت راسي فاجابت لست أنا راسك  
 فحصلت بيننا مشاجرة عظيمة انتهت بتوجهنا إلى القاضي فتقدمت  
 اليه وحكيته له ما حصل من راسي في حقّي فسأل القاضي راسي ما  
 تقولين في قول هذا الرجل فاجابته أنه كذاب ابن كذاب فقال لي  
 القاضي الاوقف يا زجل ان نوضع هذه الراس فوق اللأمنه ونلقبها  
 عليك فان نزلت لبست جسمك فهي راسك وان ما تلبس جسمك  
 فدعواك باطل فقبلت هذا الشرط ووضعوا الراس كما امر القاضي

وانظرها على فلبست جسمى وحضرت عند ابنة الملك فلما سمعت  
كلامه رطبت به وتزوجت به على حسب شرطها

„Il était une fois un roi qui avait une fille unique d'une beauté merveilleuse. Quand elle eut atteint l'âge nubile, les prétendants se rendaient en masse chez son père, mais toutes les fois qu'il lui en parlait, elle répondait: Je ne veux épouser que celui qui sache me raconter une histoire qui soit fausse d'un bout à l'autre. Après que cette nouvelle se fut répandue, tous ceux qui l'avaient entendue se présentèrent pour lui débiter leurs récits. Le premier commença par l'exhorter à la confession de l'unité de Dieu (d'après l'habitude des narrateurs), mais aussitôt elle l'interrompit en disant: „Dans un conte qui est mensonge d'un bout à l'autre il n'y a pas question de telle confession,” et elle le mit dehors. Ainsi elle continua jusqu'à ce qu'un jour il se présenta un jeune homme intelligent qui déclara, qu'il savait un conte tel que le désirait la princesse. Elle le pria de s'asseoir, et ensuite il commença: Quand ma grand-mère eut mis au monde mon grand-père, j'étais un petit garçon qui savait déjà marcher. Elle m'appela et me donna deux *nuss* en disant: Achète-moi des œufs et du cumin (pour préparer un petit festin) à cause de la coupure du cordon ombilical de ton grand-père. Je m'en allai et ayant fait mes emplettes je mis les choses dans un pli de mon vêtement, mais tout en marchant, un œuf tomba et se cassa et un poulet en sortit avec une charge de bois sur le dos; l'ayant déchargée je trouvai que le dos du poulet était blessé et je m'assis en fondant en larmes. Un homme qui m'aperçut me conseilla à prendre un noyau de datte, à le frire et le broyer et à en jeter un peu sur le dos du poulet, qui guérirait ainsi. J'obéis à ses ordres, mais voilà un dattier qui poussa du dos du poulet avec des grappes de dattes rouges et jaunes. Eh bien, comme j'ai tant de dattes, me dis-je, j'en veux manger, et je grimpai sur l'arbre (pour en cueillir), mais au sommet de l'arbre je trouvai des champs vastes et

bons à cultiver et je me mis à y semer du sésam. Après, je me rappelai que la saison du sésam était déjà passée et que c'était la saison des pastèques, et ayant ramassé les grains du sésam à la fois, je les mis dans sept sacs; comme je voulais lier le dernier il me dit: Ne me lie pas, parce qu'il me manque encore un grain; alors je me mis à chercher le grain perdu et l'ayant trouvé sur le sep de la charrue je le mis dans le sac et liai celui-ci. Ensuite je semai des pastèques qui poussèrent et devinrent très grandes; j'en pris une pour la découper, mais le couteau disparut dans l'intérieur de la pastèque; j'allongeai la main mais je ne l'atteignis pas, et même après avoir mis ma jambe dans le fruit je ne pus le trouver. Alors m'étant déshabillé je descendis dans l'intérieur de la pastèque jusqu'à ce que ma tête seule fût en dehors, mais voilà ma tête qui déclara qu'elle ne voulait pas descendre avec moi. J'en demandai la cause et lui démontrai, que nous devions chercher le couteau mais comme elle persista obstinément dans son refus je la quittai et descendis seul dans la pastèque. Là je trouvai une grande ville avec de grandes et hautes maisons, des boutiques, des jardins, etc.; j'entrai chez un pâtissier pour manger un pâté et pendant que j'étais assis dans sa boutique, j'entendis un crieur qui cria: Messieurs, sept chameaux chargés du trésor du sultan sont volés; celui qui peut en donner des renseignements sera exempt de toute peine et on lui donnera une récompense. Je mis ma main sur un couvercle qui était à mon côté et l'ayant ôté je trouvai les sept chameaux et je m'écriai: Eh, vous ne respectez donc ni Dieu ni le sultan puisque vous avez volé les sept chameaux et que vous les avez cachés sous ce couvercle; en entendant ces paroles il m'accabla d'injures et me chassa de la boutique. Alors je remontai de la pastèque et je me mis à appeler ma tête, mais malgré mes cris répétés elle ne me répondit pas. Quelque temps après je la trouvai vendant des fruits de sycomores, et tout de suite je lui ordonnai de revenir. Qu'est-ce que cela veut dire, répondit-elle, je ne te connais pas. — Mais si; tu es ma tête à moi. — Comme elle persista à nier, une rixe vio-



lente éclata et à la fin nous étions amenés devant le cadi; je m'avançai et lui racontai toute l'affaire et ensuite il s'adressa à ma tête et lui demanda ce qu'elle avait à répondre. Cet homme est un menteur, fils d'un menteur, affirmait ma tête. Voyons, dit le cadi, la solution la plus raisonnable est que nous portons la tête au sommet d'un minaret et la laissons tomber; si elle tombe sur ton cou, elle appartient à toi, si non, tu as perdu ton procès. J'y consentis et quand ils avaient jeté la tête d'après les ordres du cadi, elle tomba précisément sur mon cou, et après cela je me rendis chez Votre Altesse.

La princesse ayant entendu ce récit en fut contente et épousa le garçon selon ses promesses."

---

#### IV.

Les remarques éparses et les comparaisons esquissées ci-dessus nous font aboutir à peu près aux résultats suivants: La plupart des contes arabes modernes, tels que nous les trouvons aujourd'hui répandus parmi le peuple, se divisent en deux groupes, très distinctement séparés l'un de l'autre d'après leur contenu et leur tendance. L'un contient tous les contes purement égyptiens, donc la tendance est de glorifier les ruses et les stratagèmes des voleurs, des femmes, etc.; l'autre est formé des contes de fées, dont les héros sont les princes vaillants, les princesses adorables, les belles-mères méchantes, et où les fées et les ogres jouent un rôle considérable. La marque de distinction la plus importante est que les contes de la seconde catégorie sont composés de traits d'origine étrangère; nous avons parfois pour la transmission de ceux-ci un intermédiaire dans les recueils des 1001 Nuits, tandis que d'autres semblent être pénétrés dans l'esprit arabe seulement par transmission verbale qui n'a pas laissé de traces littéraires, de sorte que nous savons seulement dire d'où ils viennent sans pouvoir ajouter par quelle voie. Quant aux

contes du premier groupe, nous n'avons que très peu d'exemples de modèles antérieurs, qui, eux aussi, sont tous autochthones d'Égypte. Enfin nous trouvons quelques récits qui, appartenant au groupe égyptien, y ont mêlé quelques-uns des traits caractéristiques des contes bleus, parce que ceux-ci sont devenus la propriété commune de tous les narrateurs; dans cette catégorie on peut ranger, je crois, l'histoire de Bint Šams (nr. 9 des Hikajāt de Spitta).

La fixation d'une date même approximative pour la naissance de ces contes est tout à fait impossible. Plusieurs d'entre eux doivent être contemporains des contes de la couche égyptienne des 1001 Nuits; dans un passage du *Hazz-al-Qubūf*<sup>1)</sup> de Šerbīnī († 1097 H.) nous avons un terminus ante quem pour certains récits tels que l'histoire du piège et de l'oiseau, qui d'ailleurs est imitée d'un des contes de „Barlaam et Joasaph”, mais à l'exception de tels renseignements indirects et très rares, nous ne trouvons rien dans la littérature qui puisse éclaircir ces questions. Cela tient à ce que ces contes, toujours accueillis exclusivement dans les basses classes, ne se sont jamais attiré l'attention des littérateurs, surtout avec cette horreur de profanum vulgus, ayant à toute époque caractérisé le savant arabe. De l'autre côté, les contes eux-mêmes ne nous fournissent pas des renseignements; changeant toujours dans la bouche des narrateurs ils rajeunissent d'une génération à l'autre; de nouvelles expressions, des idées modernes s'y glissent (voir par exemple le vapeur dans l'histoire des trois fils du roi et de l'oiseau d'or, nr. 6 de mes contes syriens), et de la sorte les contes restent contemporains de chaque époque.

La langue des contes populaires est celle du peuple lui-même, parfois même celle de la populace, tout d'après le niveau d'éducation du narrateur chez lequel on est allé les recueillir. Chacun raconte d'après son goût et son savoir; comme exemple on peut remarquer la grande différence entre le nr. 12 de mes contes syriens et les autres non seulement

1) Édition lithographiée du Caire (sans date), pag. 45.

dans l'observation des règles grammaticales, mais aussi dans la verve et la tournure du langage.

Ce n'est pas seulement le langage qui change; on trouve naturellement aussi des changements plus essentiels dans le contenu des contes eux-mêmes; des oublis, des essais d'amélioration y mettent leurs traces chaque fois que les histoires sont racontées, et l'on s'étonne que les modifications ne soient cent fois plus grandes après une transmission à travers tant de générations, comme nous pouvons le constater à l'aide des comparaisons de traditions ressemblantes chez des nations étrangères.

La cause la plus efficace des variations est la prédilection des narrateurs pour la localisation. De cette manière dans mes contes syriens la scène est presque toujours à Damas, tandis que les histoires égyptiennes se passent au Caire, celles-ci mentionnent le dattier, où le texte des autres a un noyer, parce que le dattier n'est guère répandu en Syrie. Le vapeur dans „l'histoire des trois fils du roi et de l'oiseau d'or” est dans le conte égyptien transformé en dahabiyeh, parce que l'habitant de la vallée du Nil ne connaît ni d'autre baïr que ce fleuve-ci ni d'autres bâtiments que ceux dont on s'y sert, et tous les contes fourmillent d'exemples semblables. Cependant ces localisations sont toutes extérieures, et le sens des contes d'origine indo-européenne reste toujours intact, ce qui est une preuve brillante de l'universalité des contes de nos aïeux indo-européens.

On regarde le plus souvent les contes populaires comme une expression exacte de l'esprit du peuple, mais naturellement cela ne s'applique qu'aux contes, qui sont originaires chez les nations dont on veut connaître le caractère. On ne peut donc appliquer cette méthode aux contes arabes, puisque une grande partie est venue de l'étranger, et que la nation, qu'on appelle arabe, est elle-même mêlée de divers éléments. Les traditions ramassées en Égypte nous donnent en revanche une idée historique des changements de culture qui se sont produits sur le sol égyptien: Les contes qui sont rattachés, au moins pour leur esprit et leur tendance, aux traditions

des sujets des Pharaons, représentent le fonds littéraire de la population originale en contrastant avec les contes de fées qui, issus de la Perse et de l'Inde, nous rappellent l'envahissement des conquérants arabes, qui eux-mêmes avaient emprunté ces contes-là à leurs voisins de l'Est. Je ne veux pas dire par ce parallèle, que les traditions, que nous avons mentionnées, soient contemporaines de l'apparition des Arabes en Égypte, mais seulement, que l'esprit différent des deux races semble s'être conservé dans ces contes, seul monument littéraire, qui pût être empreinté de l'esprit du peuple. C'est ainsi que l'étude des contes populaires et la distinction de leurs groupes différentes peuvent contribuer parfois un peu à l'histoire des races humaines.

---

**ḤIKĀJĀT.**

الاعتماد على الراوى

## I.

## Le juif et les deux fils du marchand.

- 1 Kān tāğir uloh tnēn ūlād šidd lhon tāğra waḥid ez-zğir  
 'ala mağr welkbir 'ala buğdad. elkbir elli rāḥ 'ala buğdad laqa'  
 'lbedā'a mow<sup>1)</sup> maṭlūbe istağar lhon maḥzan fi 'lḥan uḥaṭṭ  
 elbedā'a 'lli ma'oh nizil 'ala 'ssūq weqa'ad 'and waḥid sem-  
 mān kill jōm iğrtōh qrān jā'ni ḥamse qrōš. huwa qā'id jōm  
 min elijām aḡa waḥid jehūdi 'štara samn usukkar uruzz  
 uqal lissamman ba'atti ijāhon ma' 'lwalād. huwa māši fi 'ṭṭariq  
 iltafat eljahūdi liṣṣabi qal walād qaddēs ja'ṭik iğrah m'allmak  
 qal loh qrān 'ağemi qal loh tuq'ud 'andi ana ba'ṭik qranēn  
 qal loh ēh buq'ud 'andak qal loh 'ljahūdi fih šart bēnatnā in  
 zi'ilt minnak iqšir wišši win zi'ilt minni baqšir wiššak qal  
 2 loh ṭajjib. šu 'amak. qal mḥammed. wuṣlū 'al lbēt laqu' umm  
 isḥāq qā'id fi-ššubbak qal ja' mm isḥāq ḡibnā lik aḡir qalt  
 loh šu esmōh qal lḥa mḥammed qalt loh dīn elislām 'ala dīn  
 mḥammed ja'ni sabbet elislām. ḥadək waqt simi' ḥāk elḥaki  
 min umm isḥāq zi'il ktir. kamašōh 'ljahūdi weqašar wiššōh  
 3 ferāḥ ila 'lmaḥzan weqa'ad ju'alig ḥḥaloh. Feriḡi' 'lkelām

---

1) Prononciation des basses classes pour mā.

## I.

## Le juif et les deux fils du marchand.

Il était une fois un marchand qui avait deux fils. Il leur prépara des marchandises, avec lesquelles ils partirent, le cadet pour le Caire et l'aîné pour Bagdad. Celui-ci trouvant que ses marchandises n'étaient pas recherchées, les déposa dans un magasin qu'il loua dans l'auberge, et se rendit au marché où il trouva une place chez un épicier qui lui donnait un krân, c'est-à-dire cinq piastres, par jour. Un jour un juif vint acheter de la graisse, du sucre et du riz, et il pria l'épicier de lui faire apporter ses emplettes par le garçon. Chemin faisant le juif s'adressa au garçon et lui dit: „Combien te donne le patron, mon ami?" „Un krân persan." „Veux-tu entrer à mon service, si je te donne deux krâns?" „Oui, je le veux bien." „Mais il y a une condition", dit le juif; „si je me fâche contre toi, il te sera permis d'écharper mon visage, et si tu te fâches contre moi, je balafrai le tien." „Bien." „Comment est-ce que tu t'appelles?" „Je m'appelle Muhammed."

En arrivant à la maison, ils virèrent Umm Ishaq (la mère d'Isaac) à la fenêtre. „Voilà un domestique, que je t'amène," dit le juif. „Comment s'appelle-t-il?" „Muhammed." „Que la religion d'Islam et son prophète soient maudits." Quand le garçon entendit ces paroles, il se fâcha tout rouge; tout de suite le juif le saisit et balafa son visage, et puis il retourna à son magasin, où il séjourna jusqu'à ce qu'il guérit.

Le cadet, étant parti pour le Caire, fit ses affaires et retourna à Damas. Quand il eut appris que son frère n'était pas encore arrivé il acheta un chameau à monter et partit.

lahûh ełlı rāḥ 'ala magr. Halli<sup>1)</sup> rāḥ 'ala magr ba' wištara wiḡa 'as-šām sa'al abûh ween aḥi qāl loh liisa ma 'ḡa. ištara delûl sâfir ila buḡdād wuṣil 'ala buḡdād ṣār jis'al 'ala aḥûh dallûh 'alêh rāḥ 'andoh laqah ḡ'if wewiṣṣoh maḡšûr. sa'aloh min fa'al ma'ak hāk aḥka loh bima ḡara 'alêh qāl loh ṭajjib mā lek inte. libis tjab 'utāq werāḥ 'ala 'and essamman qāl loh ja m'allmi taḥottîni 'andak qāl loh êh qāl loh 4 qaddēs bta'tîni kill jôm qāl loh qirš qāl loh ṭajjib. qa'ad 'andoh auwal jôm wetāni jôm aḡa 'ljahûdi qāl loh a'tîni roṭl ruzz weroṭl sukkar 'aṭah loh qāl hammiloh 'lwalād. ḥammaloh 'lwalād umši huwa weljahûdi wehinne mašjîm bidderb iltafat eljahûdi qāl lilwalād btuḡ'ud 'andi qāl loh êh buḡ'ud qaddēs bta'tîni qāl loh ba'ṭik kill jôm qiršen lakin fîh šart qāl loh šû eššart qāl loh in zi'ilt minna mniḡšîr wiṣšak win zi'ilna minnak iqšîr wiṣšna. wuṣlû 'al 'lḥet laqu' umm isḥāq qa'ide fi ššubbak qāl lḥa ḡibna lik eḡîr qalt loh šu eḡḡîr qāl lḥa muslim qalt loh dîn elislām 'al abû 'lislām iltafat eṣṣabi qāl lḥa 'ala millet elislām 'akârî. qalt umm isḥāq ôḥ wellāhi haida mîḥ qalt loh ḥud eṣṣabi welkelb ezzḡîr rūḥ dauwirhon 5 fi 'ssûḡ. aḥadhon werāḥ wuṣil 'ala 'zzuḡāq misik elwalād ḥanaḡoh weḥamal ḥaḡar ḡarab elkelb qataloh. ḥamal elwalād 'ala kitfoḥ wesahab elkelb bidoh werāḥ 'ala bêt m'allimtoḥ. wuṣil 'ala 'lḥet šaftoh umm isḥāq min eššubbak sirḡet 'al abw isḥāq qalt loh ta'a šûf. fenazar bi'ênoḥ felāḡa' 'lwalād majjit 'ala kitfoḥ welkelb saḥboh 'ala 'larḡ. qāl loh welak šu hāda. ṣār jibki weju'ruk 'ujûnoḥ weḡal loh ana māšî bidderb ḥašû 'lkalab 'ala 'lkelb ełlı ma'i ḥamalt ḥaḡar min elarḡ ḥatta

1) c. à. d. ha-elli.



Après qu'il fut arrivé à Bagdad il se mit à chercher son frère, mais l'ayant trouvé il le vit débile et le visage écharpé. „Qui a fait cela?" demanda-t-il, et son frère lui raconta ce qui lui était arrivé. „Bien, ne t'en soucie pas", dit-il et ayant mis des vêtements usés il se rendit chez l'épicier. „Veux-tu me prendre à ton service, mon patron?" „Oui." „Combien veux-tu me donner par jour?" „Une piastre par jour." „Bien."

Quand il eut passé quelques jours chez lui, le juif arriva. „Donnez-moi un kilo de sucre et un kilo de riz et donnez tout au garçon afin qu'il me l'apporte." Le garçon prit les marchandises et s'en alla avec le juif. Pendant qu'ils se promenaient dans la rue, le juif lui dit: „Est-ce que tu veux entrer à mon service." „Pourquoi pas; combien me donneras-tu?" „Je te donnerai deux piastres par jour, mais à une condition." „Laquelle?" „Si tu te fâches contre nous, nous balaftrons ton visage; et si nous nous fâchons contre toi, tu pourras nous traiter de même." Quand ils arrivèrent à la maison, ils trouvèrent Umm Ishaq à la fenêtre. „Voilà le nouveau domestique", dit le juif. „Qui est-il?" „Il est musulman." „Maudit soit le prophète de l'Islam", dit la juive. Le garçon se tourna vers elle et dit: „Maudite soit la religion de l'Islam." „Ah, voilà un bon garçon", s'écria-t-elle.

Alors elle lui dit: „Prends l'enfant et le petit chien et fais les promener au marché." Il les prit, mais quand il fut dans la rue, il saisit l'enfant et l'étrangla et tua le chien d'un coup de pierre. Portant le cadavre sur l'épaule et traînant le chien avec la main il retourna à la maison; la juive qui l'aperçut du haut de la fenêtre, cria à son mari: „Viens donc, viens voir." Quand il vit de ses propres yeux l'enfant mort sur son épaule et le chien traîné après lui, il s'écria: „Malheur à toi! qu'est ce que cela veut dire?" „Je marchais dans la rue", raconta le garçon en pleurant et en s'essuyant les yeux, „et voilà les chiens qui se ruèrent sur le chien qui me suivait. Je saisis une pierre pour les frapper, mais par hasard j'ai frappé mon chien à moi et je l'ai tué; à l'instant l'enfant tomba de mon épaule et se cassa le cou, et voici les cadavres que je vous ai apportés." Avec beau-

'q̄rub elkilab gubt elkelb elli ma'i māt wewiqi' 'lwalād min  
 'ala idi inkasaret raqbtōh ḡibt ilkon ijahon. qatalū hālhon  
 6 weqabarū 'lwalād weramū' 'lkelb fi 'lbarrijje. qālt loh hūd  
 halhubz rūh ihbizhon habazhon wemizil 'ala 'ssūq sār jinādi  
 al'ās jā ḡu'an tilāte biqameri wesitte biqirš lihadd nafa 'l-  
 hubzāt aḥad elma'ḡan werāḥ 'ala sūq elḥarāḡ weḡar jinādi  
 erroṭl b'išrīn uḥamse w'išrīn ubtlatin bā' elma'ḡan ḥaṭṭ ḥaḡ-  
 qoh fi 'ibboh rāḥ 'al 'lbēt amma jibki qālt loh 'umm isḥāq weēn  
 elhubz welma'ḡan qāl lḥa 'lkelab jithānaqūni weramūni bilard  
 akalū lhubzāt biddi aḥalliḡ elhubzāt minhon iltaḥatt 'ala 'lma'-  
 ḡan mā laqetoh. qāl lḥa jā m'allimti zi'ilt minni qālt loh la'  
 7 jā 'ēni mā zi'ilnā. qālt loh ḥalli 'ēnak 'ala bāb ez-zuḡāq nihnā  
 rāihīn 'ala 'lbistān. ba'd as'atēn tilāte rāḥ essūq ḡāb ḥammale  
 weḥammal ki'll el'aḡs elli fi 'lbēt 'ala sūq elḥarāḡ ubā'oh.  
 ḥamal hāb ez-zuḡāq 'ala ra'soh werāḥ li 'andhon fi 'lbistān.  
 mā laqūh elli ḡai ḥamil elhāb 'ala ra'soh iltaḥit umm isḥāq  
 labw isḥāq qālt loh hāda mū aḡtrnā qāl lḥa belā' qālt loh lēš  
 ente ḡāib bāb ezzuḡāq ma'ak qāl lḥa lēš qult ili ḥalli 'ēnak  
 ala 'lbēt wela 'ala bāb ezzuḡāq qālt loh la' qult ilak 'ala hāb  
 8 ezzuḡāq. ṭulu'ū jigrū 'lbēt mā laqu' še. ista'arū furš min  
 'and el-ḡirān weqālt loh ifraš lna 'ala 'lustūḥ. wittafaqt umm  
 isḥāq wabw isḥāq innoh jirmū 'lwalād bilāl 'ale zzuḡāq. sihrū  
 lissā'a sitte fi 'lāl weki'll minhon nām bifarštoḥ fezz elwalād  
 elmuslim weḡāb ummḥa ja'ni le umm isḥāq weḥaṭṭḥa ma-  
 traḥ farštoḥ 'al 'lḥaffe. qālt umm isḥāq labw isḥāq ta'a ḥatta  
 midfšūh 'azzuḡāq. aḡū ramū ezzeleme welfraš qālt umm isḥāq  
 alḥamdu lilāḥ ḥalaḡnā minnoḥ qāl lḥa la' jā' m'allimti mow  
 ana ummik halli wiqi't qatalū hālhon webikjū weḥadū 'lmarā

coup de lamentations l'enfant fut enterré; le chien mort fut jeté hors de la ville.

[Un autre jour] la juive dit au garçon: „Prends ces pains et va au four les faire cuire.” Quand ils furent cuits, il alla au marché et se mit à crier: „Du pain, du pain; que celui qui a faim vienne, trois pour vingt paras, six pour une piastre!” Quand tout le pain fut vendu, il prit le pétrin [qui était de cuivre] et alla au marché des enchères publiques et cria: „Le kilo pour vingt, pour vingt-cinq, pour trente piastres”, jusqu'à ce qu'il l'eût vendu. Avec l'argent dans sa poche il retourna à la maison en feignant des larmes. „Où est le pain”, demanda la juive, „et où est le pétrin?” „Les chiens m'ont attaqué de sorte que je suis tombé, et ils se sont mis à manger le pain; après avoir vainement essayé de le leur reprendre, je me tournai pour prendre le pétrin, mais je ne le vis plus. Est-ce que tu t'es fâchée contre moi, ma patronne?” „Non, mon cher, nous ne nous sommes pas fâchés.”

Ensuite elle lui dit: „Veille soigneusement à la porte, pendant que nous nous promenons aux jardins.” [Ils s'en allèrent, et] au bout de deux ou trois heures il alla au marché, engagea quelques portefaix auxquels il fit porter tout le mobilier de la maison à l'endroit des enchères publiques où il le vendit. Puis il prit la porte et la portant sur sa tête il alla au jardin. Quand ils le virent arriver avec la porte, la femme dit: „Tiens, n'est-ce pas là notre domestique?” „Si, si, c'est lui.” „Eh, pourquoi est-ce que tu nous apportes la porte”, dit-elle au garçon. „Quoi, est-ce que tu m'as commandé de veiller à la maison ou bien à la porte?” „Certes, je t'ai commandé de veiller à la porte.” Vite ils coururent à la maison, mais ils n'y trouvèrent absolument rien. Ayant emprunté des pièces de lit aux voisins ils lui dirent: „Fais les lits là-haut sur la terrasse”, car la juive était d'accord avec son mari, que pendant la nuit ils précipiteraient le garçon du toit dans la rue. A six heures de la nuit, pendant qu'ils dormaient tous, le garçon se leva et plaça le lit de la mère de la juive au bord de la terrasse là

'alqabar qabarûhâ iltafat eşşabi weqâl ja m'allmî zi'iltû minnî  
 9 qalt loh la' ja 'êni. qalt labû ishaq ellele biddna nuhrub sâ'a  
 hamse bilêl eşşabi sâmi'hon hallah hatta şaret sâ'a hamse  
 sâ'a sitte werâh qa'ad bi-zzembil weğata haloh bilhawâjğ.  
 ağet umm ishaq wabû ishaq rafa't loh elqiffe 'ala ra'soh we-  
 tulu'û mişjû. mişjû bilbarrijje sâ'a utintên weğar biddoh  
 jeşnîh elmuslim şahh biwust elqiffe nizlet elmoj 'ala wişş  
 abw ishaq qal şû hada essuħn 'ala wişş qal ja m'allmî ana  
 şahhêt qal loh iftaħ harimak qal loh ja m'allmî zi'ilt minnî  
 qal loh êh zi'ilt minnak ente harabt bêtl. kamaşoh 'lmuslim  
 weğaşar wişşoh werâh îla 'and aħuh weqâl loh aħadt tarak.  
 bâ'û wiştârû wenizlû 'aš-šam. Weħadi ħikâjet eljahûdi ma'  
 'lmuslim.

---

## II.

### . Le fils du marchand et le marchand indien.

1 Kân riğâl tağir weħurmetoh ħubla fewildet weğabet sabi  
 fe'amar îla 'şşabi sirdâb fi 'larğ weğaret ummoh turabbih  
 wehuwa fi 'ssirdâb hatta balag min el'ûmr hamse sanawât.  
 feaħdar loh şêh hatta ju'allmoh 'lqura'a welketibe hatta balag  
 min el'ûmr hamstaş sine. fejôm min zât elijam ħaħar îla  
 'andoh eşşêh kağari 'lâde fewağadoh nâ'im fajjaqoh min en

où son lit avait été placé. „Tiens”, dit la femme au mari, „viens maintenant, nous le ferons tomber”, et ils précipitèrent le lit avec la personne qui était là-dedans. „Dieu soit loué, dit Umm Isbaq, nous nous sommes délivrés de lui.” „Non; ma patronne,” cria-t-il, „ce n'est pas moi, c'est ta mère qui est tombée.” Ils s'en affligèrent beaucoup et fondirent en larmes. Quand la vieille fut enterrée, le garçon dit à la patronne: „Es-tu fâchée contre moi.” „Non, mon cher.”

Ensuite la juive dit au mari: „Cette nuit à cinq heures nous prendrons la fuite.” Le garçon qui les avait entendus, attendit jusqu'à l'heure fixée et alla se cacher dans le panier au dessous des choses qui y étaient. Peu après vint le juif, prit le panier sur sa tête avec l'aide de sa femme et tous les deux s'en allèrent. Quand ils eurent marché deux heures hors de la ville le garçon voulant se soulager lâcha son eau dans le panier, de sorte qu'il ruisselât sur le front du juif; celui-ci sentant le chand s'écria: „Qu'est ce que cela?” „C'est moi, mon maître, qui ai lâché mon eau.” „Que tous les malheurs t'atteignent!” „Quoi, tu t'es fâché contre moi?” „Certainement, tu as dévasté ma maison.” Tout de suite le musulman le saisit et balafra son visage. Ensuite il se rendit chez son frère et lui dit: „Maintenant je t'ai vengé,” et dès qu'ils eurent fini leur commerce ils retournèrent à Damas. Voilà l'histoire du juif et du musulman.

---

## II.

### Le fils du marchand et le marchand indien.

Il était une fois un marchand dont la femme était enceinte. 1 Quand elle eut accouché d'un garçon, il lui fit bâtir un logement souterrain, et la mère l'éleva jusqu'à ce qu'il eût atteint l'âge de cinq ans. Alors le père fit venir un professeur afin qu'il l'enseignât à lire et à écrire. Quand le garçon eut quinze ans, le professeur vint un jour, et, l'ayant trouvé dormant, il l'éveilla en disant: „Lève-toi et commence ta leçon.” „Laissez-moi dormir encore une heure”, dit le garçon.

nôm weqâl loh uq'ud iqra' feqâl loh 'lwalâd halîni anâm sa'a min ezzemân feqâl loh 'ššêh mâ biqdir biddi 'rûh aqarri' gërak. qâl loh lëš fîh gëri fi 'ddinje. qâl loh lakân mâ fîh gërak eddinje mal'âne riğâl uniswân uñlâd ubnât qâl loh 3 tajjib. fazz elwalâd jiqra' werâh eššêh fi hâloh. weağâ abûh feqâl loh 'lwalâd ja 'batâh iza kân ente temût min ja'rîfni ana 'bnak weana murabba' fi 'ssirdab weba'doh ana 'aiš faqîr wente malâk jerûh ile 'lhukûme. feahadoh ma'oh wetili' ile 'ssûq fëwağad elwalâd 'âlam uriğâl uñlâd weşâr jeteağğah feşaret eddinje el'ašîjje feahadoh ma'oh werâh jis- 4 har 'and et-tuğğâr. feqa'adû 'riğâl elkubâr wağdhon wañlâd wağdhon feşâr kill wâhid min ùlâd ettuğğâr jeqûl ana ruht 'ala mağr wetţani jeqûl ana ruht ile 'stambûl wetţalit jeqûl ana ruht ile buğdad wekill wâhid jeqûl ana ruht ile 'lbeled elfulanijje wehâda 'lwalâd sâkit mâ bjetkellim še weqâlû loh ùlâd ettuğğâr weente lawên sâfirt qâl lhon ana mâ sâfirt ile 4 maţrah. weşâr ešşabi jiz'al fi nafsah. fesihru ile hadd sa'a ħamse fi 'lêl wekill min ettuğğâr râh meħalloh. fewuğil elwalâd huwa wabûh 'ala 'lbêt weqâl elwalâd labûh jabî murâdî teşudd li tağra wusağîr wata'allam 'ala 'lbê' wešşeri feqâl loh abûh ente gâşim šû bje'arrişak bilbê' wešşeri qâl loh mû mumkin illa usağîr. šidd loh abûh tağra weqâl loh jabni biddi mâ tbi' illa li ferd zeleme welmağari tekûn ferd šiki qâl loh mliq. tîlt abû 'lwalâd 'aba loh arba'in ħumî za'farân weqâl loh rûh allâh jessar lak eddinje ma'ak biarba' 5 nawâĥi min ên mâ bitrîd terûh. fetewağğah min eššâm ile bërût wenizil fi 'lĥan weağû tuğğâr bërût wesa'alûh šû ma'ak hîbê'. qâl lhon ma'î za'farân qâl loh wâhid a'tîni nuşş

„Non, c'est impossible, je dois m'en aller donner une leçon à un autre," répondit le professeur. „Comment, est-ce qu'il y a d'autres que moi dans le monde?" — „Tu serais le seul? non, non, le monde est plein d'hommes et de femmes et de garçons et de filles."

La leçon finie le professeur s'en alla, et quand le père du garçon arriva, celui-ci lui dit: „Mon cher père, si tu viens à mourir, qui saura, que je suis ton fils? je suis élevé dans ce logement souterrain et puis je resterai pauvre, parce que le gouvernement confisquera tes richesses." Alors son père l'emmena avec lui, et quand le garçon fut monté dans la rue, il vit que le monde était bien peuplé; pendant qu'il regardait autour de lui et s'étonnait, la nuit tomba, et son père le conduisit chez un des marchands pour y passer la nuit.

Les jeunes gens qui étaient assis séparés des vieux se racontaient leurs voyages. „Moi, j'ai été au Caire", dit l'un. „Et moi à Constantinople." „Et moi à Bagdad" — et ainsi de suite, pendant que le fils du marchand restait tout muet. „Et toi, quel lieu as-tu visité?" lui dirent-ils. „Moi, je n'ai jamais voyagé."

Le garçon en était très fâché, et lorsque les marchands retournèrent chez eux à cinq heures de la nuit, il se rendit à la maison avec son père et lui dit: „Je désire, que tu me confies des marchandises afin que je fasse des voyages et apprenne le commerce." Le père lui démontra, qu'il n'en savait rien, et lui demanda qui le lui enseignerait, mais comme le fils insista, il lui prépara des marchandises et lui dit: „Mon fils, je désire, que tu ne vendes ces marchandises qu'à un seul homme et que l'argent que tu recevras soit tout d'une espèce." Le garçon le promit, et le père lui ayant donné quarante charges de safran lui souhaita bon voyage: „Le monde est ouvert pour toi; pars par où tu veux."

Le garçon partit de Damas et étant arrivé à Beyrouth il descendit dans une auberge; les marchands de Beyrouth venaient lui demander, quelles marchandises il avait appor-

uqijje wettani qal loh a'fni nuss rotl wettalit qal loh a'fni  
 rotl qal lhon ja gema'a ma abi' harrizq illa li ferd wahid  
 qalu loh la' ma had jistiri irhal min elbelel. ferah ila masr  
 fewagad mitl berut ma had jistiri ferahil mim masr ila stam-  
 bul fewagad kazalik weila belad moskof fewagadoh mitl el-  
 belad elmaqtin fedahil belad el'agam fewagadoh mitl hadol.  
 6 ferah ila belad elhind wenizil fi han mim ba'd elhanat wafi-  
 qil ila hadd el'asr weiza dahal 'aleh tagir min ahali 'lhind  
 weqal loh ja walad ente min en qal loh min essam qal loh  
 su maslahak qal loh tagir qal loh su ma'ak qal loh  
 ma' za'faran qal loh fargni 'lqa'ime 'atah 'lqa'ime qal loh  
 qaddeh tirqa minni el'asara qal elwalad hamstah qal loh la'  
 qali hamstah ana ba'fik el'asara 'iartin. qal loh tajjib hat qal  
 loh imsi 'albet. apadoh ila betoh wefatah loh gumlet sanadiq  
 weqal loh min enhu sikl bitrid hud. femadd elwalad jeddoh  
 weahad min elmasari ferd sikl, ja'ni hra inglizi an hra os-  
 7 menli ferd sikl. wafezz elwalad hatta jeruh elhan qal loh  
 ettagir la' ent eljom dafi fidil 'andoh ila 'ttani jom fi  
 'gsubh fa'ata 'ttagir elhindi ila 'ttagir essami hedije shah  
 uzibdiye uqal loh hadol ihfazhon. uba'doh tawa 'lbudan usa-  
 fir 'ala kaff errahman hatta wuqil essam. wedahil ila 'and  
 abuh rabhan kasban masrur welaqat loh ahloh abuh wum-  
 moh we'ata 'lmal ila abuh fewagad abuh mitl ma wasa  
 8 elwalad fa'al. fejrja' 'lkelam ila 'ttagir elhindi fe'andoh  
 me'ammariye amma jetajjinu lhetan fesarah ila wahid min  
 essana'ijje weqal loh ta'a ihmil ezza'faran wefarraḡoh ftoq  
 etjan wetajjin fih albet qal loh la' ja m'allmi hada gali ktr  
 qal loh 'andi dahab aktar mim ma fih 'andallah. fa'al essani,  
 mitl ma qal loh m'allmoh wegar jetajjin lhetan muddet



tées. Ayant appris qu'il avait du safran, l'un lui en demanda une demi-once, un autre une demi-livre, un troisième une livre, etc., mais quand il eut déclaré qu'il ne le vendrait qu'à une seule personne, tous refusèrent et lui conseillèrent de s'en aller. Étant arrivé au Caire il trouva que c'était là la même chose qu'à Beyrouth et ni à Constantinople ni en Russie il ne réussit davantage. Ayant passé par la Perse, où il n'avait pas plus de succès, il arriva aux Indes et descendit dans une des auberges. Dans l'après-midi un marchand indien entra chez lui et lui demanda, d'où il était venu. Le garçon lui raconta qu'il était de Damas, et quand l'autre eut appris, qu'il était marchand, il lui demanda, quelles marchandises il avait chez lui. „J'ai du safran.” „Bien, montre-moi ta liste.” Après l'avoir vue il lui demanda quel bénéfice il désirait. Le jeune homme lui dit, qu'il serait content en recevant quinze pour dix, mais l'Indien lui dit: „Non, c'est trop peu, je vais te donner vingt pour dix.” „Bien”, dit-il, donne-moi l'argent.” L'Indien le pria de le suivre et, arrivé à la maison, il ouvrit quelques caisses et lui dit: „Prends ton argent de l'espèce, que tu désires.” Le garçon en prit et tout d'une seule espèce, c'est-à-dire, des livres anglaises ou bien des livres turques, seulement une espèce de monnaie. [Lorsque l'affaire fut terminée] le jeune homme se leva pour retourner à l'auberge, mais l'Indien le retint comme son hôte, et il passa toute la journée chez lui. Le lendemain matin il lui donna comme cadeau un plat et une écuelle en lui recommandant de les garder avec soin, et le Syrien partit sous la protection du Dieu miséricordieux et ayant traversé les pays il arriva à Damas. Content de ce qu'il avait gagné il se présenta devant son père qui l'accueillit avec toute la famille, sa mère etc. et lorsqu'il eut reçu l'argent, il vit que son fils avait obéi exactement à ses instructions.

Quant au marchand Indien il avait chez lui des ouvriers, qui enduisaient les murailles de chaux<sup>1)</sup>; il en appela

1) *tajjan*, littéralement, enduire d'argile.

- awwal jôm wettâni jôm. wettalit jôm 'andoh ġaria fi 'lbet webijeddhâ ġaw wiqi'et edġaw min idhâ fôġ elħafab ħabb el-ħafab ihtaraq elbet we mâ tamm fi 'lbet šē'abadan. weba'd sâ'atên—uloh šerik fi beled aġam—weaġa ħabar beinnoħ šerikoh inkasar we mâ 'andoh min elfiūs wela bāra weba'd sâ'atên aġa maktûb min 'and šerik tani beinnoħ ettaġra 'lfulaniġe ġiriget fi 'lbaħr. wiridet 'alēh aħbār min ġami' šurakaoh beannahon killhon ipkasarū wemâ 'andhon wela nħase.
- 9 fe'and hada ħamal ġild biġahroh wekôlak<sup>1)</sup> bidoħ wedauwar fi lbelad jišħat weġakul ħatta wuṣil eššam. wahwa dâ'ir fi 'ššam waġad ettaġir eššami elli 'štara minnoħ ezza'farân femadd jeddoħ weqal dôš<sup>2)</sup> inn allāh ħaqq ma' eššabrin. feqal loh abū 'lwalād rūħ 'al allāh mâ fih ma' nħasāt. fenazar fih elwalād we'irfoħ huwa 'ttaġir elhindi qal loh ta'a ja šēħ wemedd jeddoħ ila ġeboh wea'ħah lira. weqal loh mû inte 'ššami elli 'štaret minnoħ ezza'farân. qal loh bela' ana. qal loh 'atšetak šaħn uzibdiġe weqult lak iħfazhon lissa hōn 'andak. qal loh al wallāhi 'andi qal loh ba'd 'ašaret iġam ana biġi 'andak. qal loh ħajib ma'a 'ssalāme. rāħ edderwiš ila bustān
- 10 wuṣil ila 'and saġara kbire ħaġra wenām sâ'a min ezzemān. uba'd mâ qa'ad min ennoħ fenazar ila 'ssaġara fewaġadħa ġabse werāħ ila taħt ġerħa wenām sâ'a min ezzemān weftiġ ba'doh fewaġadħa ġabse. tamm jinām min waħde ila taħt waħde ħatta ġibis saġar elbustān kulloħ. qal bnafsoħ allāh lissa
- 11 nuħūsati mâ ħalset. ħatta maġa tisa't iġam wejōm el'ašir aġa

1) Petit plat en fer-blanc, que les mendiants orientaux portent pour y rassembler les aumônes.

2) Mot persan en usage parmi les mendiants.

un et lui ordonna de mêler le safran avec le chaux et d'en enduire les murailles et quand l'ouvrier fit observer, que c'était une matière trop précieuse, il s'écria : „N'importe, je possède plus d'or que Dieu.” Alors l'ouvrier obéit, mais au bout de trois jours il arriva, qu'une esclave qui était dans la maison laissa tomber une lampe sur le plancher qui prit feu, et toute la maison fut réduite en cendres. Deux heures après il arriva la nouvelle de son compagnon 'en Perse, que celui-ci venait de faire faillite, et qu'il ne lui restait pas un liard; deux heures plus tard encore il reçut une lettre d'un autre compagnon, que telles et telles marchandises étaient englouties dans la mer; ainsi il arriva des nouvelles de tous ses compagnons, qu'ils avaient fait faillite et qu'il ne leur restait ni sou ni maille.

Après cela, il endossa une peau de cuir, et, une besace à la main, il se mit à parcourir les pays comme mendiant jusqu'à ce qu'il arrivât à Damas. En errant dans les rues il rencontra le marchand syrien, dont il avait acheté le safran, et en lui tendant la main il lui demanda une aumône pour la grâce de Dieu. Le père du jeune marchand lui dit : „Va-t-en, que Dieu t'aide, je n'ai pas de la monnaie,” mais quand son fils l'aperçut, il le reconnut et le priant d'approcher il prit une livre dans sa poche et la lui donna. „N'es-tu pas le Syrien, qui m'a vendu le safran?” demanda le mendiant. „Oui, je le suis.” — „Je t'ai donné un plat et une écuelle en te recommandant de les garder avec soin, est-ce que tu les possèdes encore?” — „Oui, je les ai chez moi.” Alors il lui promit de revenir chez lui dans dix jours, et puis ils se quittèrent.

Le mendiant se rendit à un jardin, et s'y coucha sous un grand arbre vert; quand il eut dormi quelques heures il se leva et s'aperçut, que l'arbre s'était desséché, et quand il se coucha sous un autre arbre, il en arriva de même. Ainsi il continua de changer de place jusqu'à ce que tous les arbres du jardin furent desséchés et soupirant il se dit à lui-même : „Mes épreuves ne sont pas encore finies.”

Ainsi se passèrent neuf jours; le dixième il retourna se 11

nām taht eṣṣağara 'lauwalānīje 'lkbīre weṣāq ba'd sās'a fe-  
wağadha ḥağra tili' jirkud ila 'and ettağir eṣṣāmi weqal loh  
ja ḥajjī weən eṣṣaḥn wezzibdiḥje. qal loh ḥağrin. aḥadoh werah  
huwa wijah elbet. qal loh elhindī limm ennhās elli 'andak  
welamm ennhās kūlloh weğab maṭraqa ḥadid wekasar ennhās  
weḥaṭṭoh fi halle kbīre weṣa'al ennar taht minha ḥatta ḡabb  
ennhās weğab ṣaḡfe min eṣṣaḥn welaḥaṣṣha fōq ennhās weḥa-  
rakha ḥatta niṣfet elmoj fewağad ḡami' ennhās ṣār dabab.  
13 qal loh jāḥī ḥada 'nnuṣṣ ilī wennuṣṣ ilak qal loh ja 'ammi  
šū ḡins haṣṣaḥn qal loh la' tisa'lu ana kān 'andi mit ṣaḥn  
mitl haṣṣaḥn waqt iḥtirāq beti kūlloh rāḥ fi 'tṭarab. kūlloh  
liaḡl ettekebbur ḥāk allah 'amal ma'f. allah mā jehibb la  
mutkebbir wela mutsebbir welan <sup>1)</sup> alḥamdu lillah rabbi 'awwaḡ  
'aleji wana murādī usaḡir ila ahli ḥaṭrak. ma'a 'sselame.

### III.

#### La fille du démon.

1 Kān mā kān ja qadīm ezzaman ḥatta kān tlate bnāt uḥwat  
la 'andhon la umm wela ab. juḡsulū šūf kill jēm juḡsulū  
wetruḥ eluḡt elkbīre tbi'oh utḡib fi 'lmaksab akl we šurb  
ḥatta takul hiya wuḥwatḥa. fejōm min eljam wehinne  
qā'idīn fi bēthon 'addan <sup>2)</sup> elmagrib 'alēhon weḡalet ez-zḡire  
ila 'lkbīre qūmī weš'ilī lna 'qḡdaw fedāret fi 'lbēt mā waḡa-  
det kebrīt feaḥadet eṣṣerāḡ fi jeddha waḡili'et ila 'and eḡ-  
s ḡirān min eṣṣaṭḥ liaḡl mā teš'il eḡḡdaw wa miṣjet min uṣṭūḥ

1) De la langue classique.

2) Le sujet est sous-entendu, c. à d. elmuḡdīn.

coucher sous l'arbre sous lequel il avait dormi la première fois; une heure après il s'éveilla et voyant que l'arbre avait verdi, il se rendit en hâte chez le marchand syrien et lui demanda le plat et l'écuelle. Le marchand s'en alla avec lui à la maison et à sa demande il ramassa tout ce qu'il y avait de cuivre; l'Indien le brisa avec un marteau de fer et le mit tout dans un grand chaudron, et après avoir allumé un feu sous celui-ci, de sorte que le cuivre fondît, il prit un morceau du plat et le mit au-dessus du cuivre; ensuite il remua le tout et quand le fluide se fut figé, tout le cuivre était devenu de l'or. „Voilà, mon ami,” dit-il, „la moitié en <sup>12</sup> est pour toi et la moitié pour moi.” „De quelle espèce ce plat est-il, mon ami?” demanda le Syrien. „Ne le demande pas, [seulement je vais te dire que] j'avais chez moi cent plats comme celui-ci, mais par l'incendie de ma maison tout fut réduit en cendres. Tout cela Dieu l'a fait à cause de mon orgueil, car il n'aime point les orgueilleux et les pétulants; mais maintenant Dieu m'a pardonné, — qu'il en soit loué, — et je veux retourner dans ma patrie; adieu!” — „Salut!”

---

### III.

#### La fille du démon.

Il y avait, lorsqu'il y avait, o Vieux du temps — il y avait une fois trois sœurs, qui n'avaient ni père ni mère. Elles lavaient de la laine, et tous les jours l'aînée allait au marché et la vendait, et avec l'argent gagné elle achetait ce qu'elles avaient besoin de boire et de manger. Un soir qu'elles se trouvaient dans la maison, elles entendirent le mouezzin appeler à la prière du coucher du soleil, et la cadette dit à l'aînée: „Lève-toi et allume la lampe.” Elle se mit à chercher les allumettes, mais n'en trouvant pas elle prit la lampe et monta à la terrasse pour aller chercher du feu chez les voisins. Elle alla d'une maison à l'autre jusqu'à

ila usūh fewağadet ḥalḥa fī saṭḥ la ta'rifoh. fenaʿrit fī 'anḥa fewağdet waḥid wearba'in serağ elarba'in zğar wel-waḥid wearba'in khīr. feša'let serağḥa min esserağ elkbīr fekan eğğewab min esserağ elkbīr: ša'alti serağik minni tiṭla' ḥamle minni — wehja kanet bint bikr — feḥadet esserağ fī jeddha wema 'aṭat afkar fī balkelām. wuṣlet ila 'and uḡwathā feqalū lha ween kunt niḥna qa'idn fī 'lél winte tedanwar 'and eğğiran. qalet la' wallāhi jaḡwati ana mā nizilt 'and eğğiran bal ana daire ḥatta aš'al lkon eḡdaw s lakin ġiriet ma'ī ḥikaje 'ağbe lamma tili't ila 'lasaṭḥ fewağadt ḥali 'ala saṭḥ lam a'rifoh weṣuft arba'in ḡaw webenāthon waḥid ḡaw qadd taba' annḥas elkbīr feša'alt seraği minnoḥ fekan eğğewab minnoḥ enti ša'alti serağik minni tiṭla' ḥamle minni. fekan eğğewab min uḡwathā adanik simi'et ḥak wela serağ bjiḥki wela aḡadū fihā wela 'aṭū ') ila ḥadd sittat uṣhur fewağadū 'lbint baṭnaḥ kbīr weṣaret mitl ḥable feṣarū 'lbenāt jiṭḥakū ") ila an ṣar lha tisa't uṣhur we lēle min ellejale wehinne qa'adin fī lél we'amma jesiḇḇūh elli 'enoh la juğmad ") wela jenam waiza bilḥet jin-šakk weḡarağ minnoḥ 'ifritḡ weqal lhon esselāmu 'alēkum ") feḡaṭū 'lbenāt winkabbū 'ala wiššon fī 'larḡ wağūšia ") 'alēhon felamma 'irif el'ifritḡ biannhon jeḡaṭū minnoḥ raḇ jeḡib lhon moj wejrušš lhon 'ala wiššon ḥatta ṣiḇjū weqal lhon el'ifritḡ ja bnāt la ṭḡaṭū ana ġōz uḡtikon elkbīre. iğā mi'ad elwelāde

1) D'après l'explication de mon narrateur cette expression veut dire: kad-dabūhā c. à d. elles l'accusèrent de mensonge.

2) Dans le dialecte de Damas pour jibkū.

3) Arabe classique.

ce qu'elle arriva à une terrasse qu'elle ne connaissait pas. Elle regarda autour d'elle et trouva quarante et une lampes allumées, quarante petites et une grande. Elle alluma sa lampe à celle-ci, mais tout de suite elle entendit une voix qui en sortit et qui disait: „Tu m'as pris du feu, tu seras enceinte de moi.” La fille était encore vierge, et elle ne se soucia guère de ces paroles. Quand elle fut retournée chez ses sœurs elles lui dirent: „Où as-tu été? nous restons ici sans lumière, pendant que tu fais des visites aux voisins.” „Non, par Dieu, je n'ai pas été chez les voisins; mais pendant que j'ai cherché où allumer notre lampe, il m'est arrivé quelque chose d'extraordinaire:

En me promenant sur les terrasses je me trouvai tout à coup en un lieu, que je ne connaissais pas, et là je vis quarante petites lampes et au milieu d'elles une qui était aussi grande que l'ange de cuivre; j'y allumai ma lampe, mais la voilà qui me répondit: „Tu m'as pris du feu, tu seras enceinte de moi.” Les sœurs lui répondirent: „Est-ce que tu as entendu cela de tes propres oreilles? est-ce donc qu'une lampe parle”, et elles n'en voulaient rien entendre. Mais six mois plus tard elles voyaient que leur sœur était grosse comme une femme enceinte. Les trois sœurs en pleuraient beaucoup, mais quand neuf mois furent écoulés, et qu'un soir elles étaient à célébrer celui, dont l'œil ne se ferme point et qui ne dort jamais, la muraille se fendit et un démon en sortit et les salua, mais de peur elles tombèrent évanouies sur la terre. Le démon qui comprit qu'elles avaient peur de lui, chercha de l'eau pour asperger leurs visages, jusqu'à ce qu'elles revinssent à elles. Ensuite il leur dit: „N'ayez pas peur, mes filles, je suis le mari de votre sœur aînée. Le moment de son accouchement est venu et je vais l'assister.” A ces mots il tira un couteau de sa poche et ouvrit le côté de sa femme en disant: „Viens, ma fille,” et alors la petite sortit du côté. Puis il dit à la mère: „Tout ce que tu vas désirer de nourriture, de vêtements, etc. tu l'auras; tu n'as qu'à dire à toi-même: Je veux telle et telle chose, et tout de suite elle sera prête, de sorte que tu n'aies

- 4 weḡai awallid lkon ultkon. feṭalla' sikkine min 'ibboh weṣaqq  
 ḥasirt martoh weṣaraḥ lha ta'i ja binti fetili'et elbint min  
 ḥasirt ummhā feḡal ila ummhā inte mahmā ištahēti min  
 elmākul welmalbūs qult binafsik murādi 'šše 'lfulani jihḡar  
 quddamik wela 'itti') tiḡsil ḡuf wela tištiḡil še wana raiḡ  
 ila ḥadd ḥamstaš sine biḡi 'andik. qalt loh ma'a 'sselāme bia-  
 5 māni 'l'lah. raiḡ biḡaloh el'ifriṭ. feṣaret terabbi 'lbint wemahmā  
 tištaḥi jihḡar 'andhā ḥatta maḡat elḡamstaš sine. feḡōm min  
 elijām ṭalbet elbint min ummhā niṭla' na'mil kaf. fetilj'ū ila  
 'ssirān weḡa'adū 'and annahr waḡafet elbint ḥatta tuḡassil  
 aḡadhā fezallet min jeddhā suwāre dahab wemuraṣṣa'a bialmās  
 weṣaret elbint tibki 'ala suwārethā feḡalet lha ummhā la  
 taz'ali bukra nrūḡ ila 'and eḡḡauharḡi wenuṣāwi lik 'awaḡdhā  
 6 qūmi ḥatta nrūḡ 'ala 'lbēt. misjū werāḡū ila bēthon waiza  
 bibn elmelik ṭali' ila ssirān qa'ad 'and ennahr fewaḡad še  
 jebuṣṣ fi 'lmoj feḡal ila ba'q ḡuddāmoh inzil ila 'lmoj weḡib  
 lna hassuwāre. fenizil elḡadim weḡab essuwāre weṣ'āhā  
 libn elmelik. feḡadhā ibn elmelik bijeddoh weṣar jete'aḡḡab  
 weḡal binefsoḡ aḡ 'ala mitl ṣāḡibt hada jibka wejunaḡ la  
 'ala derāhim wela dinār. weṣaraḡ ila 'lḡuddām weḡal lhon  
 ḥatū ki ḡoṣan ferikib wema sa'al 'an aḡad. iḡa ila seraḡtoḡ  
 d'if uḡahroḡ maksūr ṣaḡafien weḡalet loh ummoh šū bak ja  
 walādi feḡal lha aḡ ja ummi in kunt tḡubbnī ḡibi 'li ṣāḡibt  
 7 essuwāre ḥatta 'tḡauwizhā. feḡadet essuwāre fi jeddhā  
 weṣaret tedūr fi aḡiqḡāt eṣṣām wekūll mā fātet ila bēt teḡūl  
 'andkon ṣāḡib ḡadi 'ssuwāre ḡalū lha la' weḡami' 'nnās

---

1) G. à. d. عادت, de عاد.



plus besoin de laver la laine ou de faire une autre besogne; moi, je m'en vais maintenant, mais dans quinze ans je te reverrai." „Adieu, et que Dieu te protège", dit-elle et sur ce le démon disparut.

La femme éleva sa fille, et toutes les fois qu'elle désirait quelque chose, elle l'obtenait et ainsi se passèrent quinze ans. Un beau jour, la fille pria la mère d'aller se promener un peu avec elle. Elles se promenèrent, et quand elles eurent pris place au bord de la rivière la fille se leva pour se laver les mains; mais par ce mouvement elle laissa tomber un bracelet d'or orné de pierres précieuses. L'enfant fondit en larmes à cause de son bracelet, mais sa mère lui dit: „Ne t'en afflige pas; demain nous irons à l'orfèvre qui t'en fera un autre; lève-toi, nous allons retourner à la maison." Elles s'en allèrent, mais plus tard le fils du roi arriva à la promenade et prit place au bord de la rivière; ayant aperçu quelque chose de brillant dans l'eau il ordonna à un de ses domestiques d'y descendre et de lui remettre le bracelet. Le domestique obéit et après l'avoir tiré de l'eau, il le donna au prince. Celui-ci en fut très étonné et se dit: „Ah, ce sont les femmes pareilles à la maîtresse de ce bracelet qui valent des larmes et des plaintes, et ni l'argent ni l'or." Ensuite il appela ses domestiques et après leur avoir ordonné d'amener son cheval, il le monta sans se soucier de personne, et malade et le dos courbé il retourna au palais. Sa mère lui ayant demandé ce qu'il avait, il répondit: „O maman, si tu m'aimes, tu m'amèneras la maîtresse de ce bracelet afin que je l'épouse."

Ayant pris le bracelet elle commença ses recherches dans toutes les rues de Damas; à chaque maison qu'elle passait, elle demandait: „Est-ce qu'il y a chez vous quelqu'un auquel appartient ce bracelet?" Tous étaient pris d'admiration pour le bracelet, mais elle reçut toujours une réponse négative, jusqu'à ce qu'elle arriva à une maison, dans laquelle elle trouva une jeune fille belle comme le soleil levant. Quand elle l'eut saluée et que la fille avait rendu le salut, elle lui demanda, si elle connaissait le propriétaire de ce bracelet: „Oui certainement, je le connais," dit-elle, „c'est-moi en

jete'ağğabû 'ala hassuwâre. hatta dahlet ila bêt wağdet fi wust elbêt bint mitl eššams eṭṭali'e feqalet lha esselâmu 'alêki qalt lha 'lbint we'alêki esselâm werahmat allâh qalet lha umm elmelik bta'rifi saḥib ḥadi 'ssuwâre qalet lha aj wallâhi ba'rifha weana elli bën ajâdik. feḥâdret ummha weṣarû jete-ḥakû hiya wumm elmelik fekan eğğewab min umm elmelik teğauwiz bintik ila waladî feqalet lha mâ biğdir a'jak ġewab la šh wela la bal jilğdir abûha wensawiroh webukra

s tiğî 'andî taḥud eğğewab. ferahet biḥal sabîlha. mâ kan sa'a min ezzemân weiza biḥeṭ jinsakk wedaḥal el'ifrîṭ weqal lhon esselâmu 'alêkum qâlû we'alêk esselâm fesallim 'alêhon weṣar jebauwis bintoh weahket loh 'lḥikaje 'an umm elmelik weqalet loh tiğauwiz bintik qal lha ağauwizha welâkin tuḥlubû mahrha arba'in ḥūml mḥammal māl iza kan jilğdir hōn ġauwizi bintî min dūn me'sale. weltafat qal libintoh ana awaṣṣiki tūṣtije la ṭḥalifha abadan. qalt loh 'ala ra'sî we'eni qal lha iza kan ġozik daḥal 'alêki la ṭḥakî wela kilme hatta jqûl lik ana dahîl abûkî šeh essurğ feiza kan jeqûl lik hâk ḥaki weiza kan mâ jqûl lik hâk lan fiğilt 'andoh mit sine la ṭḥakih qalet loh 'ala 'rras wel'en feqal lhon ḥaṭrkon werah.

9 fettânî jôm eṣṣubḥ ağat umm elmelik weqalet lahon mâ 'lğewab qalet lha nğauwiz waladik ṭjahâ qalet lhon umm elmelik tuḥlubû 'lmahr. qâlû lha biddna arba'in ḥūml mḥammal māl feqalet lhon 'ala 'rras wel'en. rahet ila 'and walâdha weahket loh fi 'lḥikaje feṣarah 'ala 'lḥuddâm weqal lhon 'aṭûnî biarba'in ġamal weḥammilû arba'in ḥūml. werasalhon ma'a 'lasakir welḥuddâm weqal lhon ellêle murâdî 'dḥul 'ala 'lbint. feqâlû loh ṭajjib, feqa'ad fi serajtoḥ ila ḥadd el'eše wetewağğah ila 'and elbint fewağğadha mitl eššams eṭṭali'e weṣar jehaktha wehiya lam taḥki feqal binefsōḥ 'ağâib ḥadi ḥarse.

personne." Ensuite arriva sa mère, et dans la conversation, la mère du prince lui demanda, si elle voulait donner sa fille en mariage au prince. Elle répondit: „Il m'est impossible de répondre ni que oui ni que non; mais quand son père arrivera, je vais le consulter, et demain tu auras notre réponse."

Une heure se fut à peine écoulée depuis que la reine s'en était allée, quand la muraille se fendit et le démon entra. Quand ils se furent salués et qu'il eut embrassé sa fille, la mère lui raconta les propositions de la reine et demanda, s'il y consentirait. „Oui," dit-il, „mais tu dois demander comme don de la part du fiancé quarante charges de chameaux, toutes remplies d'argent; s'il te donne cela, tu peux marier ma fille sans hésitation." Ensuite il dit s'adressant à sa fille: „Je te donnerai un conseil que tu ne dois jamais négliger," et lorsqu'elle l'eut assuré de son obéissance, il poursuivit: „Quand ton mari entre chez toi, tu ne dois pas lui adresser un seul mot, jusqu'à ce qu'il dise: „Je te conjure par ton père, le maître des lampes; s'il te dit ces mots, tu peux lui parler, mais s'il ne les dit pas, tu ne lui parleras jamais, quand même tu resterais chez lui cent ans." „Par ma tête et par mon œil", dit-elle, et puis le démon s'en alla.

Le lendemain matin la reine arriva et leur demanda la réponse définitive, et l'ayant entendue elle demanda, combien ils désiraient comme don du fiancé. Après avoir appris qu'elles demandaient quarante charges d'argent elle retourna et fit savoir cette réponse à son fils. Tout de suite il appela ses laquais et leur ordonna de préparer les quarante charges et quand tout fut prêt, il les envoya avec les soldats et les laquais et fit dire, qu'il désirait célébrer le mariage le soir du même jour. Quand elles eurent consenti, il resta dans le palais jusqu'au soir et puis il se rendit chez la fiancée, qu'il trouva belle comme le soleil levant, mais quand il lui parla, elle ne répondit pas. Il en fut étonné et crut, qu'elle était muette, mais quand il raconta cela à sa mère le lendemain, elle lui dit: „Non, mon fils, ta femme n'est pas muette, par Dieu, elle gazouille comme un oiseau."

- ferah ila 'and ummoh weahka lha qalet loh la jabni martak  
 10 ma hi harse wallahi tunagt mitl ettujur. fefidil huwa wijaha  
 sine wehija ma tahki qal binefsoh wallahi hatta 'tegauwiz  
 'aleha fetegauwiz wahde tanje. fekan mrad el'arus ettanje  
 tesuf qurretha fershet ila 'andha' fi 'ibet sellimet 'aleha fe-  
 raddet 'aleha 'esolam ma hija harse feqalet fi nefsha 'ag'ab  
 bint mitl hadi wegozha 'bn elmelik wehija ma tahki ma'oh.  
 fershet albint ila djaritha qalet lha haqqiri lna ta'am liaql  
 netgadda nihna wedaftna — wehija ma kanet 'arifha hija qur-  
 retha — fershet elgarje tqaddim lhon alwan min ette'am febe-  
 nama<sup>1)</sup> 'lgarje tqaddim sahn ba'd sahn wehija masje fi arq  
 eddar fewiqi' sahn min jeddha winkasar. fesaft elbint es-  
 sahn inkasar weahadet bijeddha kurbaq weqaret tudrub elgarie  
 'assan essahn wehuwa kan min zumurrud ujaqt wala jughad<sup>1)</sup>  
 mitloh 'and solatin ahl elard. fershet tuqtul elgarje hatta  
 qalet lha ana dahil abuki seh essurg haget tudrubha iza  
 simi'et min eggarje hada 'kelam fetarketha werahet. fesi-  
 11 mi'ethon qurretha rahet ila betha weqalet ila 'melik ja melik  
 ezzeman haljom ana ruht ila 'and qurreti wetgaddet 'andha  
 fewagadtha mitl ettujur tunagt ma hi harse bel gara ma'hon  
 faql wahija elgarie tqaddim lna 'tta'am fewiqi' sahn min  
 jeddha 'nkasar. weahadet kurbaq bijeddha werahet tudrub  
 elgarie feqalet lha 'lgarie ja sitt ana dahil abuki seh essurg  
 haget tudrubha wetarketha. elmelik istahass fi nefsoh weqal  
 ana wallahi aql lha ana dahil abuki seh essurg belki tuba-  
 12 kini. ferah ila 'andha weqal lha ja sitt ana fi 'arjik weana  
 'ala sanik railh amut wedahil abuki seh essurg hakti kilme  
 wahde. waqt alli simi'et minnoh halkelam alli wasasah lha  
 abuha qalet loh ja habibi ente ruhi wemuhgati wehawwisu

---

1) Langue classique.

Ils passèrent ainsi une année ensemble, mais comme elle 10 ne lui parla jamais, il se décida à épouser encore une seconde femme. La nouvelle mariée eut le désir de voir sa rivale; quand elle fut venue chez elle et l'eut saluée, celle-ci lui rendit le salut, et elle n'était pas muette du tout. „C'est étrange”, se dit la femme, „voilà une telle fille, qui est mariée au fils du roi, et qui pourtant ne lui parle jamais.” La fille du démon appela une esclave et lui ordonna d'apporter le repas, afin qu'elle déjeunerât avec sa convive — elle ne savait pas que c'était la concubine du prince — et l'esclave leur apporta de différents plats, mais en présentant les plats elle en fit tomber un sur le parquet, et il se brisa. Le plat était d'émeraudes et d'hyacinthes et n'avait pas son pareil chez tous les rois du monde, et, en voyant qu'il s'était brisé, la maîtresse prit un fouet et se mit à fouetter l'esclave, et elle continua, jusqu'à ce que celle-ci lui criât: „Je suis sous la protection de ton père, le maître des lampes.” En entendant ces mots elle cessa de frapper et la 11 laissa. La rivale, qui les avait entendues, rentra chez elle et dit au roi<sup>1)</sup>: „Sire, aujourd'hui j'ai été chez votre femme et j'ai déjeuné chez elle; elle gazouille comme les oiseaux et elle n'est pas muette du tout; au contraire, j'ai assisté à un petit épisode: son esclave qui nous présentait les plats, en fit tomber un qui se brisa; alors sa maîtresse prit un fouet et se mit à la fouetter, mais l'esclave s'écria: „Je suis sous la protection de ton père, le maître des lampes;” à ces mots elle cessa tout de suite de la frapper.” Le roi médita sur ces paroles et pensa: „Par Dieu, je vais lui dire ces mots, alors peut-être elle parlera.” Il se rendit chez 12 elle et lui dit: „Ma chère, je suis ton esclave, et je vais mourir à cause de toi; je te conjure par ton père, le maître des lampes, parle-moi quand même ce ne serait qu'un seul mot.” Quand elle entendit les paroles dont son père lui avait parlé, elle répondit au roi: „Mon cher, tu es mon âme et mon cœur”, et les deux époux s'embrassèrent. — Voilà

1) C'est le même qui est nommé prince dans ce qui précède.

ba'qhon ba'q. tuteh tuteh halset elhaddute. in kanet mlihe  
ta'imni qurs safihe win ma kanet mlihe 'alliqni bituteh.

## IV.

## Les amis traitres.

- <sup>1</sup> Kan ma kan ja' qadim ezzeman hatta kan rigal tagir uloh  
walaad wahwa 'ttagir gani ktr wibnoh balag min al'umr hamstas  
sine. laffu 'ala 'lwalad ulad me'attarin usaru kill jom jahdoh  
'ala 'lhammarat w'ala 'lkerahin ukull jom jhsar hams lirát  
'ala rifaqtoh. feqal loh abuh ja walaadi berridaje 'alek ') hadol  
asbabak ulad haram wana bukra bimut wajharraqok elmasari  
watigfa mitl ennawar. qal egsabi f' abuh qal loh jabí hadol  
asbabí ma fi mitlhon qal loh tajjib bitrid afarriqik 'al ar'alhon.  
qal loh na'am brid. qal loh tajjib ruh istari ra's ganam jekun.  
<sup>2</sup> ktr u'azzim li asbabak elli i'timadak 'alehon. 'azzamhon ugab  
elharuf 'ala 'lbet udabah elharuf ulahmat elhetan fi 'ddam  
ngarah ila waladoh uqal loh ja walaadi inte lak 'iskin sahib  
ubitqul binasak ma fi mitlhon fi 'ddunje wana brid usawi  
hle hatta nsuf asbabak mlah am la' wana ili tlat' ashab elwahid  
minhon sahib qawi tajjib mhibb ili ktr wettani nuss sahib  
wettalit hara 'shab. sart eddinje 'lma'reh qal elab liwaladoh  
qum hat asbabak. rah elwalad gab ashaboh uqal lhon intu  
dujufi liaql net'assa sawa. qalu loh tajjib 'ala 'rra's wel'en  
qal lhon 'tfadqalu 'ala 'lbet. wuslu ila 'lbet fatah elbab qal  
<sup>3</sup> lhon 'tfadqalu. dahhalhon abuh ila 'lmhall elli mularwaw bidam

---

1) Allah jirja 'alek.

la fin du conte, s'il est bon, vous une donnerez une galette ronde, et s'il n'est pas bon, vous me pendrez au murier.

---

## IV.

## Les amis traîtres.

Il était une fois un marchand très riche qui avait un fils <sup>1</sup> âgé de quinze ans. Le garçon hantait des vauriens qui le menaient toujours dans les estaminets et les maisons publiques, et tous les jours il dépensait cinq livres pour ses camarades. Un jour son père lui dit : „Mon cher fils, que Dieu te bénisse ! Les hommes que tu fréquentes sont de mauvais sujets ; après ma mort ils gaspilleront ton argent et tu seras un pauvre vagabond". Le fils assura, qu'il n'y avait pas d'amis pareils aux siens au monde, mais le père lui dit : „Bien, veux-tu, que je te fasse voir leur caractère ?" Quand le fils y eut consenti, il lui dit : „Achète-moi un grand mouton et invite ceux de tes amis qui t'inspirent le plus de confiance." Le fils obéit à ses ordres, et, ayant égorgé le <sup>2</sup> mouton et enduit les murs de sang, son père lui dit : „Mon fils, tu as vingt amis que tu crois les meilleurs du monde ; maintenant je vais leur jouer un tour pour voir s'ils valent quelque chose ou non ; moi, je n'en ai que trois, dont l'un est mon ami intime qui m'aime beaucoup, le deuxième est mon ami à demi, et le troisième ne vaut pas grand'chose".

Le soir, le marchand ordonna à son fils d'amener ses amis, et, les ayant rassemblés, celui-ci les invita à passer la soirée chez lui. Ils reçurent volontiers l'invitation, et, arrivés à la maison, il ouvrit la porte et les pria d'entrer ; le marchand, <sup>3</sup> son père, les introduisit dans la chambre arrosée du sang et leur dit : „Regardez, mon fils a amené un homme ici et l'a tué ; vous êtes ses amis ; prenez donc le cadavre et jetez-le dans la rivière, et que Dieu prolonge vos jours." Mais ils refusèrent et s'enfuirent chacun de son côté, jusqu'à ce qu'ils arrivassent au palais ; alors ils se présentèrent au pacha et

uqāl lhon 'tfarrağū 'ala 'bni kēf ḡab errağil ila hōn udababoh  
wintū rifaqtōh Allāh jitaūwil 'ūmrkon tihmīlū halqatīl utīl-  
hišūh fi 'nnahr. qālū la jāhī urāhū jihribū kōll minhon min  
darb ḥatta wuṣlū ila 'sseraje dabālū ila 'and elbaša uqālū loh  
ja sidi fi bēt ettağir elfulani qatīl qatīl uniḥna ḡina na'ik  
4 ḥabar. qāl lhon ṭajjib rūhū fi šuglkon. ḥada mā kān min amr  
elwālād waṣḥaboh. wamma mā kān min amr erriğal abū  
'lwalād šaraḥ 'ala 'ḡḡarie uqāl lha ḥatī 'li saman ulōz ufustuq.  
feğabet loh eḡḡarie nsa'alet annār uḥammet essaman uḡabet  
elḥarūf uḥattet biqalboh halfustuq uḥallōz uḥarruzz uḥattetōh  
fi 'ssaman uḡabet elḥubz erraḡiq ulafftoḥ fi mit reğīf uḡabet  
šaršaf ḥarīr ulaffet ḥalḥaruf welḥubzat u'amlet loh rbaṭ min  
fōq urbaṭ min taḥt šar mitl waḥid majjit. wajza fi 'lbaḥ  
jiṭraq fataḥ elbaḥ ettağir waḡad elbaša wema'oh mit 'askari.  
kamašū 'rrağil qālū loh welak weēn elqatīl qāl lhon dāḥlak  
5 lēkoh ḡuwwa. dabālū 'l'askar waḡadū 'lphall maṭrōš biddam  
welqatīl fi 'larj. ḥamalū 'lqatīl ukatafū 'ttağir uḥattū zenzīr  
ḥadīd fi raqbtōh usaḥabūh 'ala 'sseraje ukān fi ṭarīqōh errağil  
elli qāl 'annoh ḥada ṣaḥbi ktīr felamma nazar ṣaḥboh ṣaḥbinoh  
el'askar daššar dukkanoh utīlī' jurkuḍ ila 'and elbaša uqāl  
loh ja effendina šu 'amīl ettağir elfulani qāl loh qatal qatīl  
qāl loh taḥud rub' māli elli amluk 'alēh utdeššir ettağir qāl  
6 loh 'lbaša la' fedahāl errağil ṣaḥboh ettani elli qāl 'annoh huwa  
nuṣṣ ṣaḥib aḡa ila 'and elbaša feqāl loh ja sidi taḥud nuṣṣ  
mālī utdeššir ettağir elfulani qāl loh la' qāl binefsoḥ la ḥaula  
7 wala quwwata illa billah<sup>1)</sup>). fēwuṣil erriğal ettağir ila 'and

1) Arabe classique.



lui dirent: „Dans la maison de tel et tel marchand on a tué un homme; nous sommes venus pour vous en informer.” „C'est bien,” dit le pacha, „vous pouvez vous en aller.” Voilà pour les amis du garçon.

Quant au marchand, il appela son esclave et lui ordonna 4 de lui apporter de la graisse, des amandes, des pistaches, etc.; puis, ayant allumé un feu pour fondre la graisse, elle mit les pistaches et les amandes avec du riz dans le mouton et après avoir engraisé la viande elle [la coupa en morceaux et] les enveloppa dans de minces galettes au nombre d'une centaine; ensuite elle prit un drap de soie et en ayant enveloppé la viande du mouton elle la lia aux deux bouts de sorte que cela eût la forme d'un cadavre. Tout à coup on frappa à la porte; le marchand ouvrit et voilà le pacha avec cent soldats. Il fut saisi et les soldats crièrent: „Malheur à toi, où est le cadavre?” „Oh, de grâce”, cria-t-il, „il est là-dedans.” Ils entrèrent et ayant trouvé la chambre souillée de sang 5 et le cadavre étendu sur le parquet ils l'emportèrent, et après avoir lié le marchand avec une chaîne de fer autour du cou ils le traînèrent au palais. Chemin faisant ils passèrent devant l'homme que le marchand avait déclaré son ami le plus intime, et lorsque celui-ci aperçut son ami emmené par les soldats, il laissa sa boutique et courut au pacha pour savoir quel crime le marchand avait commis; ayant appris qu'il avait tué un homme, il dit au pacha: „Voulez-vous le quart de tout ce que je possède pour lui donner la liberté?” „Non”, dit-il.

Cependant le marchand avait rencontré son deuxième ami 6 qui d'après son appréciation était son ami à demi, et lui aussi se rendit au pacha et lui offrit la moitié de toute sa fortune pour la liberté du marchand, mais comme le gouverneur n'en voulait pas, il ne savait rien que se dire à lui-même: „Il n'y a ni force ni puissance qu'en Dieu!”

Le troisième ami, de qui le marchand avait dit qu'il ne 7 valait pas grand'chose, était épicier. Ayant aperçu son ami il mit la graisse dans le riz et l'huile dans le fromage et en s'arrachant la barbe il courut à toutes jambes au pacha;

errāgīl elli qāl 'annoh huwa ḥarā 'shāb wehuwa samman fa-  
 lamma šafoh kabh essaman foq erruzz wezzēt foq eḡḡibn ušar  
 junattif biḍaḡnoh utili' jurkuḍ ila 'and elbaša uqāl loh ja sīdī  
 šu 'amal ettaḡir qāl loh qatal qatīl qāl loh ana 'lī qataltoḥ  
 mū huwa iza kān biddak tiḡṭa' ra'soh fukkoh utiḡṭa' ra'st  
 ana weḡud māli ila ahl elqatīl qāl loh inte 'lī qataltoḥ qāl  
 loh na'am ana qataltoḥ. qāl loh elqatīl waḡadnah fī bēt ettaḡir  
 mow fī bētak qāl loh na'am ana ḡibtoḥ uramētoḥ fī 'lāl fī  
 8 bēt ettaḡir. qāl lhon ṭajjib fukkū 'ttaḡir uḡṭa'ū ra's hada 'ssam-  
 man. felamma fakkū 'ttaḡir werabaṭū 'ssammān fī 'lḥadīd qāl  
 ettaḡir ila 'ssajjaḥ ušbur waḥīd sa'a ilf šuḡl 'and elbaša wa'tik  
 baḡšiš ḥamstn līra qāl loh ṭajjib rūḥ šūf suḡlak. tili' 'ttaḡir  
 ila 'and elbaša ubas jeddoh uqāl loh ja sīdī i'lam 'aliḡi inna  
 'līah ḥalīm la ji'ḡal fukk elqatīl utfarraḡ 'alēh. qāl loh ṭajjib  
 hāt elqatīl. ḡābūh. fakkoh waḡadoh ḥarūf miqlī fī 'ssaman  
 umkaffan fī ḥubz erraqlī. qāl loh 'lbaša ēš da'wetak ja tāḡir  
 hada mū qatīl hada ḥarūf qāl loh ja sīdī ib'at jeḡībū 'ssam-  
 man ḥatta 'ḥki lak ḥikajti. feba'at ḡābū 'ssammān feqāl loh  
 9 iḥki 'lī qāl loh ja sīdī 'lbaša ana riḡal tāḡir u'andī māl ktīr  
 wīlī walād febalag min el'umr ḥamstaš sine laqūh ūlād me'aṭ-  
 tarīn ušarū kill jōm jīḥassarūh ḥams līrāt wana aqlū loh la  
 ja walādī ḥadōl ūlād ḥaram jīḥassarū 'lmašari ūjeḡaḥḥakū 'alēk  
 uba'dēn bitšir muftis mā ma'ak bera mā bje'ūdū bja'rīfūk ibn  
 min. weḡṣabi bjeqūl la' la' ḥadōl aṣḥabi mā fī mitlḥon fī 'ddinje  
 qult loh 'šbur līḥatta 'farrḡīk 'ala 'ḡḥabak fe'amalt ḥadī 'lḥīle  
 ḥatta urabbi waledī wafarrḡīh 'ala 'lāṣḥab feḡībt elḥarūf uda-  
 10 baḥtōh welahmaṭṭ elmhāl fī 'ddam weqult ila walādī 'azzīm  
 aṣḥabak feḡābhon ila 'lībēt feqult lhon ja šbāb hada ṣāḥḥkon

„Qu'est ce que le marchand a fait?" „Il a commis un meurtre", répondit le gouverneur. „Non, c'est moi qui l'ai commis", reprit-il, „peut-être vous aviez l'intention de lui couper la tête, mais vous devez le laisser et me couper la tête à moi et donner ma fortune à la famille de l'homme tué". A la demande du gouverneur, s'il disait bien vrai, il répéta ce qu'il avait dit, et quand le pacha fit observer: „Mais nous avons trouvé le cadavre dans la maison de ce marchand et non pas dans la tienne," il reprit: „Oui, parce que je l'ai jeté dans cette maison pendant la nuit".

Alors le gouverneur ordonna de couper la tête à l'épicier et de délivrer le marchand. Quand on eut enchaîné l'épicier, le marchand dit au bourreau après être délivré: „Attends une heure et je te donnerai un cadeau de cinquante livres; j'ai quelque chose à dire au pacha." „C'est bien, va arranger tes affaires." Tout de suite il se rend chez le gouverneur et lui ayant baisé les mains il dit: „Sachez, Seigneur, que Dieu est clément et qu'il ne fait jamais rien à la hâte; faites délier le cadavre et regardez-le." Le pacha fit apporter le cadavre et, ayant délié les cordes, il vit que c'était un mouton préparé, engraisé et enveloppé dans des galettes. „Qu'est-ce que cela veut dire", s'écria-t-il, „ce n'est pas un cadavre humain, c'est un mouton!" „Seigneur, faites venir l'épicier et je vous expliquerai toute l'affaire." L'épicier étant venu, le gouverneur pria le marchand de commencer. „Seigneur", dit-il, „je suis marchand et très riche; j'ai un fils de quinze ans qui est tombé entre les mains de quelques vauriens qui l'ont séduit à dépenser chaque jour cinq livres; c'est en vain que je lui ai démontré que ce sont des voleurs voulant seulement manger son argent et se moquer de lui, et qui ensuite le désavoueront quand il sera devenu pauvre et misérable; il m'a toujours assuré, que ses amis sont les plus fidèles qu'on puisse avoir; à la fin je lui ai dit que je voudrais les mettre à l'épreuve et j'ai arrangé la ruse suivante pour instruire mon fils et démasquer ses camarades. Ayant égorgé ce mouton et souillé la chambre de sang, je lui ai ordonné d'inviter ses amis et quand il est venu avec

qatıl qatıl kēf errāje ‘andkon felamma simi‘ū minni ‘lkelām  
wešāfi ‘ddam ‘ala ‘lḥet kill minhon harab min darb waḡt  
‘aḡt habar ila ḡenabak winte ḡit aḡadni min elbet fi ḡadid  
wemarret fi ‘ḡarīq ‘ala ‘ḡābi. felamma šāfūni fi halḡal ḡar  
kull minhon jiḡsil ḡahdoh ‘ala qadar elmḡabbe feḡal loh ‘lbaša  
iba‘t ḡib walādak feba‘at ḡāb walādoh feḡal loh ‘lbaša ja  
waled šū asāmi riḡqtak qal fulān wefulān wefulān uḡar jedill  
asāmihon feba‘at elbaša ḡābhon udaqq elḡadid fi aḡādihon  
userḡinhon ‘ala blād buḡdad u‘aḡah ḡamstn lira uḡal loh iza  
kān ḡadī ḡikajtak biliḡtillāḡ ‘aferim ‘alēk feḡad elwaled werāḡ.

## V.

## Le fils cadet du marchand.

- 1 Kān mā kān ja qadīm ezzemān ḡatta kān taḡir uloh tilat  
ulād uḡattaḡir rad biannoh jeḡarriq māloh ‘ala ulādoh ‘ala ḡajāt  
‘anoh. ḡama‘ ulādoh ‘ttilate w‘aḡa li kull waḡid ḡandūq uḡal  
lhon ja-wlādī birriḡāje ‘alekon la ḡadd jiḡtaḡ eḡḡanādīq ḡatta  
‘mūt. qalū loh ḡajjib. ba‘ū sine māḡ ḡasalūh kāffanūh uḡafanūh.  
iḡa ‘lulād kull minhon aḡad ḡandūq elkbīr aḡad ḡandūq kbīr  
welwustāni ḡandūq wustāni wezḡir aḡad ḡandūq zḡir. qal  
elulād ila ba‘ḡhon elba‘ḡ ta‘ū ḡatta niftaḡ eḡḡanādīq. fataḡ  
elkbīr ḡandūqoh waḡad fih ḡaḡar utrāb. fataḡ elwustāni ḡan-  
dūqoh waḡad fih ḡataḡ. fataḡ ezzḡir ḡandūqoh waḡadoh mal‘an  
dahab. qalū liba‘ḡhon abūnā mā munḡif ḡḡānaḡū fi ba‘ḡhon  
elba‘ḡ weḡal elkbīr ila iḡwatoh niḡna niḡḡakam quddām qāḡī  
ḡ ‘šām. raḡū ila ‘and elqāḡī feḡalū loh ja sidi ‘lqāḡī abūnā kān

eux à la maison, je leur ai dit: „Mes enfants, voilà votre ami qui a commis un meurtre; qu'est ce que vous conseillez?" Ayant entendu ces paroles et voyant le sang sur le mur ils s'enfuirent chacun de son côté et allèrent en informer votre Seigneurie; quand vous m'êtes arrêté et enchaîné, je passai dans la rue devant mes amis qui, en me voyant dans cette situation, ont tous fait preuve de leur zèle d'après l'intensité de leurs sentiments." Le pacha ordonna au marchand d'amener son fils, et quand il fut venu, il lui demanda les noms de ses camarades. Lorsqu'il les eut énumérés tous, le pacha les fit chercher et enchaîner et puis il les relégua à Bagdad; ensuite il donna cinquante livres au marchand et lui exprima combien il admirait sa ruse, et celui-ci s'en alla avec son fils.

---

## V.

## Le fils cadet du marchand.

Il était une fois un marchand qui avait trois fils. Comme <sup>1</sup> il entendait faire le partage de ses richesses de son vivant, il appela ses fils et ayant donné à chacun d'eux une caisse il les bénit et dit: „Vous ne devez ouvrir les caisses qu'après ma mort." Ils promirent d'obéir à ses paroles. L'année d'après le marchand mourut, et quand ses fils l'eurent lavé, enseveli et enterré, ils prirent chacun sa caisse et se dirent l'un à l'autre: „Eh bien, maintenant nous allons ouvrir les caisses;" celle de l'aîné était la plus grande, celle du deuxième frère moins grande, et le cadet en avait la plus petite. Quand l'aîné eut ouvert sa caisse, il n'y trouva que des pierres et du sable, dans celle du deuxième il y avait du bois, mais la caisse du cadet était pleine d'or. „Notre père n'a pas été impartial", dirent-ils l'un à l'autre, et ensuite ils se mirent à se quereller jusqu'à ce que l'aîné proposât de s'adresser au juge de Damas. Quand ils furent devant lui, ils lui expliquèrent l'affaire: „Seigneur, notre père était

- rağil iğtijar w'ašana wirsna 'ala hajāt 'ənoh' liküll wāhid minna sandūq wabūna māt fatahna kill wāhid minna sandūqoh wağadna fi sandūq elkbir hağar wetrab wefi sandūq elwustāni hatab wefi sandūq ezzğir dahab. ġina nithakam quddamak kēf tu'mur 'aləna. qāl elqadi likbir int' abūk 'aṭak eṣsandūq elli fih elhağar wetrab elma'na biannoh inte haṣṣaṣak fi 'lbesatin winte 'lwustāni haṣṣaṣak fi 'hawagil elli jebi'ū fihon haṣab wezzğir 'aṭah eddāhab küll minkon jāhud haqqoh ujimāi.
- 3 rağū fi hāl sablilhon. amma 'zzğir ištara ġamal wehamal 'alēh sandūq eddāhab usāfir ila blad elhind. wuṣil ila beled min elbuldan elli fi arađi 'lhind wištara dukkan ubet weddukkān haḳme 'ala šaṭi' 'lbaḩr. uqa'ad jebi' jistiri. wehwa qā'id jōm min zāt eljām wajza birağil ġaib loh hoṣan qāl loh ja šami tištiri halhoṣan qāl loh na'am bištiri qaddeš tbr'oh qāl loh bialf dahab. qāl loh ṭajjib hai alf dahab. aḩad elfiūs urāḩ bi-
- 4 ḩaloh. wehwa qā'id fi 'ddukkan wajza dāḩil 'alēh aḩūh 'lkbir qāl loh eṣṣelāmu 'alēkum. 'alēkum eṣṣelām aḩlan usaḩlan biḩajji. qāl loh jāḩi ana ġai ištiki lak aḩwālī biddi minnak mīt lira. qāl loh ṭajjib ja aḩi ta'a ḩud alf lira iza kān bitrid 'andi māl ktīr w'andi ana saba' ṣanādiq dahab. qāl loh a'ṭni min eṣṣandūq ezzğir halli māl abūna fih. qāl loh ṭajjib u'aṭah. wehwa amma ja'duloh 'lmal wağad ša'ra min ġōhar. qāl loh jāḩi min ən eṣṣa'ra qāl loh jāḩi wağadtha fi haṣṣandūq qāl
- 5 loh ṭajjib baṭrak ana 'rūḩ eṣṣām qāl loh ma'a 'ṣṣelāmo. raḩ wuṣil ila 'and elmelik qāl loh ja sidi fih wāhid tağir šami 'andoh ša'ra min ġōhar qāl loh ṭajjib. huwa raḩ biḩaloh. ba'at elmelik el'askar ila 'and eṣṣami qālū loh 'taḩqāl kelliṣ elmelik

un vieillard; il avait fait le partage de nos héritages de son vivant en donnant à chacun de nous une caisse fermée. Après sa mort nous avons ouvert les caisses, et dans celle qui appartient à l'aîné nous n'avons trouvé que des pierres et du sable, dans celle qui était destinée au deuxième il y a du bois, tandis que la caisse du cadet est remplie d'or. Donc, nous sommes venus pour nous soumettre à ta décision." Le cadi dit à l'aîné: „À toi ton père a donné la caisse remplie de sable, cela veut dire, qu'il a destiné les jardins pour toi; au deuxième il a donné les revenus de la vente du bois, et au cadet la caisse d'or; que chacun de vous prenne son héritage et s'en aille." Après cette décision ils s'en allèrent.

Le cadet acheta un chameau et l'ayant chargé de la caisse <sup>3</sup> d'or il partit pour les Indes. Dans une des villes il acheta une maison et une boutique donnant sur la mer; et là il se mit à faire le commerce. Un jour qu'il était à la boutique, un homme lui amena un cheval et lui dit: „Veux-tu acheter ce cheval?" Il répondit que oui et en demanda le prix, et quand il eut appris, qu'il était de mille pièces d'or, il les lui paya et le vendeur s'en alla.

Quelque temps après son frère aîné entra un jour dans la <sup>4</sup> boutique et le salua. Il lui rendit son salut et lui souhaita la bienvenue, et puis son frère dit: „Je suis venu te confier mes chagrins: je voudrais, que tu me donnes cent livres d'or." „Bien, mon frère", répondit le cadet, „prends-en mille, si tu veux; car j'ai beaucoup d'argent, sept caisses remplies d'or." „Donnez-moi de la petite caisse, celle qui contient l'argent de notre père." Le cadet lui en donna, mais en comptant l'argent il trouva une plume de pierres précieuses. „D'où te vient cette plume?" „Je l'ai trouvée dans la caisse, mon frère", dit-il.

Ensuite le frère aîné fit ses adieux et se rendit directement <sup>5</sup> au roi auquel il raconta qu'il y avait un marchand syrien qui possédait une plume de pierres précieuses. Après cela il s'en alla, mais le roi envoya quelques soldats au Syrien avec l'ordre de se rendre au roi. Tout de suite il se déclara prêt

qal lhon 'ala ra'st bitšarraf. rah ila 'and elmelik qarab loh ettemanni utahhar ila wara' saba' hatwat weda'a loh bidawam el'izz wenna'm weqal loh amrak ja melik ezzeman qal loh 'lmelik inte 'rraḡil eššami qal loh na'am qal loh 'andak ša'ra min ḡoḡar biddi 'jaha. qal loh haḡir 'ala ra'st rah jeḡib loh

6 'jaha qal loh 'lmelik hatha wrūh. rah biḡaloh. wehwa qā'id fi 'ddukkan waiza biḡūh 'lwustāni ḡai qal loh esselamu 'alēkum qal loh ahlan usahlan umarḡaban qal loh jaḡi biddi minnak alf lira qal loh jaḡi ana ba'ṭik šandūq lira iza kan bitrid 'andi ana dahab ktir. qal loh la' ana maṭlūbi alf lira. 'aṭah alf lira aḡadḡon urāḡ biḡaloh duḡri ila 'and elmelik qal loh ja sidi 'lmelik iba't ḡib erraḡil eššami elli aḡadṭ minnoh 'šša'ra weqūl loh biddi minnak eṭṭer ṡaḡib hašša'ra qal loh 'lmelik ṭajjib.

7 ha'at el'askar wara 'ššami. 'ḡa 'ššami qal loh u'mur ja melik ezzeman qal loh biddi 'ṭṭer elli ḡibt minnoh hašša'ra qal loh ja sidi hašša'ra abi haṭṭha fi 'ššandūq wana mā 'andi 'līm min en abi ḡaibha. qal loh 'lmelik la tikattir elkelām lazim tḡib eṭṭer wajza mā ḡibtah aḡṭa' ra'sak. qal loh ṭajjib a'ṭmī

8 miḡlet 'ašaret iḡam qal loh 'aṭetak. rah 'ala 'lḡet muradḡ jḡhrub min elbaled. daḡal ila 'and elḡšan uṡar jibki qal loh 'ḡšan šū bak tibki. qal eššami lilḡšan leš inte tibki qal loh 'ḡšan na'am wana 'dillak min en tḡib eṭṭer lakin 'ala šarṭ bēnātna iza dallētak 'ala 'ṭṭer tirmtī bilbaḡr qal loh eh wal-lahi birmik. qal loh ṭajjib rūḡ ila 'and elmelik weqūl loh biddi wabūr mim bellūr jekūn elbellūr ana 'šūf ennas wennas mā

9 tšūfni. wekān elmelik min 'abdin ennar wekān 'andoh ḡu-kama juḡrubū fi 'rramī feḡama' 'ḡukama uqal lhon biddi



à obéir, et, étant arrivé devant le roi, il le salua et en reculant sept pas il lui exprima ses souhaits, que la gloire et le bonheur du roi durassent, et se mit sous ses ordres. „Tu es le Syrien?” dit le roi. „Oui.” „Tu as chez toi”, reprit le roi, „une plume de pierres précieuses; je veux, que tu me la donnes.” „A vos ordres”, répondit le marchand et quand il l'eut apportée, le roi le congédia.

Quelque temps après, pendant qu'il était dans la boutique, le deuxième frère entra et le salua. Il lui souhaita la bienvenue, et le frère expliqua qu'il était venu pour lui demander mille livres d'or. „Je te donnerai toute une caisse remplie d'or, si tu veux, mon frère”, répondit le cadet „j'en ai beaucoup.” „Non, je veux seulement mille livres.” Il les lui donna, et le frère se rendit directement au roi et lui dit: „Sire, appelez le marchand syrien, à qui vous avez pris la plume, et dites-lui, que vous désirez l'oiseau, auquel cette plume a appartenu.” Le roi y consentit et envoya ses soldats chercher le marchand, et quand celui-ci arriva et se déclara prêt à obéir à ses ordres, il lui demanda l'oiseau qui avait porté la plume. „Sire”, répondit-il, „la plume a été laissée par mon père dans une caisse, et je ne sais d'où il l'a tirée.” „Il n'y a pas de nenni qui tienne”, dit le roi, „il faut absolument que tu m'apportes l'oiseau, et si tu ne le fais pas, je te couperai la tête.” „Bien”, dit-il, „accordez-moi seulement un délai de dix jours.” Le délai lui étant accordé, il retourna à la maison avec l'intention de s'enfuir, et en entrant dans l'écurie il fondit en larmes. „Pourquoi pleures-tu?” dit le cheval. „Comment! est-ce que tu sais parler”, s'écria le marchand. „Oui, et je vais t'apprendre comment tu pourras acquérir l'oiseau, seulement à condition que si tu l'acquiers à l'aide de mes indications, tu me jetteras dans la mer.” Le marchand le lui jura, et le cheval lui dit: „Tu n'as qu'à te rendre au roi et lui demander un vapour de cristal tellement construit, que tu puisses voir les gens qui sont dehors, en restant invisible toi-même.”

Le roi était du nombre des adorateurs du feu et avait chez lui des magiciens qui savaient faire des ponctuations

- tiştuglû 'lî wabûr mim bellûr wajkûn elmaşî sarî' jabud el'îşrîn  
 jôm bijôm wahid. qalû loh 'ala 'îra's wel'ên. iştageâlû loh wabûr  
 wenadû ila 'l'melik waqalû loh hada 'lwabûr halas lekoh fi  
 'l'baḥr. qal hatû 'ššami' ḡa 'ššami ila ben ajadi 'l'melik qal  
 loh 'l'melik hada 'lwabûr qal loh ṭajjib a'ṭini qanṭar ṭahin. 'aṭah  
 10 uqal loh biddî roṭi beng. 'aṭah. rikib bilwabûr umişi auwal  
 jôm wettani wettalit werrabi' welhamis ḥatta wuṣil ila ḡezîre.  
 ṭalla' 'ṭṭelḥn elli ma'oh wa'aḡanoh ma'a 'l'binḡ waqanwamoh  
 fi 'larḍ waṭili' ila seḡare uqa'ad waiza biṭṭer aḡa akal urāḥ  
 'ala ḡahr elwabûr waiza bibint elmelik ḡale turkuḍ ila 'lwabûr  
 unizlet biwust elwabûr uṣaret tqûl liṭṭer ta'a ta'a wetṭer daiḡ  
 min elbinḡ. fenizil eššami weḡa jurkuḍ ila 'lwabûr ukamaš  
 eṭṭer uša'al ennār fi 'lwabûr umişi 'lwabûr. felamma šafet  
 11 elbint ḥak ḡara ma'ha ṣaret tibki. wuṣil ila blad elhind we'aṭa  
 'lišare biannoh ḡa 'lwabûr. nizil elmelik wela'jan limulaqat  
 elwabûr. tili' 'ššami weqabal ajadi 'l'melik uqal loh hada 'ṭṭer  
 uḥadi ṣaḥbtoḥ. fenazar elmelik ila 'lbint fewaḡadha lam juḡlaḡ<sup>1)</sup>  
 mitlha fi 'ddünje. aḡadha 'l'melik waḡad eṭṭer uḡaḡal esserāje  
 we'allaḡ i'fanāt fi 'lbeled biannoh 'lbeled tusawi zîne tlatin  
 jôm uḡaḡ elqaḍi uqal loh 'ktub kitabi 'ala ḥadi 'lbint muradi  
 12 'ṭṭauwizha. feqalt elbint lilmelik ma tiktub kitabi alzam jiḡi  
 eššami wajfüt bêt ennār šit elfurn. qal lha 'l'melik šit 'amal  
 ḥada 'ššami jemût qalet loh lazim tesawi ḥak. qal lha ṭajjib.  
 ba'at el'askar wara' 'ššami qalû loh jallah. rûḡ kelliḡ elmelik.  
 qal lhon ṭajjib 'ala 'îra's wel'ên. qal lhon 'šburû šwajje ḥatta

---

1) Langue classique.

dans le sable. Il les convoqua et leur ordonna de lui construire un vapeur de cristal qui pût aller si vite, qu'il fût vingt journées de voyage en un seul jour. „Par notre tête et par nos yeux”, répondirent-ils, et quand ils l'eurent achevé, ils appelèrent le roi et lui dirent: „Le vapeur est prêt, le voilà en mer.” Le roi fit appeler le Syrien et lui montra le vapeur. „Bien”, dit-il, „donnez-moi maintenant un quintal de farine et une livre de poudre narcotique.”

Quand il eut obtenu tout cela, il partit avec le vapeur et <sup>10</sup> voyagea quatre jours et le cinquième il aborda dans une île. Il prit la farine et l'ayant pétrie avec la poudre narcotique il la laissa sur la terre et grimpa lui-même dans un arbre. Pendant qu'il attendait là-haut, l'oiseau vint manger de la farine et puis il sauta sur le pont du vapeur; la fille du roi qui arriva en courant après l'oiseau entra aussi dans le bâtiment en l'appelant, mais l'oiseau s'était déjà endormi. Le Syrien descendit lestement, courut au vapeur, et, s'étant emparé de l'oiseau il chauffa la machine du vapeur et partit; la fille fondit en larmes en voyant ce qui s'était passé.

Quand il arriva au pays des Indes, il hissa les signaux <sup>11</sup> pour annoncer son retour, et le roi et les grands du royaume descendirent pour le saluer. Le marchand sortit du bord et ayant baisé les mains du roi, il lui remit l'oiseau et sa maîtresse. En regardant la fille le roi la trouva plus belle que toute autre personne du monde et, l'ayant mené dans son palais avec l'oiseau, il fit proclamer dans la ville qu'il y aurait trente jours de fête. Ensuite il fit appeler le cadi et lui ordonna de contracter son mariage avec la fille, mais celle-ci lui dit: „Avant que vous m'épousiez, je veux que <sup>12</sup> le marchand syrien vienne ici et qu'il entre au four de la boulangerie.” Le roi lui fit observer qu'il en mourrait, mais comme elle insistait, il y consentit et envoya quelques soldats chercher le marchand. Quand ils lui eurent communiqué l'ordre de se rendre au roi, il les pria d'attendre un moment afin qu'il abreuvât son cheval. Ayant pris un peu d'eau il entra dans l'écurie, et le cheval lui dit: „Le roi veut te brûler; maintenant tu dois me monter, jusqu'à ce que je sois

- ʔḡib šuwajjet moj lilhošan ḥatta jišrab. aḥad šuwajjet moj  
 uḥāt 'ala 'ljaḥūr feqal loh 'lhošan ja šami elmelik murādoh  
 jilḥraqak winte tirkab 'ala ḡabri wurkuḡ 'alijji ḥatta 'na 'ḡir  
 'arḡan ḥud minni 'Taraq widhan badanak weēš mā qal lak  
 13 elmelik sawih la tḥaf. ferikib elhošan weṣar jurkuḡ 'alēh weṣar  
 jaḥud minnoh 'Taraq wejidhan badanoh uraḥ ila 'and elmelik.  
 qal loh šū bitrid ja melik ezzemān qal loh mradī tūt bēt  
 ennar qal loh ḥāḡir. weba'at ḡab elbint weaḥḡarḥa bilfurn  
 uḡami' ahl elbeled iḡat tetfarraḡ 'alēh. fefāt bēt ennar uḡalla'  
 'ilbet essigāra uliff siḡāra uqal lhon a'ḡūni baṣṣet aš'al essigāra  
 qālū loh 'andak ennar qal lhon la' ḥādi mā btānfa'. laḥašū  
 loh kehrīt ša'al essigāra uqa'ad jišrab uhannās ḡemi'hon jet-  
 farraḡū 'alēh. qālet elbint binefsha wallahi ḥada šaṭir lazim  
 ḥada jkūn ḡōzi mū halḥmār elmelik. qālet loh itla' ja šami  
 14 itla' rūḥ ila bētak. rāḥ ila bētoḥ waḡā ila 'and elḥšan wahka  
 loh fi mā ḡara ma'oh. feqal elḥšan ila 'ššāmi inte ma baḡa  
 lak šuḡl ma'ḡi ḥudni wirmini fi 'lbaḥr. aḥadoḥ ila šaṭi' 'lbaḥr  
 15 wadda'ū ba'ḡihon wenatṭ elhošan ila 'lbaḥr uraḥ biḥaloh. fejirḡa'  
 'lkelām ila 'lbint qālet lilmelik ja melik ezzemān ḥada 'ššāmi  
 daḡal fi bēt ennar uḥada min el'alam winte melik lazim tūt  
 bēt ennar uba'dēn tiḡauwizni qal lha tājīb qūmi ḥatta nrūḥ  
 ila 'lfurn. wuṣlū ila 'lfurn šalaḡ ettjab weḥāt bēt ennar. wuṣil  
 ila wuṣṭ bēt ennar weḥtaraq ṣār mitl essafw qālet elbint binefsha  
 liḡehennem elḥamra ubi's elmeṣr uba'atet ḡābet eššāmi. feqālet  
 oh inte šaṭir wana šaṭre lazim niḥna nkūn mlūk 'ala blād  
 elhind winte tṣr ḡōzi. feḡab elqāḡi fekatab kitāboh 'alēha  
 feḡarū hinne elpukkām fi blād elhind.

tout en sueur, et avec cette sueur tu oindras ton corps; après cela tu peux tranquillement obéir à tout ce que le roi t'ordonnera". Il fit comme l'avait dit le cheval, et quand celui-ci fut en sueur, il en graissa son corps; ensuite il se présenta au roi et lui demanda, quel était son désir: „Je veux, que tu entres dans le four". Le marchand ayant dit qu'il était prêt, le roi fit appeler la fille, et toute la population de la ville se dirigea en masse vers le four pour assister à ce spectacle. Le marchand entra dans le four chauffé au rouge et ayant pris son étui de tabac il roula une cigarette et leur cria: „Donnez-moi un peu de feu, afin que j'allume ma cigarette". „Mais il y en a chez toi". „Non, ça ne vaut rien", répondit-il. Alors on lui jeta des allumettes et après avoir allumé sa cigarette il s'assit et se mit à fumer et tout le monde le regarda avec étonnement. La princesse pensa: „Par Dieu, il est bien rusé, lui; il faut, qu'il soit mon mari, et non pas cet âne de roi", et elle lui cria: „Sors, sors, et retourne à ta maison".

Quand il fut rentré, il raconta au cheval tout ce qui s'était passé, et celui-ci lui dit: „Maintenant, je ne peux plus rien faire pour toi; prends-moi et jette-moi dans la mer". Le marchand se rendit avec lui au rivage, et après lui avoir fait ses adieux, le cheval monta dans les vagues et disparut.

Quant à la fille, elle s'adressa au roi en lui disant: „Sire, 15 ce marchand syrien est entré dans le four, bien qu'il ne soit qu'un homme des basses classes; vous qui êtes roi, vous devez donc aussi faire ce tour, et après cela vous m'épouserez". Le roi y consentit et lui dit: „Bien, nous allons nous rendre au four". Sur ce, il ôta ses vêtements et y entra, mais étant arrivé au milieu, il fut réduit en cendres. „Ah, maintenant le diable l'a emporté", pensa-t-elle, et après avoir appelé le Syrien, elle lui dit: „Toi, tu es rusé, et moi je le suis aussi; il faut, que nous soyons le roi et la reine du pays et que tu m'épouses". Alors il fit appeler le cadi pour contracter le mariage, et ainsi ils devinrent roi et reine des Indes.

## VI.

## Les trois princes et l'oiseau d'or.

- 1 Kân mâ kân hatia kân sulţân wiloh tlat ʔlād qalû loh ʔlād jabt murādna nsaʔir ntefarrağ ʔala ʔlād. qal lhon abû-hon ana ili ġarağ ʔandkon iza kân tusaʔrû ntğibû ʔmağnûb elli ilkon ʔalêh huwa ʔli jeğiboh jekûn melik bedeli. qalû uʔmur li kull wahid minna ġurğ dahab uraʔs ħel. amar lhon. uqalû loh uʔlab mâ trid qal lhon murādî tğibû ʔli ʔeret eddahab
- 2 wʔaʔa likill wahid riše min haʔğere. rukbû miğjû mesaʔfet ʔašaret ijam fi ʔbarrije faʔarağ lhon tlate durûb feqalû libaʔdhon elbaʔd nihna mâ ġislah nimši sawa kull wahid ġimsik derb.
- 3 wuğil elkbr ila bustân fewağad fi ʔbustân rağil. nahağ errağil min elarğ feqal loh ahlan wesahlan wamarħaban tfağdal inte ʔjôm dğfi. şarağ ʔala ħuddamoh qal ħodû ʔlħşan ħoğğû iloh şaʔr uħatû ġada liğğef. feqal loh ġa walād weşn muradak trûġ. qal loh murādî atfarrağ ʔala ʔddunje. wekân şahb elbustân rağil ħulği feqal loh tilġi ʔli ħikaje kullha kidb wana aʔġk halbustân. qal loh ʔajjib ħada ħajjin. qal loh tkellim. qal loh kân rağil tağr qal loh ʔkut ħada mû kidb mâ dâm fiħ rağil uriğal ħada şahġ. şarağ ʔala ħuddamoh qal lhon ħodû ħada ħurğ eddahab min halkelb uħodûh ʔala ʔħabs. ukan elħabs
- 4 taht elarğ. ħada mâ kân min elkbr. wamma mâ kân min elwuşţanf femiši fi ʔħariğ mesaʔfet ʔašaret ijam fewağad bustân fedahil ila ʔbustân fewağad rağil. felamma şafoħ nahağ min elarğ feqal loh ahlan wesahlan wamarħaban biğğef. uşarağ ʔala ħaddamoh uqal loh ħat şaʔr liħşan uħat ġada liğğef. tğadda huwa weğğef uqal loh şû miradak weşn trûġ qal loh murādî

## VI.

## Les trois princes et l'oiseau d'or.

Il était une fois un sultan qui avait trois fils. Un jour <sup>1</sup> les fils lui dirent: „Cher papa, nous voudrions bien voyager pour explorer les pays”. Il répondit: j'ai quelque chose à vous demander; vous allez partir et celui qui retourne avec ce que je vous demande, sera roi à ma place”. „Veuillez ordonner, qu'on donne à chacun de nous une sacoche remplie d'or et quelques chevaux”. Quand tout fut prêt, ils dirent à leur père: „Demandez maintenant ce que vous désirez”. „Je veux que vous m'apportiez l'oiseau d'or”, dit-il et donna à chacun d'eux une plume de l'oiseau.

Après qu'ils eurent voyagé dix jours dans le désert, leur <sup>2</sup> chemin se divisa en trois, et ils se dirent l'un à l'autre: „Il n'est pas bon, que nous voyagions ensemble; mieux vaut, que chacun choisisse son chemin [et alors ils se séparèrent].

L'aîné arriva à un jardin, où il vit un homme qui se leva <sup>3</sup> en lui disant: „Soyez le bienvenu, entrez, s'il vous plaît; vous serez mon hôte aujourd'hui”; ensuite il appela ses valets et leur dit: „Prenez le cheval et donnez-lui de l'orge et apportez le repas pour mon hôte”. Pendant qu'ils mangeaient, il demanda au jeune homme quel était le but de son voyage. Il répondit qu'il désirait voir les pays. Le propriétaire du jardin était un homme méchant et rusé, et il dit au prince: „Racontez-moi un récit qui soit faux d'un bout à l'autre, et je vous donnerai ce jardin”. „Ah, ça, c'est facile”. „Eh bien, commencez”. „Il était une fois un marchand... „Tais-toi”, interrompit l'autre, „comme il existe des hommes, ce commencement est vrai”. Ensuite il appela les domestiques et leur ordonna de prendre le sac rempli d'or et d'enfermer ce chien-là dans la prison souterraine. Voilà le sort de l'aîné.

Le deuxième frère arriva au même jardin après avoir voyagé <sup>4</sup> dix jours; il y entra et trouva un homme qui, l'ayant vu, se leva, lui souhaita la bienvenue et ordonna au valet de donner de l'orge au cheval et d'apporter le déjeuner pour

't'farrağ 'ala 'ddunja. qal loh tihki 'li hikaje kullha kidb wana  
 a'jak halbustan qal loh hada hajjin qal loh tkellim. qal loh kan  
 mara ug'ozha qal loh bess uskut ma dam kan mara ug'ozha  
 5 hada haki sahli. sarah 'ala haddamoh qal loh hud hurğ ed-  
 dahab waddi halkelb 'ala 'lhabu. fa'al mitl ma qaloh sidoh.  
 hada ma kan min elwustani. wamma ma kan min ezzğur  
 fehuwa maši fi 't'pariq amsa 'alsh 'lmesa wağad 'en moj  
 ubğanib el'en seğere kbire. wehwa qad weamma jitfarrağ  
 'ala 'sseğere wajza be'ifrit şirib min el'en umradoh jipla' ila  
 'sseğere fekan elwaled aħaff min elbarq şahab essef uqata'  
 'l'ifrit nuşşan. fekan murad el'ifrit jakul ettujuir ezzğar min  
 esseğere. weğat umm ettujuir ukamet nisre kbire fewağdet  
 iladha salmin. feqalet lhon ihki 'li şu ġara 'alekon fi ġibt.  
 qalu nişna qadim wiza bihalwaled wuşil ila 'and 'en elmoj.  
 wajza ba'd nuşş sa'a ħadar el'ifrit şirib min el'en umradoh  
 jipla' jakulna. şahab elwaled essef uqaraboh qata'oh nuşşan.  
 qalet alħamdu lillah elli nağğana minnoh wellahi ħatta 'qul  
 6 lilwaled jitmanni 'alijji. nizlet ila 'lwalad uqalet loh esselamu  
 'alek feradd 'aleha 'ssalam feqalet loh inte fa'alt ma' ma'ruf  
 wana bid ug'azik 'ala ma'rufak itmanni 'alijji umahma tuşlub  
 jidhar. qal lha mradı teret eddahab uřalla' min 'ibböh rişo  
 ufarrağha 'aleha qalet loh urbuř elşan fi haaseğere wirkab  
 fi ġenah ferabař elşan urikib 'ala ġenahha uřaret fi řabaqat  
 eğğaw. wuşlet ila mħall qasr nizlet fiħ unazzaltoh ila 'larđ.  
 feqalet loh fut ila 'lqasr uğib lna sef fi 'lhet elfulani umahma



l'hôte. Pendant qu'il mangeait avec lui, il s'informa de son but de voyage, et le prince lui dit qu'il voudrait visiter les pays du monde. „Si vous me racontez un récit qui soit mensonge d'un bout à l'autre, je vous donnerai ce jardin”. „Bien”, dit le prince, „c'est chose facile”. „Racontez donc”. Le prince commença: „Il était une fois une femme et son mari”. . . . „Assez”, dit l'homme, „comme il existe des femmes et des maris, ces paroles-là sont vraies”. Puis il appela son valet et lui dit: „Prends la sacoche remplie d'or et enferme ce chien-là dans la prison”. Le domestique obéit tout de suite aux ordres de son maître. Il en fut ainsi du deuxième frère.

Quant au cadet, il arriva un soir en marchant à une source, <sup>5</sup> à côté de laquelle il y avait un grand arbre. Il y fit halte, et pendant qu'il le regardait, voilà un démon qui après avoir bu à la source se mit à grimper sur l'arbre; mais, plus prompt que l'éclair, le prince avait tiré son sabre et le coupa en deux morceaux; le démon avait voulu dévorer les petits oiseaux qui étaient là-haut. Quand leur mère, qui était un vautour femelle, trouva, à son retour, ses petits sains et saufs, elle leur demanda ce qui leur était arrivé pendant son absence et ceux-ci racontèrent: „Pendant que nous nous sommes tenus dans le nid, le garçon que voilà est arrivé à la source; une demi-heure après, le démon arriva et après avoir bu à la source il s'est mis à grimper pour nous dévorer; mais le garçon a tiré son sabre et d'un seul coup il l'a coupé en deux”. „Dieu soit loué qui nous en a délivré”, dit la mère, „je vais descendre et parler à ce garçon et lui permettre de proférer un souhait”. Elle descendit et le salua, et il lui rendit le salut; „Tu m'as rendu un service”, lui dit-elle, „et je désire te témoigner ma reconnaissance: demande-moi quelque chose, et quoique tu désires, je te le procurerai”. „Je veux l'oiseau d'or”, dit-il et ayant tiré la plume de sa poche il la lui montra. „Attache ton cheval à cet arbre”, dit-elle, „et monte sur mon dos”. Il obéit et monta sur ses ailes, et elle vola avec lui à travers l'air jusqu'à ce qu'elle arrivât à un château. Là elle s'arrêta, le fit descendre et lui dit: „Entre dans le château et prends le sabre que tu trouveras dans tel et

- 7 šuft iṣḥa timsik še fi idak siwa 'ssēf. fēšat elqasr fewaḡad  
essēf mu'allaq fi 'lḥēt. wehwa ṭali' min elbab daqqet idoh fi  
'lḥēt fetili'u arba'in 'ifrit; weqafalū 'alēh bab elqasr uqāl bi-  
nefsōh ḡarib ḡarib ḡarib. uqāl lhon ana ḡarib umrādkon šē  
minni qālū loh šū saraqṭ min elqasr qāl loh saraqṭ essēf qālū  
ṭajjib inte tifḡal hōn tmūt min eḡḡū' welbab maqfūl 'alēk  
wajza kān ta'ṭna 'ssēf niftah lak utrūḥ biḥalak. wehwa kān  
šatir qāl lhon a'ṭikon essēf iftahū 'li 'lbbab qālū loh massikna 'ssēf  
qāl lhon ṭajjib imsikūh wemassakhon elqurāb wehwa misik  
elḥadid fēstahū loh 'lbbab natar essēf min idhon. ḡifi 'ssēf biḍoh  
welqrāb biḍhon weqāl lhon ē min haḡam 'alijji aqraboh aqṭa'  
8 ra'soh. ferikib fiḡahr eṭṭāre wessēf bijeddoh feḡalet eṭṭāre jā  
wāḡād eljōm niṣal ila bustān wetfūt elbustān fetūḡad bint fehādi  
'lbint mā lḥa misāl la fi 'lins wela fi 'lḡinn uḥādi ṣāhibt ṭaret  
9 eddahab iza kān tšūfak tidbahak qāl lḥa mā 'alēš ḥāda šuḡli.  
fedahāl ila 'lbustān fewaḡad eṭṭāre amma takul min elarḡ ḥašiš.  
kamašḥa uḥaṭṭḥa fi 'lbbōh uṣār jedauwir 'ala 'lbint fewaḡad  
qasr šat elqasr fewaḡad elbint nāime 'ala taḡt wuššḥa jela'li '1)  
mitl elqamar lēlet elarba'taš. ṭalla' biḡ min 'lbbōh w'aṭṭḥa  
'lbiḡ uḥamalḥa bijeddoh uṭili' ila 'and eṭṭāre uqāl lḥa ḥādi 'ṭṭāre  
10 uḥādi ṣāhibṭha ḡalet loh 'aṣarim 'alēk wellahi int šatir. ferikib  
'fi ḡahr eṭṭāre huwa welbint uṣārū ila mḡallhon elauwalani.  
ḡalt loh ḥāda maṭlūbak qāl lḥa na'am ḡalt loh ma'a 'sseḡame.  
rikib urakkib elbint 'ala 'lḡān weṣār fi 'ṭṭarīḡ wuḡil ila bustān  
feḡam lhon ṣāhib elbustān feḡāl loh aḥlan wesahlan inte ḡēfi.

tel endroit, mais quoi que tu voies, hormis le sabre, garde-toi d'y toucher". Il entra et trouva le sabre suspendu au mur, mais comme il sortit, sa main toucha par hasard au mur et voilà quarante démons qui lui fermèrent la porte du château. Il s'étonna et leur dit: „Je suis un étranger, qu'est ce que vous voulez de moi?" — „Qu'as-tu volé dans le château?" — „Je n'ai pris que ce sabre-ci". „Bien, tu vas rester ici jusqu'à ce que tu meures de faim; mais si tu nous donnes le sabre, nous ouvrirons la porte afin que tu t'en ailles". Le garçon était fort rusé et leur répondit: „C'est bien, je vous rendrai le sabre, ouvrez donc la porte". „Passez-nous le sabre". Il leur présenta le fourreau, pendant que lui-même il tenait la poignée, et quand ils eurent ouvert la porte, il tira le sabre, de sorte qu'il gardât la lame et que le fourreau restât vide dans leurs mains, et il menaça de tuer celui qui l'attaquerait.

Puis il monta le vautour le sabre à la main, et l'oiseau lui dit: „Mon ami, nous arriverons maintenant à un jardin, où tu entreras et trouveras une jeune fille qui n'a pas sa pareille ni parmi les hommes ni parmi les démons; c'est à elle qu'appartient l'oiseau d'or, mais si elle te voit, elle te tuera". „Ne t'en soucie pas; ça, c'est mon affaire".

Quand il fut entré dans le jardin, il trouva l'oiseau qui mangeait les herbes de la terre; il s'en saisit et, l'ayant caché dans sa poche, il se mit à chercher la jeune fille. Il vit un palais, et dans l'intérieur il trouva la fille dormant sur un trône, et son visage brillait comme la lune, quand elle est pleine. Avec un peu de poudre narcotique qu'il prit dans sa poche, il l'assoupit et, l'emportant dans ses bras, il sortit et dit au vautour: „Voici l'oiseau et sa maîtresse". „Ah, c'est bien, par Dieu, tu es très rusé", répondit-il.

Ensuite il monta le vautour avec la fille et arrivés à l'endroit, d'où ils venaient, l'oiseau lui dit: „Maintenant tu as obtenu ce que tu désirais", et prit congé de lui. Le prince monta son cheval avec la fille et partit. Chemin faisant il arriva à un jardin dont le propriétaire ne tarda pas à paraître et lui dit: „Sois le bienvenu, tu es mon hôte", puis il ordonna à son

- saraj 'ala haddamoh uqal loh hat ša'ir lilḥšan uḥat gada lil-wālād uqal binefsoh ah hadi 'lbint wellāhi ma hauwad 'alēha mlūk eddūnje in ša' allah tšr naṣbi wedbaḥ halwālād. feqal lilwālād ja wālād tiḥki 'ti ḥikaje kullḥa kiḏb wana a'tik el-
- 11 bustān qal loh hada hajjin qal loh ikellim qal elwālād ana kām 'ūmri tlat sanīn wiḥni 'ūmroh ḥamsīn sine ba'attoḥ ḥatta jgīb baṣal min essūq tah elwālād weruḥt aṇa wedauwart 'alēh fewaḡadtoḥ fi 'ssūq fi bab elaswaq wehwa jibki qult loh šū tsāwi hōn qal ili ana tiḥt ma 'irift elbēt. fewaḡadtoḥ ḥāmil elbaṣal fi jeddoh aḡadtoḥ min jeddoh umiḥit ana wijāḥ ḥatta wšlīna ila 'lbēt fewaḡadti fi jedd elwālād ḡōze waḡadtiḥa wezara'tḥa fi 'larḍ. haḡḡōze bi sāt alḡaḍir šaret kbire we-ḥamlet qīmet alf qantara 1) ḡōz ḡibt elfarraṭīn ḥatta jifriṭū 'lḡōz. faraṭū 'ḡḡōz kūlloh w'atēthon uḡrethon urāḥū biḥal
- 12 sabīlḥon. rafa't ra'af ila 'sseḡere waḡadti bira's esseḡere ḡōztēn aḡadti haḡar turāb min elarḍ uḡarabt elḡōztēn ušar haḡar etturāb arḍ merḡ faḡadti elbaḡar uṭīli't ila 'larḍ elmerḡ uḡaratt elarḍ uzara't simsum. biš'a'a tis'a ištāuwal essimsum uḡau-waštōḥ fewaḡadti namle aḡde 'ssimsum fi tummiḥa urāḥ turkuḍ fi 'larḍ felāḡaṭiḥa ba'd qīmet 'ašaret iḡām waḡadti minḥa 'ssimsum feriḡi't aḡadti elbaḡar uḡaratt elarḍ uzara't baṭṭiḥ. kbir elbaṭṭiḥ wana dāir amma 'tfarraḡ 'ala halbaṭṭiḥ waḡadti baṭṭiḥe ubiwušt elbaṭṭiḥe nās jiḥkū šaqqēt elbaṭṭiḥa leqēt daraḡ nizilt fi haddaraḡ waḡadti beled bē' uširi' uḡukūme
- 13 n'askar. feqal loh šāḥib elbustān hoṣṣ 'andak la biḥki wellāhi

---

1) Un qantar syrien est à peu près 56 kilos.

domestique d'apporter de l'orge pour le cheval et un repas pour le jeune homme. Mais en même temps il pensa : „Ah, voilà une fille que les rois du monde n'ont jamais touchée; si Dieu le veut, elle sera à moi, et je tuerai le garçon". Pendant le repas il lui dit : „Si tu me racontes un récit qui soit faux d'un bout à l'autre, je te donnerai ce jardin". „Ah, ça, c'est facile", dit le prince et à la demande de l'autre il commença :

„Quand j'avais trois ans et que mon fils en avait cinquante, 11 je l'envoyai un jour apporter des oignons du marché; il s'égarait, étant allé le chercher, je le trouvai pleurant à la porte des marchés. „Qu'est-ce que ça veut dire", lui dis-je. „Je me suis égaré et je ne savais pas où était la maison", répondit-il. Je retournai avec lui après avoir pris les oignons qu'il avait à la main, et une noix que je trouvai parmi les oignons, je la plantai dans la terre; tout de suite elle devint un grand arbre portant mille kantars, et je fis venir les gens qui cueillent les fruits; quand ils eurent cueilli toutes les noix, je leur payai leur salaire, mais après qu'ils s'en furent allés, j'aperçus, en regardant l'arbre, deux noix tout en haut. Je 12 pris une motte de terre et la jetai pour les faire tomber, mais la motte devint un pré, et y étant monté avec mes bœufs, je labourai la terre et y semai du sésame. A neuf heures le sésame était devenu long, mais après l'avoir récolté j'aperçus une fourmi, qui s'enfuit avec un grain à sa bouche; dix jours après je l'attrapai et, ayant pris le grain, je retournai et je me mis à labourer la terre avec mes bœufs pour y semer des pastèques. Les pastèques crurent et en me promenant pour les examiner j'en trouvai une qui était grande, et là-dedans il y avait des gens qui parlaient; ayant fendu le fruit, je vis une échelle et après être descendu je trouvai une ville, où l'on faisait le commerce et dans laquelle il y avait un gouvernement, des soldats..."

A ces mots le propriétaire du jardin l'interrompt : „Assez, 13 assez, tu n'as pas besoin de continuer; par Dieu, tu es fort rusé; voilà le jardin, qui t'appartient; je te fais mes compliments". „Je vous salue, adieu", répondit le prince.

- int šaṭir ḥada 'lbustān weḥaṭrak 'alijī qāl loh ma'a 'sselāme. wehwa dair fi 'lbustān waḡad ḥabs fāt elḥabs waḡad uḡwatoḥ qālū loh ja 'ḥina šū ḥada winte min ḡabak laḥōn. feaḥka lhōn šū ḡara ma'oh wehinne 'ḥkū loh šū ḡara ma'hon. qāl lhōn mā ḡar illa 'ḥēr wana aḥadt bitarkon wana ḡibt eṭṭere wel-bint uḡibt eesēf šit el'ifrīt, elfulānī jallah irkabū ḥelkon ḥatta
- 14 nrūḥ ila 'ššām. ferikbū wesarū. wehinne māšjin fi 'ḥṭariq wuṣlū ila bi'r moj. feqālū binefshon nenazzil aḥinā fi 'lbi'r unqta' lḥabl unāḥud elbint wetṭere weniksab bejaḍ elwišš 'and abūnā. wekanet elhint sāmī'thon. feqālū liḡsabi ja ḥajna inzil fi 'lbi'r uḡib lna moj. qāl ṭajjib ḥat elḥabl aḥad elḥabl urabaṭ ḥaloh umradoh jinzil fi 'lbi'r feqalet loh 'lbint uṣbur ḥatta 'kellimak kilme waḥket loh 'al ittifaq uḡwatoḥ feqāl lḥa uḡwati mā jifalū ma'ī rezale qalet loh ṭajjib ḥod halḥalaqa uḥod hassuware aḥadoḥ minḥa unizil fi 'lbi'r u'aba lhōn moj. širbū wesaqū 'ḥēl uqāl lhōn ṭalla'ūnī ila fōq qālū la' mūt wema jidra' fīk aḥad. waḥadu 'lbint wesarū fi 'ḥṭariq ḥatta wuṣlū
- 15 ila 'ššām. daḥalū ila 'and abūhōn usallimū 'alēh ubašū jeddoh feqālū loh ḥadi 'ḥṭere elli ṭalabṭḥa minna uḥadi 'lbint uḥada 'sef šit el'ifrīt, elfulānī. qāl lhōn weaḥūkon ween. qālū loh aḥūnā māṭ ḡasalnāḥ ukaffannāḥ uḍafannāḥ fi jeddnā. qāl la ḥaula wela quwwata illa billah. ḥada mā kān min elahēn.
- 16 wamma mā kān min elwālād wehwa qā'id fi 'lbi'r waiza bidelw mamdūd 'alēh femisik elḥabl feqāl ṭalla'ūnī feqālū int inaṭ wela ḡinni qāl la' wallāhi inaṭ feṭalla'ūh fewaḡadūḥ wālād šabb mitl elbedr feqālū loh min enḥi beled inte qāl ana min

Alors en se promenant au jardin, il trouva une prison, et y étant entré, il trouva ses frères qui s'écrièrent : „Cher frère, qu'est-ce que c'est que ça ! qui t'a conduit ici ?” Quand il leur eut raconté ses aventures et qu'il eut écouté les leurs, il leur dit : „Bien, j'ai eu une bonne chance, je vous ai vengés et j'ai acquis l'oiseau, la fille et le sabre qui a appartenu à tel et tel démon ; allons, montez vos chevaux afin que nous retournions à Damas.”

Ils montèrent les chevaux et partirent, et chemin faisant ils arrivèrent à un puits ; alors les deux frères se dirent : „Nous y ferons descendre notre frère et après avoir coupé la corde nous prendrons la fille et l'oiseau, et de la sorte nous allons satisfaire notre père”. Cependant la jeune fille avait entendu ces paroles. Puis ils dirent au cadet : „Cher frère, descends dans le puits et apporte-nous un peu d'eau”. „Avec plaisir”, dit-il, „donnez-moi la corde”, mais quand il l'eut attachée à son corps et qu'il voulut descendre, la fille lui dit : „Attends un moment, j'ai quelque chose à te dire”, et elle lui raconta ce qui était convenu entre ses frères. „Non”, dit-il, „mes frères ne me trahiront pas ainsi”. „Comme tu veux”, dit-elle, „mais prends au moins cette chaîne et ce bracelet”. Les ayant pris, il descendit dans le puits et puisa l'eau, et quand ils eurent bu et abreuvé leurs chevaux il les pria de le tirer en haut, mais ils répondirent : „Non, meurs là bas, sans que personne en sache rien”, et ayant pris la fille, ils partirent et voyagèrent jusqu'à ce qu'ils arrivassent à Damas.

Ils entrèrent chez leur père, le saluèrent et lui ayant baisé les mains, ils lui dirent : „Voici l'oiseau, que vous avez demandé, et voilà la fille et le sabre qui a appartenu à tel et tel démon”. „Mais où est votre frère ?” „Notre frère est mort, et nous l'avons lavé et enseveli et enterré”. „Il n'y a ni force ni puissance qu'en Dieu”, s'écria le roi. Voilà les aventures des deux frères.

Quant au cadet, il était assis dans le puits, quand tout à coup un seau fut descendu au-devant de lui. Il saisit la corde et cria : „Tirez-moi du puits”. On lui répondit : „Es-tu un homme ou un démon ?” „Non, par Dieu, je suis un homme”.

- blad eššam. fesimi'oh emir el'arab sarah ila 'abd min 'abidoh  
 17 weqal loh rakkib halwālād ila 'ššam ferakkab elwalād. felamma  
 dahal eššam qal binefsoh wallahi hatta 'šuf uhwati šu biddhon  
 jusawū ma'a 'lbint. dahal wema 'alam ahad binefsoh wuṣil  
 ila 'ssaigīn fewagad raḡil šahhat qal loh tahud tjabī uta'fīnī  
 tjabak qal loh na'am ja sidi ba'fīk. libis tjab eššahhat udahā  
 ila 'and wahid saig feqal loh ja 'ammi thottīni 'andak qal loh  
 na'am ahuttak 'andi tḡib fahm utewaddi lahm ila 'lbēt qal  
 18 loh tājīb. qa'ad 'andoh. waiza dahil 'alēh raḡil min taraf el-  
 hukūme uqal loh qūm kelim elmelik qal loh 'ala 'rra's wel'en.  
 dahal 'and elmelik ugabbal ajadīh feamar loh bilqu'ūd feqal loh  
 ja ḡoharḡi baši mraḡi 'hki lak halhikaje qal loh 'tfaqqal ihki  
 qal loh 'andi wālād kan msaḡir uḡaib ma'oh bint umradoh  
 jetḡauwiz elbint feqalet loh 'lbint mā aḡallik teḡauwizni hatta  
 tḡib 'li uḡt hassuwar. fīnt ja ḡoharḡi biddi uḡt hassuwar. qal  
 loh 'ala 'rra's wel'en. qal loh iza kan mā tḡibhā bukra aqta'  
 19 ra'sak. qal loh tājīb. rah ila 'ddukkan wehwa za'lan wehadi  
 'ssuwar mā 'irif jištaḡil uḡtha. feqal loh aḡīroh šu bak ja  
 m'allmī qal loh 'skut allēh jiqja' 'umrak qal loh ja m'allmī  
 ihki 'li inte šu bak qal loh elmelik biddoh uḡt hassuwar.  
 ahadhā hijeddoh jittarraḡ 'alēhā 'irifhā hadi suwāret elbint  
 feqal loh min hada za'lan wellahī ana kont walād zḡīr il'ab  
 bilka'ab we'arīf usāwi mitl hadi wana usāwi lak mitlha qal  
 loh welak inte ta'rif qal loh na'am a'rif qal loh hūd sawī  
 mitlha. qal loh iqīl 'alijji 'ddukkan werūh ubukra ta'a hūd



Alors on le retira, et l'on vit, que c'était un jeune homme beau comme la pleine lune. „D'où es-tu ?” „Je suis de Damas”. Ensuite le chef des Arabes appela un de ses esclaves et lui ordonna d'accompagner le jeune homme à cheval jusqu'à Damas.

Quand il fut arrivé à la ville, il pensa : „Par Dieu, je veux 17 voir ce que mes frères vont faire de la fille”; personne ne le reconnaissait, et il se rendit au bazar des orfèvres, où il rencontra un mendiant auquel il dit : „Veux-tu me donner tes habits, si je te donne les miens”. Le mendiant y consentit, et quand il eut mis ses vêtements, le prince s'adressa à un des orfèvres et lui dit : „Mon cher, veux-tu bien me prendre à ton service”. „Oui”, dit-il, „tu m'apporteras des charbons et tu porteras la viande à la maison”.

Pendant son séjour chez l'orfèvre un fonctionnaire du gou- 18 vernement entra un jour chez celui-ci et lui ordonna de se rendre au roi. L'orfèvre se déclara prêt à obéir et s'y rendit. Ayant baisé les mains du roi il fut prié de s'asseoir et le roi dit : „Maître des orfèvres, j'ai quelque chose à te dire”. — „Que le roi veuille bien me le dire”. „Mon fils a fait un voyage et en est retourné avec une fille, qu'il veut épouser; mais elle ne veut pas y consentir, s'il ne lui présente le pareil du bracelet que voilà; donc, il faut que tu m'en fasses le pareil”. L'orfèvre l'assura de son obéissance, et le roi ajouta : „Si tu ne me l'apportes pas demain, je te couperai la tête”.

L'orfèvre retourna à sa boutique de mauvaise humeur, 19 parce qu'il ne savait pas comment en faire le pareil. Le garçon lui demanda : „Qu'est-ce qu'il y a, mon maître”, mais il répondit seulement : „Tais-toi; que Dieu ne te donne qu'une courte vie!” Mais comme le garçon insista, il lui montra le bracelet et lui raconta que le roi en désirait le pareil. Le garçon l'ayant reconnu lui dit : „Ça, est-ce que ça est la cause de ta mauvaise humeur; par Dieu, quand j'étais encore un tout petit garçon et jouais avec des os, je savais comment faire des bracelets comme ça!” „Diable, est-ce que tu t'y connais”, s'écria le maître. „Oui, certainement”. „Bien, fais-moi donc le pareil”. Le garçon lui dit : „Tu m'enfermeras dans la boutique et t'en iras; demain tu viendras et prendras

- 20 essuwar qal loh tajjib. qafal 'aleh eddukkān werah 'ala bētoḥ waḡa tāni jōm eṣṣubḥ qal loh ḥūd ja m'allmī. aḥad šaf tintēn mā 'irif eḡḡedide min el'atige. šār mabstūt minnoḥ ktir rāḥ ila 'and elmelik weḡal loh ḥūd ja melik ezzemān. aḥadoḥ minnoḥ u'aṭāḥ baḡšiš kāfi uṣarah 'ala 'lbint uḡal lḥa ḥa ḥudi hadi 'ssuware. felamma šāfet essuware 'irfet elwālād aḡa 'ala 'lbeled umradoh jī'mil šetāre feḡalet lissa fī ḥalaqa iza kān tusāwi mitl hadi ana 'dḥul 'ala 'bnak. qal ḥāt eḡḡōhargi.
- 21 aḡa eḡḡōhargi. qal loh biddi uḡt ḥalḥalaqe waiza kān mā tḡtḥa bukra aṭṭa' ra'sak. qal loh 'ala 'rra's wel'en. wuṣil ila dukkānoḥ wehwa za'lan feḡal loh aḡiroḥ šū bak kōll jōm tiḡi za'lan. qal loh ja wālād elmelik 'aṭāni ḥalaqe biddoh usāwi loh mitḥa wana mā 'arif qal loh ḥada šuḡli mū šuḡlak iza kān ana usāwi lak uḡtḥa ta'ṭni bešlik qal loh aj wellāḥi ba'ṭik meḡiddiḡe. qal loh tajjib bukra taḥudḥa. ettāni jōm eṣṣubḥ aḡa ila 'ddukkān feḡal loh ḥūd hai elḥalaqe aḥad elḥalaqe uṭili' farḥān ila 'and elmelik. felamma šafḥa 'lmelik 'aṭāḥ baḡšiš kāfi. uṣarah 'ala 'lbint feḡal lḥa šūfī hai elḥalaqe. felamma šāfet elḥalaqe qālet lilmelik brīd attarraḡ 'ala lu'b elḥel qal lḥa tajjib. ḡama' riḡal rukbū 'lḥel uṣarū jil'abū. felamma diri
- 22 'lwālād rāḥ ila sūq elḥel weštara ḥoṣān werikib werah ila 'and erriḡal ukān elwālād šaṭir fī rukb elḥel. fewuṣil ila 'and erriḡal fewaḡad uḡwatoh wehinne jil'abū bilḥel wema ḥad jiqdir 'alēhon. weaḥad biḡeddoh ḡeride weḡarab aḡūḥ lkbir uḡarab ettāni ramāḥ fī 'larḡ uṣār jiqṛub erriḡal waḥid ba'd waḥid wehiḡa 'lbint titṭarraḡ 'alēḥ fī 'aḡloḥ. wuṣil elḥabar ila 'lmelik biannoḥ wālād min elasna' ḡarab ūlādak uramāḥon fī 'larḡ uḡarab ūlād elbaṣawāt wehwa šaṭir mā ḥad jiqdir 'alēḥ. qal ḥatū 'li 'lḥṣan
- 23 rikib uṭili' fewaḡad ibnoḥ elli fa'al akḡal. rakaḡ 'alēḥ uṣār

ton bracelet". „C'est bien", dit l'orfèvre et ferma la boutique, <sup>20</sup> et quand il revint le lendemain matin, le garçon lui donna les bracelets, et il ne pouvait distinguer le nouveau de l'autre. Il en fut content et se rendit au roi, auquel il présenta les bracelets. Le roi lui donna un cadeau convenable et ensuite il fit appeler la fille et lui donna le bracelet. Elle comprit tout de suite, que le cadet était venu et qu'il voulait jouer un tour à ses frères, et elle répondit: „Il y a encore une chaîne dont je voudrais la pareille, à cette condition-là je consens à épouser ton fils". Le roi fit appeler l'orfèvre et lui dit: „Je désire la pareille de cette chaîne; si tu ne l'apportes demain, je te couperai la tête".

L'orfèvre retourna à sa boutique de mauvaise humeur: <sup>21</sup> „Pourquoi est-ce que tu es toujours si triste", dit le garçon. „Le roi m'a donné cette chaîne, dont il veut la pareille, et je ne sais que faire". „C'est mon affaire, pas la tienne; est-ce que tu me donneras un bechlik, si je la fais". „Par Dieu, je te donnerai une medjidie". „C'est bien, reviens demain". Le lendemain l'orfèvre vint à la boutique et, ayant reçu la chaîne, il se rendit joyeux au roi. Celui-ci lui donna un bon cadeau, fit appeler la fille et lui donna la chaîne; alors elle dit: „Je voudrais assister au jeu des cavaliers", et aussitôt le roi fit assembler les cavaliers, et ils commencèrent le jeu.

Ayant appris cela, le jeune prince alla au marché des che- <sup>22</sup> vaux; et après avoir acheté un cheval, il se rendit au champ du jeu. Il était très fort en équitation, et quand il eut vu ses frères faire caracoler de manière que personne ne pût l'emporter sur eux, il prit une lance et désarçonna d'abord ses frères et puis les autres cavaliers l'un après l'autre, pendant que la fille le regardait en admirant son habileté. Le roi, ayant appris, qu'un simple jeune homme avait désarçonné ses fils et les fils des pachas et qu'il était si fort que personne ne pouvait le vaincre, demanda son cheval et étant arrivé à la place il vit, que c'était son propre fils qui avait fait tout cela. Il courut au-devant de lui et l'embrassa en <sup>23</sup> disant: „Ah, mon chéri, tu es en vie, et tes frères m'ont raconté, que tu étais mort". „Oh, mon père, c'est moi qui

jehauwisoh uqal loh ja habibi inte tadjib wuhwatak joqûlû  
 inte mutt. qal loh ah jabî ana 'lî gîbt elbint weṭeret eddahab  
 wesséf šît el'ifrit, elfulânî wahadt elbustân min fulân elfulânî  
 uwaḡadt uḡwati mahbûsîn fî 'lḡabs uḡallâsthon uḡibthon ufa-  
 'alû ma'î hadî 'lî'al erradije umrâdî atḡauwiz elbint weqal loh  
 abûh inte 'lmelek winte ḡakim 'alijî 'u'ala uḡwatak fein šît  
 uqtulhon fein šît ismah 'anhon. qâl la' ana 'smah 'anhon uḡa'ad  
 melik utḡauwiz elbint uḡar jîḡkum bil'adl fî 'nḡâs uhada mâ  
 ḡara wesselâm.

## VII.

### Le paysan, le bœuf et l'âne.

- 1 Kan mâ kan ḡatta kan raḡil fellah min elfellahîn fî blad  
 eššâm we'andoh tôr weḡmâr. ettôr jîhrut elarḡ welḡmâr  
 jirkâb 'alêh welfellâḡ ja'rif fî lḡat elḡawawîn. kan wahîd  
 jôm fî 'lḡarrije amma jîhrut ettôr welḡmâr amma jakul ḡašš  
 fî 'larḡ. feḡallaḡ šugloh elfellâḡ min ettôr werâḡ nâm taḡt-  
 seḡere weḡa 'lḡmâr ila 'and ettôr welitnên ḡaribîn min ḡâḡbhon.  
 feltafat ettôr ila 'lḡmâr weqal loh ja mal'ûn inte tuwal ennhâr  
 takul ḡašš weḡa'ir welâ tištigîl še wana kill jôm ištâḡil min  
 'ala bukra ila 'l'aḡḡije wante tuwal ellêl tu'ajjîṭ wetušenhiḡ  
 wema ṡḡallîni 'nâm. qâl loh ja tôr int ellêle la' takul 'aḡḡak  
 wiḡmil ḡalak ḡ'îf biḡi ḡâḡbak ješûḡak ḡ'îf bjedeššrak jômên  
 s welâ tlat. qâl loh ettôr êh wellâḡi hadâ ra'î. wehinne amma

ai apporté la fille et l'oiseau d'or et le sabre de tel et tel démon; c'est moi qui ai acquis le jardin de tel et tel homme, chez lequel je trouvai mes frères emprisonnés; je les délivrai et les emmenai avec moi, mais ensuite ils m'ont trahi de cette manière détestable; et maintenant, je désire épouser la fille". „Oui", dit le roi, „maintenant tu es le roi et mon maître à moi et celui de tes frères; tu peux les tuer ou leur pardonner selon ton désir". „Non, je veux leur pardonner". Ainsi il devint roi, et ayant épousé la fille, il gouvernait le royaume avec justice, et voilà la fin de ses aventures.

## VII.

### Le paysan, le bœuf et l'âne.<sup>1)</sup>

Il était une fois aux environs de Damas un paysan qui comprenait le langage des animaux; il avait un bœuf avec lequel il labourait la terre, et un âne qui lui servait de monture. Un jour, que le bœuf labourait les champs pendant que l'âne broutait les herbes, le paysan, ayant interrompu son travail, alla se coucher sous un arbre. L'âne s'approcha du bœuf qui lui dit (ils étaient tout près de leur maître): „Sois maudit; toute la sainte journée tu manges des herbes et de l'orge sans rien faire du tout, tandis que moi je travaille du matin au soir, et toute la nuit tu cries et braies et ne me laisses pas dormir". „Mon cher", répondit l'âne, „ce soir tu feras le malade en ne touchant pas à ta portion de fourrage, et quand ton maître viendra et te verra dans cet état, il te donnera deux ou trois jours de repos". „Oui, par Dieu", dit le bœuf „voilà ce que je vais faire".

Cependant leur maître avait entendu leur conversation et

1) Comme on le verra facilement, ce conte n'est qu'une version moderne du conte de l'introduction des 1001 Nuits. Néanmoins je le donne ici afin que, par la comparaison des deux textes, on voie plus facilement les changements que la langue a subis dans le dialecte moderne.

- jihkû simi' hon şahbhon qal binefsih wellahi jin'al abn 'lhmâr usaggiloh bedal ettôr. qa'ad min ennom werikib elhmâr weşahab ettôr werah ila 'lbêt uşab şa'ir lilhmâr ulittôr. werah ağahon nusş ellâl fatah bab elbaike wağad ettôr naim wema 'kal min 'aliqoh şe. gelaq elhab we rah jenâm ila 'şşubh. ağa 'lbaike qal littôr inte 'ljôm q'if ahalik welhmâr jhurut bedalak şab ennir wehaţţoh biraqbet elhmâr. qal elhmâr binefsih allah jil'an eşşeţan ana kan biddi u'allim ettôr ja'mil haloh q'if.
- 3 şahab elhmâr tali' ila 'lbustan tann jhurut 'alah hatta şaret eddinje 'lmağreb. rikib elhmâr wağa 'lbêt wuşil' elhmâr halkan min etta'b. iltafat elhmâr littôr qal loh ja tôr şahbak eljôm amma jeqûl bukra biddi 'dbah ettôr ahsan mâ jemût qam jefizz ettôr weşar jihbuţ bidoş 'ala ma'laf hatta rama'oh ila 'larq ağa şahboh qal loh ja mal'ûn taht. şab loh nusş mudd şa'ir. akaloh. şab loh 'ûdl tibn. akaloh. weşar je'ajjaţ biddoh
- 4 jakul keman. şar jeğib loh akl wettôr jakul. feşar jiğhak fi nefsih elfallah. iltafatet martoh qalet loh læş amma tiğhak qal lha ġiriet ma'i hadse qalt loh la' tiğhak 'aliji. qal lha la' wellahi qalt loh ihki 'li qal lha mâ biqdir in ħakêt ilik amût qalt loh la' lazim tiğki 'li. qal lha la' mâ 'hki 'lik. qalt loh iza mâ ħakêt ili ana hrûh ila 'and ahl. wehwa 'lfallah jehibb-ha ktir feqâl lha ana 'hki 'lik bukra 'and eşşubh wana iza
- 5 ħakêt lik amût qalt loh tajjib lazim tiğki 'li. ħaţţû ra'shon<sup>1)</sup> wenâmû. wehja naima wehwa qa'id fewağad duğğağe tiğki 'la 'ddik wetqûl loh bukra şahbna jemût qal lha læş qalet loh biddoh jihki 'la martoh 'ala 'lmakide elli sawaha 'lhmâr ma'a

---

1) m. 'al 'lmarâ.

pensa: „Maudit soit le père de l'âne; je vais le faire travailler au lieu du bœuf". Il se leva et s'en retourna chez lui en montant l'âne et suivi par le bœuf; ensuite il apporta de l'orge pour tous les deux, mais quand il vint à minuit et ouvrit la porte de l'étable, il vit que le bœuf dormait et n'avait rien mangé de son fourrage. Il ferma la porte et alla dormir jusqu'au matin. Alors il revint à l'étable et dit au bœuf: „Tu es malade aujourd'hui; je vais te laisser ici, et l'âne fera ta besogne", et ayant pris le joug il le mit sur le cou de l'âne qui pensa: „Que Dieu maudisse ce coquin; une diable d'idée que j'aie eu de donner au bœuf l'avis de faire le malade".

Le paysan alla au jardin en emmenant l'âne et laboura avec lui jusqu'au coucher du soleil; ensuite il l'enfourcha et retourna à la maison. Quand l'âne fut revenu tout éreinté de fatigue, il s'adressa au bœuf et lui dit: „Ton maître a dit aujourd'hui, qu'il t'abattrait demain, parce qu'il croit qu'en tout cas tu vas mourir". A ces mots le bœuf s'éveilla et commença à frapper la crèche avec le pied, jusqu'à ce qu'elle tombât; le paysan arriva en disant: „Ah, Ah, mon vieux, te voilà rétabli," il lui donna un demi-boisseau d'orge, et, lorsqu'il l'eut mangé, encore un sac de paille hachée. Le bœuf dévora tout et se mit à mugir parce qu'il en voulait encore. Le paysan lui en donna tout en riant, alors sa femme lui dit: „Pourquoi est-ce que tu ris". „Il m'est arrivé quelque chose qui me fait rire". „Non", s'écria-t-elle; „c'est de moi que tu te moques". Il le nia, mais quand elle lui demanda la cause, il dit: „Je ne peux le dire; si je le dis, je dois mourir". Elle insista, et à son refus elle répliqua: „Si tu ne me le dis pas, je vais retourner auprès de ma famille". Le paysan était très amoureux de sa femme et lui dit à la fin: „Je te le dirai demain matin, mais après je mourrai." „Ça m'est bien égal, il faut que tu le racontes". Ensuite ils allèrent se coucher, mais pendant que la femme dormait, le paysan resta éveillé; tout à coup il entendit une des poules qui disait au coq: „Notre maître va mourir demain." „Pourquoi donc?" „Parce qu'il va raconter à sa femme la



'ttôr qal la wellahi şahibnâ qalil el'aql ana 'andi 'aşrîn mara wekillhon mitl elklab bân ijadijji wehwa 'andoh mara wahde mâ ja'rif jehalliş nefsoh minhâ. qalet edduğage liddik şû bid-dak ja'mil ma'ha qal lha jâhud el'aşaje wejinzil fiha kill jôm hamstn 'aşaje 'ala tizha bitqûl loh dahlak mâ biddi tîhki 'li min hûfha min elqatl. fesimi'hon elfellah şahbhon qal binefsoh wellahi haddik 'aqloh ahsan min 'aql. fezz min elfraş weahad bijeddoh 'aşaje weqal limartoh welek şû mrâdik qalt loh tîhki 'li læş kunt tidhak qal lha ana riğal wente mara biddik tuhkmi 'altijji wallahi jin'al abûk 'ala ummik. weahad el'aşaje nizil fiha hatta kasar ra'shâ qalt lûh dahlak ana mâ biddi tîhki 'li. halla martoh weqa'ad wema 'adet tisa'loh 'ala şe qal binefsoh juhruz dîn haddik elli hadani halhedtije el'aqlijje wellahi loma kunt mutt. tûteh tûteh halset elhaddûte.

## VIII.

## Le cadi et le moufti.

1 Kan mâ kan ja qadim ezzeman hatta kan riğal tafran we'andoh mara hulwe ktîr. fejom min elijam qalet elumra ila gôzha biddi minnak şwâjje lahm mişwi qal lha ja mara fîus mâ 'andi hatta 'ğib lak lahm, qalt loh iza mâ ġibt ili lahm arûh ila bet ahli. qal binefsoh innâ lillâh winnâ ilajhi rağî'un<sup>1)</sup>. rah essûq weğab lifftoh liddallal qal loh hud webi' 'li hadi 'liffe. feba' loh 'jaba bihamse grûş wištara biarba' grûş lahm ubiqirş hubz wehwa mâki fi 'tjarîq feşafoh 'lqadi. welmufiti feqal loh ja rağil şû harriha 'tjajjibe elli ma'ak qal loh ja

1) Langue classique.



ruse de l'âne et du bœuf." „Pardieu," dit le coq, „notre maître est un sot; moi, j'ai vingt femmes, et elles ont toutes peur de moi comme des chiens, et lui qui n'en a qu'une seule, ne sait comment s'arranger avec elle." „Qu'est ce que tu veux, qu'il fasse?" „Il doit prendre un bâton et administrer à sa femme tous les jours cinquante coups sur le derrière jusqu'à ce qu'elle ait peur d'être tuée et qu'elle lui dise: „Pardon, je ne demande pas, que tu me le racontes."

En entendant ces paroles le paysan se dit: „Par Dieu, ce coq a plus de bon sens que moi." Il se leva et ayant pris un bâton, il dit à sa femme: „Bien, que veux-tu?" „Je veux que tu me racontes pourquoi tu as ri." „Voyons" dit-il, „moi, je suis le mari et toi, tu es la femme, est-ce que tu veux me commander; que Dieu maudisse ton père et ta mère." En disant cela il la frappa avec le bâton comme pour lui casser la tête, jusqu'à ce qu'elle criât: „Pardon, je ne veux plus, que tu me le racontes." Alors il la lâcha et désormais elle ne lui demanda plus jamais rien, et le paysan pensa: „Que Dieu bénisse le coq qui m'a donné ce bon avis; autrement j'aurais dû mourir." Voilà la fin du conte.

---

VIII.

## Le cadi et le moufti.

Il était une fois un homme pauvre qui avait une très belle femme. Un jour elle lui demanda un peu de viande rôtie et lorsqu'il lui déclara qu'il n'avait pas d'argent pour en acheter, elle menaça de divorcer. Le mari se recommanda à Dieu et s'étant rendu au marché, il donna son turban au crieur en le priant de le vendre. Après que celui-ci l'eut vendu cinq piastres, l'homme en dépensa quatre pour la viande et acheta du pain pour une, mais en retournant il rencontra le cadi avec le moufti qui lui dit: „D'où vient cette bonne odeur, que portes-tu donc?" „C'est un peu de viande, Seigneur, pour le repas de ma femme," répondit-il. „Donnez-la moi,

sidi šwajje lahm haġl hürmeti tetġadda. qal loh hāt ta'jini  
 'jaho hatta nākloh nihnā feahadoh minnoh weqaraboh kaffe  
 2 weqal loh jallah imki. ferāḥ ila 'and martoh wehwa baki  
 qalet loh ja riġal šu bak lēš tibki qal lha ruḥt essuq webi't  
 lifti weštarēt weġibt lik lahm fešadafni 'lqāḍi wema'oh 'Imufti  
 feahadū minni 'illahmāt weqatalūni. qalt loh mā 'alēk wellahi  
 hatta jin'al abūhon ušbur tšuf halḥile halli raihe bisawīnā  
 ma'hon hāt nāwilni halmirāje welmušt. nāwalhā 'Imirāje  
 welmušt. qa'adet ḡassalet wiššhā fi mā ezzahr wellawanda  
 welḥumra wesshidaġ hatta šaret zej el'arūs feba'atet ila 'and  
 ḡirānha 'sta'aret min 'andhon izār qaṣab wetġattet bilizar  
 3 wenzilet ila naḥw bēt elqāḍi. fewiġdet elqāḍi qa'id 'ala bāb  
 ezzuqāq weamma jamaššit daqnoh felamma šaf elḥürme qal  
 binefsoh allah haidi še 'al qal lha tšaqḍeli ja sitt šarrfina  
 wehwa fi 'lkelām feaġa 'Imufti qal loh ja sidna 'lqāḍi min  
 en halmara 'lḥulwe qal loh hādī 'li wilak qalt lahon elḥürme  
 ellēle biġi 'Imufti webukra biġi sidna 'lqāḍi qalū mliḥ wet-  
 tafaqū 'ala hāk. qalt loh ib'at lna akl lahm weruzz wesukker  
 wefewaki wema jilzam lna min elmašrūb weġeroḥ qal lha  
 ḥādir ja sitti wettafaqū 'ala an el'ašijje jiġi 'Imufti 'lbēt  
 4 waja'milū kēf weahdet misket derbhā werāhet ila bēthā. šar  
 waqt elmaḡreb wajza 'bilmufti jeduqq elbāb fathet loh 'lbāb  
 weqālet loh aḥlan wesahlan wemarḥaban. wehja muzajjane  
 welabse aḥḥar almalbūs fedaḥal elmufti qalet loh išlah ja  
 sidi tjabak ana mā ḥad 'andi fi' lbēt ḡer'inte weana wellēle  
 na'mil kēf 'ala ḥštrak. fekanet rabte ribāt hija weġozhā waiza  
 bilbāb jindaqq qal elmufti daḥlak min ḥad' elli jeduqq elbāb  
 qalt loh ḥada ḡōzi uloh sine msāfir wellēle aġa qal lha daḥlak

afin que nous en mangions," dit le cadi et l'ayant prise il lui donna un soufflet et le chassa.

Le pauvre homme retourna tout pleurant chez sa femme. s  
„Qu'est-ce que tu as; pourquoi pleures-tu?" Il lui raconta, comment il avait vendu son turban au marché pour acheter de la viande et rencontré ensuite le cadi et le moufti qui l'avaient frappé et lui avaient pris la viande. Elle le consola en disant: „Qu'ils soient maudits, mais attends seulement et tu verras quel beau tour je vais leur jouer." Ensuite elle le pria de lui passer le miroir et le peigne et, s'étant lavé le visage avec des parfums et de l'eau odorante, elle se farda et se poudra comme une fiancée, puis elle emprunta aux voisins un voile de brocart d'or et se l'étant mis elle se rendit à la maison du cadi.

Elle le trouva assis à la porte extérieure en train de peigner sa s  
barbe; l'ayant aperçue il se dit à lui même: „Par Dieu, voilà une belle femme," et l'invita à entrer. Il n'avait pas encore achevé sa phrase que le moufti arriva et lui demanda d'où cette beauté lui était venue. Le cadi lui proposa d'être des leurs et la femme dit: „Ce soir le moufti viendra chez moi et demain Monseigneur le cadi." Quand ils y eurent consenti, elle dit au moufti: „Tu dois m'envoyer de la viande, du riz, du sucre, des fruits et tout ce qu'il nous faut pour boire." Il le promit, et après avoir convenu qu'il viendrait festoyer le soir, la femme s'en alla et rentra chez elle.

Le soir le moufti arriva et frappa à la porte; la femme 4  
qui s'était parée de ses plus beaux vêtements ouvrit en lui souhaitant la bienvenue et quand il fut entré elle lui dit: „Ôte tes vêtements, il n'y a dans la maison que moi et toi, cette nuit nous allons faire un festin selon tes désirs." Cependant elle s'était concertée avec son mari, et tout à coup on frappa à la porte. „Grand Dieu," s'écria le moufti, „qui est-ce qui frappe?" „Oh, c'est mon mari; il est en voyage depuis un an et revient ce soir." „Oh, oh; mais que faire? je veux me cacher." „Cache-toi dans le cabinet," dit-elle, l'enveloppa d'une peau de mouton et l'ayant lié avec une corde elle l'attacha à un poteau qui se trouvait là-dedans.

6 63 lön ween biddi 'tħabba qālt loh fūt eššisme welabbestoh  
 6 64 ġild ħarūf werabtħoh biħabl werabtħoh bi'amūd šit eššisme.  
 šit ġozaħ 'lβēt qāl lħa welik min fih 'andik qālt loh dāħlak  
 wellahi mā 'andi ħad ġer elħarūf lēkoh fi 'ššisme. fešar elħarūf  
 ja'mil bā qāl huwa ana biddi ašūf elħarūf ħāt 'li hasseraġ  
 ħatta 'šūfoħ kbīr am zġir. fataħ elbāb wemiskoh min da'noħ  
 qāl lħa ja mara ħada 'lħarūf da'noħ kbīr ħada kebš lazim loh  
 'ddabħ qālet la' ana a'ħih lilulād jil'abū fih qāl la ħāt 'li  
 'ssikkine. ġābet loh 'ssikkine misik beġatoh weqata'hon werāħ  
 6 65 jona'm. feaġat elmara ila 'and elmufi weqālet loh eš lak  
 ħada mqābil ellahm elmišwi halli akaltūħa min ġoza qāl lħa  
 dāħlak ana fi 'arđik fukktini ħallini 'ħrub. šakket loh elħabl  
 ufatħet loh bāb ezzuqāq qālet loh rūħ ja mal'un. ħili' jirkuq  
 ila βetoh daqq elbāb ħili'et martoh qālet loh min ħada qāl  
 lħa ana ja ħanum iftaħi 'li qālt loh min inte qāl lħa ana  
 ġoziq elmufi qālt loh rūħ ja mal'un ja kelb qāl lħa dāħlak  
 wellahi ana 'lmufi iftaħi šūfni. fatħet elbāb wešafet huwa  
 'lmufi qālt loh min sawa ma'ak ħāk qāl lħa ħil'it elbustān  
 ħil'it 'alijji 'l'arab qatalūni weħpadū 'awāt. ħada mā kān min  
 7 66 elmufi. weamma mā kān min elqādi weħwa qā'id 'ala bāb  
 ezzuqāq waiza bilħūrme ġai' ila 'andoh qālt loh nħarek sā'id  
 ja sidi qāl lħa 'lqādi aħlan wesahlan wemarħabtān bisitti  
 wenūr el'en qālt loh tšarriħa ja sidi 'lile qāl lħa tājjiħ.  
 qālet loh ib'at lna makūl weruzz wemašrūb ħatta nšawi 'lile  
 kēf 'ala ħaħrak. ba'at aktar min elmufi qiħa' tlate. šaret  
 eddinje elmaġreb ba'at elqādi wara' 'lmufi feaġa ġewāb min  
 'andoh huwa ġif. qāl binefsoh ana 'rūħ ila 'andoh. rāħ ila  
 'andoh waġadoh qā'id bilfarše weamma je'in minni ettōr qāl  
 loh 'lqādi šū bak ja-mufi 'ššam qāl loh min kutr ana šribt

Lorsque le mari entra, il s'écria: „Malheur à toi, qui est ici chez toi?“ „Pardon, mon mari, par Dieu, il n'y a personne ici que le mouton qui est là dedans.“ Le moufti fit entendre un bêlement de mouton: mê! Sur cela le mari dit: „Je veux voir le mouton, donne-moi la lampe, afin que je voie, s'il est grand ou petit,“ et ayant ouvert la porte il le saisit par la barbe et dit: „Tiens, ma femme, il a une grande barbe, ça doit être un bœlier; il faut, que je le tue.“ „Non, non,“ dit-elle, „je veux le donner aux enfants afin qu'ils jouent avec lui.“ „Non, donne-moi le couteau.“ Quand elle eut apporté le couteau, le mari saisit le moufti et le châtia; ensuite il alla se coucher.

La femme entra chez le moufti et lui dit: „Eh bien, comment trouves-tu ça en revanche de la viande, que vous avez prise à mon mari.“ „Oh, je te supplie,“ dit-il, „délivré-moi, afin que je m'enfuie.“ L'ayant délivré des cordes et ayant ouvert la porte extérieure, elle le chassa, et tout courant il se rendit à sa maison et frappa à la porte. La femme cria: „Qui est là?“ — „Ouvre, c'est moi, madame.“ — „Qui es-tu?“ — „C'est moi, ton mari, le moufti.“ „Va-t-en, chien maudit.“ „Non, je t'assure, c'est moi, le moufti, ouvre afin que tu voies.“ Elle ouvrit et s'écria en le voyant: „Qui est-ce qui t'a traité ainsi.“ „Je me promenais dans les jardins, lorsque des brigands m'attaquèrent et m'ayant assomé de coups ils prirent mes vêtements.“ — Voilà pour le moufti.

Quant au cadi, il était assis [le lendemain] à la porte extérieure, quand la femme vint et le salua. „Sois la bienvenue, lumière de mes yeux,“ dit le cadi, la femme le pria de venir le soir chez elle. Quand il l'eut promis, elle lui demanda d'envoyer des vivres et des liqueurs afin qu'elle lui préparât un festin selon son goût. Le cadi fit apporter trois fois plus que le moufti et vers le soir il envoya chercher celui-ci, mais ayant reçu la réponse, qu'il était malade, il résolut d'aller le voir. Il le trouva dans son lit gémissant comme un taureau: „Qu'est ce que tu as, moufti de Damas?“ „Je suis un peu indisposé parceque j'ai bu trop d'arack hier soir.“ „Comment trouves-tu donc cette femme?“ „Oh, elle est

‘araq embareh şirt qîf qal loh aş lön halmara qal loh şö ‘al  
 ktîr turqûş tğanni wellêle bitşûf int aktar qal loh ana râih  
 îla henik hâtrak. wemâ aḥka loh ‘Imuftî şû sawa’et ma’oh  
 s ‘Imara. qal binefsoh ḥalli halmal‘ûn jakul bahdale aktar miunî.  
 wuṣil elqâdi îla ‘and elmara daqq elbab ‘alêha fatḥet loh weqâlet  
 loh aḥlan wesahlan wemarḥaban bisîdî ‘lqâdi. wekanet râbte  
 ribaṭ hiḡa weğôzhâ qâlet loh qûm ja sîdî îṣlah ‘awaik. şalah  
 el‘awâi waiza bilḥab jindaqq qal lḡa dahlik min jeduqq elbab  
 qâlt loh hada ġôzi loh sinten msaîr wehallaq iza şafak bjîd-  
 bahak. qal lḡa dahlik qâlt loh ‘şbur ḥattâ nsawi ḥîle ma’a  
 ġôzi. ġâbet loh serîr weqâlet loh nanwih mitl wâlâd zğîr weşar  
 ja’mil wâ wâ weşôtoḥ mitl eddubb. fat ġôzhâ qal lḡa welik  
 şû hada ḥalli bisserîr qâlt loh ibnî qal lḡa farġtnî ‘jah. kaşfet  
 elġaṭa ‘an wişşoh weşar jimsik daqnoḥ uşewarboh janattifhon  
 weqâl lḡa ḥatî ‘lî mûs qâlt loh leşş almûs qal lḡa mrâdî  
 ‘ḥliq daqnoḥ weşwarboh qâlt loh ḥallîḥ hada wâlâd zğîr qal  
 lḡa ġibî ‘lî ‘Imûs şû hada wâlâd zğîr uloh daqn uşewarib.  
 weḥaṭṭî ‘alêha bissêf biddoh jîdrubḡa. ḥâfet we‘aṭeṭoh ‘Imûs  
 s feaḥad elmûs weḥallaq daqnoḥ uşwarboh weşakkoh min essîr  
 weqâl loh ta’a ‘azzîl lḡa ‘şşîşmeje. ‘aṭş ‘lîlbe welmeġrafe  
 weşar jîḡmil elḡarâ ‘ala râsoḥ sa’a min ezzemân. aġat îla  
 ‘andoh ‘Imara weqâlet loh aşşônak ja qâdi ‘şşam qal lḡa  
 ana dahlak qâlt loh ḥalli bişumm ḥadîk errîḡe ‘ṭṭajjibe  
 bişumm ḥarrîḡe ‘Imal‘ûne. qal lḡa dahlak mrâdî ‘hrub qâlt  
 loh ana bideşşrak welâkin fîḡ şarṭ benâtna la’ baġet tuġariş  
 ḡad qal lḡa ana taib ‘ala jedd allah we‘ala jeddik. ukisbet  
 minḡon elmalbûs wellaḡm welmâkûl weqâlet îla ġôzhâ şuft  
 melâ’ib anniswân qal lḡa şh wellaḡi şuft bi’ent.

admirable, elle danse et chante, cette nuit tu vas le voir toi-même." Le cadi le salua et s'en alla. Le moufi qui n'avait rien dit de ce que la femme avait fait, pensa: „Laissons en goûter à ce mandit encore plus qu'à moi."

Étant arrivé à la maison, le cadi frappa à la porte et la femme qui, d'avance, était d'accord avec son mari, ouvrit et lui souhaita la bienvenue: „Entrez, Seigneur, et ôtez vos vêtements." Il le fit, mais tout à coup on frappa à la porte: „Grand Dieu, qui est-ce qui frappe?" „Oh, c'est mon mari, qui est en voyage depuis deux ans; s'il vous voit, il vous tuera." Le cadi la supplia de le sauver, elle lui dit: „Attendez, je vais jouer un tour à mon mari." Elle le mit dans un berceau et lui ordonna de pleurer comme un petit enfant; il commença: Euh! euh! mais d'une voix comme celle d'un ours. Le mari entra et dit: „Malheur à toi, qu'est ce que ça dans le berceau." „C'est mon fils." „Bien, montre-le-moi." Elle écarta le voile du visage du cadi; le mari lui saisit sa barbe et ses moustaches et les tira en disant: „Apporte-moi le rasoir." „Pourquoi donc." „Je vais lui raser la barbe et les moustaches." „Mais, laisse ça, c'est un petit enfant." „Comment, ça, c'est un bébé avec de la barbe et des moustaches," s'écria-t-il en la menaçant du sabre; elle eut peur et lui donna le rasoir. Ayant rasé la barbe et les moustaches du cadi, il le sortit du berceau et lui ordonna de nettoyer le cabinet. Avec le seau et la pelle il commença à amasser les immondices sur sa tête, et quelque temps après la femme vint lui dire: „Eh bien, Monsieur le cadi, comment allez-vous?" „Oh, je te supplie, sauve-moi." „Vous le voyez, celui qui sent l'odeur agréable doit aussi en sentir la mauvaise." „Je te supplie, laisse moi, afin que je m'enfuie." „Je vous laisserai, mais à condition que vous ne chicaniez plus jamais personne." Il le promit en disant: „Je suis converti par Dieu et par toi." Ainsi elle gagna les vêtements et toutes les provisions, et elle dit à son mari: „Voilà une ruse de femme!" „Oui, certes," dit-il, „maintenant j'en ai vu une."

---

## IX.

## L'histoire de la femme rusée.

- <sup>1</sup> Kan rağil uloh hürme urrağil biha' 'ala hürmtah la' ta'mil ma'oh hile feamar lha bet min dñn frengat waqt bjrñh min elbet jiqil ujahod elmuftah ma'oh. kan 'ala hadi 'lhale tlàte sanin. jom min eljam qalet elhurme binefsah wellahi hatta a'mil ma'oh hile ma' garat ma'a had abadan. festana'et lenefsha sullum min hahl weramet essullum 'ala 'lhet uñil'iet ila 'lustñh uşaret tsñf essikke werrñh weğğai. feşafet šabb min elme'aṭṭarin feşarhet loh marhaba ja šabb qal lha ahlan wesahlan bisitti
- <sup>2</sup> we'ujññ qal lha 'ftah 'li 'lbab hatta 'füt ila 'andik. feahket loh ma' šana' ġözha qal lha la ba's ana udabbir šuğil. rah uşana' sullum teslik weağa 'lbet ulaḥaş essullum uñil' 'aleh unizil fi 'lbet ila 'and elbint uqa'ad 'andha min eşşubh ila 'l'aşr. felamma şar mi'ad el'aşr faiza biğözha fatih elbab ubijeddoh baṭṭiḥe feqalt loh hadi 'l'eşe ma' net'aşsa muradna 'ṭṭabñ uhada 'lbaṭṭiḥ ennas ta'miloh miḥle ma' tet'aşşah biḥubz. ferah essñq hatta jğib lahm. feqalet lişahbha qñm rñh essñq
- <sup>3</sup> uhāt lñā tlàte 'frağ samak. rah essñq uğab lha tlàte 'frağ samak uqalet loh la tḥaf eş ma' ġara la tḥaf biddi a'mil hile 'ala ġözi qal lha tājñib. feahadet essamak uwadde'toh biwust elbaṭṭiḥe. ube'doh ağa ġözha ḥamil beğ ulaḥm. fñtah elbab
- <sup>4</sup> uñat uşahibha qa'id fi şandñq. qal lha hai 'llaḥm qalet loh la' ma' 'ṭbñh şaret eddinje 'lmağreb. qal hñti 'lbaṭṭiḥ ana



## IX.

## L'histoire de la femme rusée.

Il était une fois un mari qui craignait toujours que sa femme ne lui jouât un mauvais tour. Pour cette raison il lui avait bâti une maison qui n'avait qu'un étage, et toutes les fois qu'il sortait, il emportait la clef avec lui. Ils vécurent ainsi trois ans. Cependant, un jour la femme se mit à réfléchir et se dit: „Par Dieu, je vais lui jouer un tour tel que personne n'en a jamais vu.” Elle fabriqua une échelle de corde, l'attacha au mur, monta sur la terrasse et se mit à regarder les gens qui passaient dans la rue. Parmi ceux-ci elle aperçut un jeune gaillard qu'elle salua. „Mes compliments à toi, ma maîtresse, ma prunelle,” lui répondit-il, „ouvre-moi la porte, afin que je puisse entrer chez toi.” Sur cela elle lui raconta les mesures que son mari avait prises, mais il dit: „Ça ne fait rien, je vais arranger notre affaire.” Puis il alla se procurer une échelle de corde, et après être revenu, il monta et entra dans la maison; il passa toute la journée chez la jeune femme du matin jusqu'à l'après-midi.

A cette heure-là le mari rentra, apportant une pastèque. „Non,” dit elle, „ça ne nous suffit pas pour le souper, il nous faut de la viande; d'habitude ordinaire la pastèque ne sert que de dessert, seule avec du pain elle ne compose pas un souper.”

Le mari alla au marché acheter de la viande, et la femme dit à son amant: „Allez apporter trois poissons.” Il obéit; ensuite elle lui dit: „N'ayez pas peur; quoi qu'il arrive, n'ayez pas peur; je veux jouer un tour à mon mari.” „Bien,” dit-il. Elle mit les poissons dans la pastèque et cacha son amant dans une grande caisse.

Peu après le mari rentra avec de la viande et des œufs qu'il lui donna: „Voici la viande.” „Ah, mais,” dit-elle, „maintenant je ne veux pas la cuire, c'est trop tard.” „Bien,” répondit-il, „donne-moi la pastèque, afin que j'en soupe.” Quand il coupa la pastèque, les poissons apparurent;

ba'kuloh. fekasar elbatîlê fetîlîc 'ssamak feqâlet loh amant  
 billah şû hada allah bejîbliq samak biwustê elbatîlî ma şûft  
 illa halbatre feqal lha ja mara 'lbatîlî bjîlîc biwustoh samak  
 qâlet loh gâlla 'ssani' bima şana'. Ba'dên qalt loh biddî 'hki  
 5 lah halhikaje qalt loh kân rağîl mitlak uloh mara mitli ana  
 urrağîl haif min martoh ta'mil ma'oh hîle feşana' lha bêt  
 mitl bêtak hada uhatt martoh fi halbêt. umartoh wallafet  
 lenefsha şahib uğabtoh ila 'lbêt uqa'ad 'andha min ala bukra  
 ila 'l'asr uba'doh ağa g'özha 'lbêt habbatoh fi şandûq ukân  
 muftah eşşandûq ma'a g'özha ubije ma'ha muftah tani wehuwa  
 6 ma bja'rif. ba'û ma g'özha simi' halkelâm rah fatah eşşandûq  
 fewağad riğal şahîh qafal eşşandûq urah esserâje jğîb el'askar.  
 uma dâm gab g'özha talla'et şahibha wehwa rah sabîloh ağa  
 g'özha uğab ma'oh hamma' fehamal el'attal eşşandûq. rah ila  
 'esserâje uqal hibaşa ja sîdî el'arq lillah welissultân hada 'rrağîl  
 elli fi 'şşandûq kân 'and martî. qal elbaşa 'fahû 'şşandûq.  
 wağadûh siqî qal loh welak şû halhîle 'lîl 'amalt tîjahhak  
 'alhukûme wela int meğnûn. qal loh la' ja sîdî wehjat  
 räsak ana mû meğnûn uhadi hûrimti elli kamset ezzeleme  
 hatîtoh fi 'şşandûq uba'dên kasarna 'lbatîlê ufilîc biwustha  
 samak. felamma simi'et martoh hada 'lkelâm minnoh dajâlet  
 ila 'and elbaşa uqalt loh ja sîdî g'özî biddoh jezunn essu'  
 fi 'arqî wehwa mağnûn wejûl fîh samak biwustê elbatîlî  
 uhada haki 'lmeğanîn. qal lha 6 wellahi hodoûh ila 'lmuristân  
 7 ahadûh ila 'lmuristân uhatîd qêd fi raqbtoh. ba'at gâb martoh  
 ila 'lhabs uqal lha ja mara mû inte 'lîl kamaşt errağîl uhatîtoh  
 fi 'şşandûq ukasarna 'lbatîlî ufilîc fîha samak. qalt loh bela

la femme s'écria: „Grand Dieu, qu'est ce que ceci? Dieu a créé des poissons dans la pastèque; je ne l'ai jamais vu jusqu'à présent." Son mari dit: „Mais comment peut-il se trouver un poisson dans une pastèque?" „Gloire au Créateur pour tout ce qu'il a créé," répondit-elle.

Puis elle lui dit: „J'ai quelque chose à te raconter: il s'était une fois un mari comme toi qui possédait une femme comme moi; cet homme avait peur des ruses des femmes et avait bâti une maison comme la tienne, où il gardait sa femme. Néanmoins elle se procura un amant et le fit venir chez lui; ils passèrent toute la journée ensemble du matin jusqu'à l'après-midi. Quand son mari arriva, elle cacha son amant dans une caisse, dont elle avait la clef sans que le mari n'en sût rien...."

A ces paroles [des soupçons s'emparèrent du mari] et après avoir ouvert la caisse il vit, qu'il y avait réellement un homme là-dedans. Il la ferma de suite et courut au palais chercher des soldats, mais pendant son absence sa femme délivra son ami [avec la clef, que le mari avait oublié de prendre]; il s'enfuit [et elle referma la caisse].

Le mari rentra avec un portefaix qui emporta la caisse et, étant arrivé au palais, il s'adressa au pacha: „Gloire à Dieu et au sultan; dans cette caisse il y a un homme, que j'ai trouvé chez ma femme." Sur l'ordre du pacha on ouvrit la caisse, mais on la trouva vide. „Malheur à toi," dit-il, „que veut dire ce tour, veux-tu te moquer du gouvernement, ou es-tu fou?" „Non, Seigneur, par la vie de votre tête, je ne suis pas fou; voilà ma femme qui a saisi elle-même le garçon et l'a enfermé dans la caisse; ensuite nous avons coupé une pastèque et y trouvé des poissons." A ces mots la femme s'avança et dit au pacha: „Seigneur, mon mari médite quelque chose de mauvais contre moi; il est vraiment fou, puisqu'il dit, qu'il y a des poissons dans les pastèques; les fous seuls peuvent dire de pareilles choses." „Oui, par Dieu," dit le pacha, „emmenez-le à la maison des aliénés."

Emprisonné là avec une chaîne autour du cou il fit appeler 7

qal lha leš hāk 'amalt ma'ī nsabatt eḡḡenāne 'and elbaša  
qalt loh inte hāif min hilet enniswān uhādi. hile zḡire weiḡa  
kān tedeššir elumūr ilī ana uṭalla'ak min elḡabs utuq'ud mitl  
el'alam. qal lha wellahi mā biḡalifnik bišē. rāḡet ila 'and elwālī  
uahket loh huwa ṭāb uhāda 'Imaraḡ kull tlate sanawat ḡšir  
maḡnūn feamar loh biṭṭulū'. aḡdetoh urāḡet elbēt weasselām.  
Hādi hile min biḡal enniswān.

## X.

## Le moribond et son fils.

Kān raḡil faḡir iḡtiḡar uloh wālād. ḡa'if erraḡil weḡal libnoh  
ḡat ilī ḡakīm. ḡab loh ḡakīm welḡakīm daḡes maḡsaloh fewaḡdoh  
ḡarīb an jemūt. 'aṭāḡ dawa ḡal libnoh in šā allāḡ in naḡas  
tenḡise min taḡt weḡessalḡ 'an ḡalboḡ biḡeṭib. aḡad eluḡra  
minnoh werāḡ. širib eddawa erraḡil uḡaḡi ila ḡadd eḡḡubḡ  
wemāt. feḡassaloh weḡaffanoḡ wālādoh we 'aba traḡboh weriḡi'  
'lbeṭ. aḡa 'ḡḡab elwalād ila 'andoh liaḡl je'azzūḡ. feltafat wāḡid  
min aḡḡaboh weḡal loh jā šlan la' tiza'ī la tibki ḡāda rāḡ  
ila 'ḡḡenne wāḡil fekān ḡewab min elwālād. jā mela'in in  
kān allāḡ biddoh ja'āḡ elḡinne fi 'lāḡre kān 'aṭāḡ fi 'ddinje  
ḡaṭe wemā māṭ.

sa femme et lui dit: „N'as-tu pas saisi et enfermé le garçon dans la caisse, et n'avons nous pas coupé la pastèque et trouvé des poissons à l'intérieur?" „Où, c'est ainsi." „Bien, mais pourquoi donc as-tu fait ainsi et témoigné de ma folie devant le pacha?" Elle lui dit: „Tu as toujours eu peur des ruses des femmes, en voilà une petite, mais si tu veux me donner un peu plus de liberté, je vais te délivrer et tu seras comme tout le monde." „Par Dieu," répondit-il, „je ne te contrarierai plus jamais." Sur cela elle se rendit auprès du gouverneur et lui dit, que son mari était rétabli, que ce n'était qu'un accès de folie qui le prenait tous les trois ans; le gouverneur ayant ordonné sa mise en liberté, elle le ramena à la maison. Voilà un exemple des ruses des femmes.

---

## X.

## Le moribond et son fils.

Il était une fois un pauvre vieillard qui avait un fils; il tomba malade et ordonna à son fils de lui chercher un médecin. Celui-ci vint, et lui ayant tâté le pouls il vit, que le vieillard était sur le point de mourir. Il lui ordonna un médicament et dit à son fils: „S'il peut lâcher un vent, cela produira un dégagement, et il sera sauvé, si Dieu le veut." Ensuite il reçut ses honoraires et s'en alla. Le vieillard but le médicament et resta en vie jusqu'au matin, où il mourut. Quand le fils l'eut lavé et enveloppé dans son suaire, il l'enterra et il retourna ensuite à la maison. Ses amis vinrent le voir pour le consoler, et l'un d'eux s'adressa à lui avec les paroles: „Mon ami, ne t'afflige pas et ne pleure pas; ton père est maintenant au paradis." „Que vous soyez maudits," répondit le jeune homme, „si Dieu voulait lui donner le paradis après sa mort, il lui aurait bien donné dans ce monde-ci la force de lâcher un vent, et mon père ne serait pas mort."

---

## XL

L'évêque, le prêtre et le bedeau <sup>1)</sup>.

- 1 Kân hân mara weriğal rûmi webedi'a bihûsan elğemâl. wehuwa 'rriğal jehibbha ktîr umâ jehallîha jîlîa' barra abadan ujerûh dâiman wara'oh ukillmâ trûh barra huwa jisbaqha. uwâhid jôm huwa ja'ni elbint qâl loh mâ tğallîni barra ana 'mût hân fi 'lbêt. qâl lha tğjîb haljôm int trûh fi 'şşala. urâh fi 'şşala uqa'ad uağa hinne jedauwarû 'şşalîb fi 'lkenîse ja'ni 'lmaţrân welqassîs weşşammas. wağa 'lmaţrân uđahak ma'aha uqâl lha weên bêtik ja bintî. wehîja 'lbint jistaha uqâl mow hada 'şşuğl ġôzi mâ jehallîni barra abadan. wağa 'lqassîs uqâl lha weên bêtik ja bintî wağa 'şşammas ukemân
- 2 qâl lha weên bêtik ja bintî. uhiya auwal mâ ħalaş eşşala râh îla 'lbêt utekellîm liğôzha uqâl lha bukra îlbis 'awâi tğjîb welîbs tğjîb wekill şe tğjîb urûh fi 'şşala weîza jeqûl lak weên bêtik teqûlî loh fi 'lmaţrah 'elfulân weîza jeqûl lak int' aġi teqûlî loh sâ'a wâhid ujîġi 'lqassîs teqûl loh hâk uteqûl sâ'a tintân ulîşşammas kemân hâk utqûl sâ'a tilâte. wehîja râh ekkênîse we'amal hâk uba'd mâ ħalaş elqadas elmaţrân râh fi 'lbêt weesawa wâhid ħabaş unbid uteffâh ufîstoq ukill şe weaġîroh aġad kûlloh fi bêt elmara welqassîs kemân 'amal 'araq ukunjak ukill şe 'aşşân elkâf uġab lîlbêt weşşammas 'amal kemân hâk wekillhon ġâbû maşari 'aşşân
- 3 elmara. uağa ġôz elmara uqâl loh ana bûq'nd 'assuñîh bastanna

---

1) Voir les observations dans la préface à propos de ce conte.

## XI.

## L'évêque, le prêtre et le bedeau.

Il était ici un Grec qui avait une femme d'une beauté<sup>1</sup> merveilleuse. Il l'aimait beaucoup mais ne lui permettait jamais de sortir [seule]; il était toujours sur ses talons et dès qu'elle sortait il l'accompagnait. Un beau jour elle lui dit: „Est-ce que tu ne me laisseras jamais seule; dois-je mourir ici dans cette maison?“ „Bien,“ dit-il, „tu peux aller aujourd'hui à la messe.“ Elle y alla et quand ils s'approchèrent, c'est-à-dire l'évêque et le prêtre et le bedeau, portant la sainte croix, l'évêque se tourna vers la femme et lui dit en badinant: „Où demeures-tu, mon enfant?“ La femme fut confuse et lui répondit: „Quant à cela, mon mari ne me laisse jamais seule.“ Après lui vint le prêtre et dit: „Où est ta maison,“ et le bedeau, qui vint le dernier, fit la même question.

Dès que la prière fut terminée, la femme s'en alla et raconta à son mari [ce qui s'était passé]. „Bien,“ dit-il, „demain tu choisiras des habits neufs et tu te pareras et te rendras à la messe; s'il te demande, où tu demeures, tu lui répondras: dans telle et telle maison, et s'il dit: A quelle heure puis-je venir, tu diras: à une heure; tu parleras de même au prêtre et au bedeau et tu les feras venir, l'un à deux heures et l'autre à trois heures.“ La femme alla à l'église et fit comme le lui avait recommandé son mari. Après le service l'évêque rentra chez lui et ordonna, qu'on préparât une dinde, du vin, des pommes, des pistaches et d'autres choses, que son domestique porta tout chez la femme; le prêtre envoya de l'arack et du cognac pour préparer le festin, et le bedeau fit présenter quelques cadeaux de la même espèce; de plus tous les trois envoyèrent de l'argent à la femme.

Sur ces entrefaites le mari s'était concerté avec sa femme, à qu'il se tiendrait sur le toit pour guetter ce qu'ils feraient. Peu après l'évêque arriva: „Eh bien, ma petite, viens ici

kéf eššugl baṣr. waḡa ṯmaṣṣān uqāl loh ēh ja bintī ṯfaḡḡal  
 nuqʿud sawa naʿmil šugl kwajjis qāl loh laʿ laʿ istanna ta  
 aʿmil wāḡid naʿās uaʿmil qahweh. ufi ḡalāḡha šār wāḡid saʿa  
 weiza bilḡūṯi daqq elbaḡ uḡija qāl ḡāda ḡōzi daḡḡlak daḡḡlak  
 ḡōzi ḡōzi. uqāl elmaṣṣān weēn arūḡ qāl loh ana ʿandī bīr  
 4 inte tinzil fi ṯbīr nizil uʿamal bow fi ṯbīr. waḡa ṯqassīs  
 udahāḡ ḡuwwa uqāl lḡa ṯfaḡḡal ja bintī naʿmil šugl na qāl  
 loh laʿ laʿ ana aʿmil lak wāḡid naʿās wāḡid qahweh wāḡid  
 šugl. ubiḡalāḡoh šār wāḡid saʿa waḡa ṯšammās ndaqq elbaḡ.  
 uqālet loh daḡḡlak ḡāda ḡōzi ḡa min istambūl ḡedid uqāl  
 loh weēn arūḡ ana ja bintī qāl loh taʿāle nenazzilak fi wāḡid  
 5 bīr waḡa unizil fi ṯbīr uʿamal bow. uḡa ṯšammās uqāl lḡa  
 taʿāle ana aqūl lak kilme. qāl loh ṯstanne ana aʿmil lak naʿās  
 ukman šār wāḡid saʿa uḡa ḡōzoh ndaqq elbaḡ uqāl ḡāda  
 ḡōzi aḡa min istambūl ana aḡaʿ alēk qāl weēn arūḡ ja bintī  
 qāl loh taʿa ʿandī bīr kwajjis unnazzilak fih uḡa unizil fi  
 6 ṯbīr. aḡa ḡōzḡa qāl limartoh ana biddī biḡuṯṯ zēt uzefṯ bilbīr  
 ente mā kanast elbīr qāl laʿ qāl ṯajjib inzil. qāl laʿ anʿ aḡaʿana  
 mā banzil ente tinzil. wehuwa kān nāzil welmaṣṣān welqassīs  
 weššammās ʿamalū ḡak min šān mā jimskūh uhuwa saʿal



et nous allons bien nous amuser." „Oh, attendez seulement un moment, je vais vous préparer un narghileh et faire le café," durant ces préparatifs l'heure passa, et voilà le prêtre, qui frappe à la porte. „Ah," s'écria-t-elle, „c'est mon mari, quel malheur, quel malheur!" „Oh, où me cacherais-je?" „Tiens," dit-elle, „il y a ici un puits vide dans lequel vous pouvez descendre." Il descendit et patatras! il dégringola jusqu'au fond.

Cependant le prêtre était entré et dit à la jeune femme: „Prends place, ma chérie, nous allons nous amuser." „Pas encore," dit-elle, „je vais vous préparer une pipe et faire le café." Ainsi passa encore une heure, et voilà le bedeau. „Oh, grand Dieu, voici mon mari qui revient de Constantinople!" „Oh, ma fille, ne sais-tu pas un endroit, où je puisse me cacher?" „Voyons," dit-elle, „je vais vous cacher dans le puits." Il y descendit et tomba avec fracas.

Quand le bedeau fut entré, il dit à la femme: „Viens ici, j'ai quelque chose à te dire." Mais sous les mêmes prétextes qu'auparavant elle fit si bien que l'heure s'écoula jusqu'à ce que son mari, [qui était descendu], vint frapper à la porte. „Oh, oh," dit-elle, „voici mon mari qui revient de Constantinople; j'ai peur pour toi; mais viens ici, il y a un bon puits, où je te cacherais," et lui aussi descendit dans le puits.

Après cela le mari dit à sa femme: „Je vais mettre de l'huile et de la poix dans le puits; est-ce que tu l'as nettoyé?" „Non," répondit-elle. „Descends-y donc maintenant." „Oh, non, j'ai peur; je ne descendrai pas; tu dois descendre, toi." Il se mit à descendre, et l'évêque, le prêtre et le bedeau qui étaient en bas firent comme cela <sup>1)</sup> pour le saisir, (mais quand il les avait vus tous, il remonta et], ayant fait du feu, il remplit une grande chaudière de poix et d'huile, et lorsque le tout fut devenu brûlant, il le versa dans le puits. Tous les trois périrent, et les cadavres devinrent raides comme de la pierre à cause de la poix; sur cela il les tira

---

1) Le narrateur lève les mains en haut.

nâr uḥatt zēt wezeft fi waḥid ḥalle. nṣar nehajtoḥ suḡn  
ktîr mitl ennâr uḥaṭṭoḥ fi ġuwwat albîr wehinne mâtû  
nṣarû mitl elḥaġar min ezzēt welzeft. wehuwa ṭallaḥon  
wemartoh zîl ktîr uqâl loh šû naḥmil hallaq jiqtilûnâ uqâl  
7 loh laḥ ṭḥaf abadan min ḥada ḥššugl ana baḥrif. urâḥ fi waḥid  
ḥammâra jobtḥ ḥaraq udaqq elbab uḥaṭṭ ḡism elmaṭran ḥalbab  
uqâl ana lâzim ḥaraq ana baṣrab ktîr uḥamal ḥâk. fataḥû  
ḥbab bow huwâ wîqîḥ fi ḥarḍ welḥammârġi ġaboh ila ġuwwa  
jezunn ḥada waḥid sakran. baḥden ġâb ettâni udaqq elbab  
uḥaṭṭoḥ fi ḥbab uḥamal mitl maḥa ḥadâk. waġa ṣâḥib elḥam-  
mâra uqâl min ḥadûl uqâl ḥadûl tnên sakranên ḥallîthon ta  
8 jîṣḥû. waġa raḥar udaqq elbab uqâl loh lâzim ili waḥid ḥaraq  
qâl loh ḥaḍîr ufataḥ elbab uqâl loh min ḥada jaḥni ḥššammâs  
qâl kemaḥ waḥid sakran ṣar tlâte qâl ḥat ili ḍaw ašûf min  
ḥada. šaḥal eqḍaw wešâf weṣarah aj aj ḥada ḥmaṭran uḥada  
ḥqassîs uḥada ḥššammâs uḥamal ḥâk uqâl kâf naḥmil kâf  
nedebbir qâl loh naḥnâ nġîb waḥid maġnûn esmoh iskender  
iza taḥîḥ waḥid šwajjet ḥaraq huwa juḍrub mit zeleme huwa  
maġnûn ktîr. ġâb iskender ḥaḥa tnên tlâte qadaḥ ḥaraq  
9 uqâl loh ḥôn ḥandâ waḥid majjit uteqaṭṭaḥ ṣaqaf ṣaqaf  
utirmîḥ fi ḥbaḥr amma jirġaḥ baḥden. ġaboh weqaṭaḥ ṣaqftên  
tlâte uramâḥ fi ḥbaḥr. qâl elḥammârġi šû ḥada huwa riġîḥ  
qâl kâf jirġaḥ qâl loh riġîḥ lâzim tiqṭaḥ ṣaqaf ṣaqaf utirmîḥ  
fi ḥbaḥr. qaṭaḥ ettâni jaḥni elqassîs uramâḥ fi ḥbaḥr qâl el-

du puits, mais sa femme eut peur et lui dit: „Qu'est ce que nous allons faire; on va tout de suite nous tuer.” „Ne crains rien pour cette affaire,” lui répondit-il; „moi, je sais comment l'arranger.”

Puis il alla à un estaminet, où l'on vendait de l'arack et frappa à la porte après y avoir appuyé le cadavre de l'évêque: „Donnez-moi un peu d'arack; j'ai une soif effroyable,” cria-t-il en faisant comme cela <sup>1)</sup>. La porte s'ouvrit et patatras! voilà le cadavre qui tombe. La cabaretier le prit et le porta dans la maison croyant, que c'était quelqu'un qui s'était grisé. Puis le mari apporta le deuxième et fit de même qu'avec l'évêque. „Qui est ce-donc?” demanda le cabaretier. „Ce sont deux ivrognes, laissez-les ici jusqu'à ce qu'ils aient curé leur arack.”

[Quand il revint pour la troisième fois avec le cadavre du bedeau, il recommença le même jeu]; il frappa à la porte et cria: „Donnez-moi de l'arack.” „A l'instant,” répondit le cabaretier et ouvrit la porte, mais quand il vit le bedeau, il s'écria: „Qu'est-ce que cela?” „C'est encore un ivrogne, en voilà trois maintenant.” „Apportez-moi une lampe,” dit l'autre, „afin que je voie, qui ils sont.” Mais dès que la lampe fut allumée et qu'il les reconnut, il se mit à crier: „Oh, c'est l'évêque, et lui, c'est le prêtre, et voilà le bedeau,” et fit comme cela <sup>2)</sup>. „Qu'est-ce que nous allons faire; comment arranger cela?” „Il y a ici,” dit l'autre, „un casse-cou, nommé Alexandre; si tu lui donnes un seul verre d'arack, il sera prêt à égorger cent personnes, c'est un diable enragé; il fera notre besogne.” Il alla appeler Alexandre et après lui avoir donné deux ou trois verres d'arack, il lui dit: „Nous avons ici un cadavre, que tu couperas en petits morceaux et jetteras dans la rivière; mais je crains qu'il ne revienne.” Alexandre prit le cadavre qu'ils avaient apporté, le coupa en deux ou trois morceaux et le jeta dans la rivière. [Quand il revint], le cabaretier lui dit: „Le mort

---

1) Le narrateur contrefait les gestes d'un ivrogne.

2) Le narrateur se frappe la poitrine.

hammārġi šūf huwa riġi<sup>c</sup>. kēf jirġa<sup>c</sup>. kamašoh uqaṭa<sup>c</sup>oh šaqaf  
10 šaqaf šaqaf uramāh. uhada iskender rāh ila bētoḥ ušāf waḥid  
qasās rākib ḥmār uġai ʾlkenise uqāl jabrib bētak tirġa<sup>c</sup> ma<sup>c</sup>a  
ḥmār quddāmt wana qaṭa<sup>c</sup>tak šaqaf šaqaf tlāte marrāt. kamašoh  
uqaṭa<sup>c</sup>oh urikib ellmār urāh fi ḥal sabīloḥ. .

---

est revenu." „Comment?" „Oui, il est revenu, il faut que tu le coupes en tout petits morceaux avant de le jeter dans la rivière." Il prit le cadavre du prêtre, le coupa et l'emporta. Mais le cabaretier dit comme la première fois: „Il est revenu." „Quoi?" „Oui, il est revenu!" Impatienté il prit le troisième cadavre et en fit de même qu'avec les deux autres.

Quand tout fut terminé, Alexandre s'en alla pour rentrer <sup>10</sup> chez lui, mais chemin faisant il rencontra un prêtre qui montait un âne en allant à l'église. „Que le diable t'emporte <sup>1)</sup>," s'écria-t-il „tu reviens ici même avec un âne après être coupé trois fois en morceaux!" Sur cela il le saisit et le tua. Puis il enfourcha l'âne et continua son chemin.

---

1) Mot à mot: Que ta maison s'écroule.

# ESQUISSE

## DU DIALECTE SYRIEN DE DAMAS,

### COMPARÉ À CELUI D'ÉGYPTE

---

§ 1. *Sources.* Le dialecte syrien a partagé le sort ingrat de ceux de l'est; des considérations pratiques ainsi que des raisons d'accessibilité ont eu pour effet que l'attention s'est concentrée essentiellement sur les dialectes égyptien et africains. Aussi en ce qui concerne le dialecte syrien (en passant sous silence un certain nombre de vieux manuels et de chrestomaties aujourd'hui sans valeur) nous n'avons à citer que fort peu de noms de savants dont les ouvrages en aient favorisé l'étude. En fait d'œuvres grammaticales l'*Arabischer Sprachführer* de Hartmann est, en somme, la seule digne d'être nommée, ouvrage ayant principalement un but pratique en vue, mais donnant, pour ce qui est du dialecte syrien, bien des renseignements précieux; c'est surtout de la langue du littoral telle qu'on la parle à Beyrouth, à Tripolis et à Saïda que s'occupe M. Hartmann. Au conte syrien publié par Barthélémy (Journ. as. VIII, X), celui-ci a ajouté une esquisse peu satisfaisante de grammaire. S'étendant longuement sur les points connus des autres dialectes il oublie de parler des formes les plus caractéristiques ainsi que les pronoms et les adjectifs numériques. Les remarques jointes au texte du conte laissent également parfois à désirer; parmi d'autres exemples de malentendus on pourrait citer que, page

264, parlant de suffixes pronominaux pouvant être attachés aux particules et aux pronoms interrogatifs, il cite comme exemple māni 'arif et minon (o: quel homme est-ce?); le premier exemple manque totalement d'àpropos, et dans *minon* nous n'avons pas le suffixe *s*, mais la forme pronominale indépendante هو; le suffixe s'appelle toujours o.

Une œuvre importante pour l'étude des dialectes est celle du comte de Landberg, *Proverbes et dictons de la Syrie*, dont le premier (et unique) volume traite les proverbes en usage à Saïda et aux environs. Non seulement les spécimens fournis par l'auteur vous mettent au fait du langage familier, mais on y trouve, ajoutées aux explications, une quantité d'observations qui concernent la langue; quel dommage qu'une œuvre entreprise sur une si vaste échelle soit condamnée, comme tout ce qu'a commencé ce savant doué d'un éminent talent mais trop inquiet, à rester un fragment!

On pourrait trouver, dans les revues, maint article et mainte dissertation traitant de questions particulières, mais il nous serait impossible d'en parler dans un aperçu aussi sommaire que celui-ci. Nous citerons seulement M. Wetzstein qui dans la ZDMG. a donné des observations éparses de grande valeur et M. Ch. Huart dont les *Notes sur quelques expressions du dialecte arabe de Damas* (Journ. as. Janv. 1883) contiennent, en certains endroits, des renseignements lexicographiques utiles, mais en même temps des extravagances étymologiques les plus incroyables; par exemple (et on en pourrait citer plus d'un) l'expression de Damas bien connue de mā bisā'il, ayant la même signification que l'égyptien mā 'alēs et que la locution turque şarar joq (o: n'importe), est expliquée comme ل + يساء + ب + ما, avec la préposition li employé ici comme suffixe (sic!). Aussi l'ecclésiastique levantin, Monseigneur David, a-t-il fait, dans une livraison postérieure du Journal asiatique, de cet ouvrage l'objet d'une critique bien fondée<sup>1)</sup>.

1) Le jugement de Landberg est encore plus sévère: Dieser unglaubliche Mischmasch, ohne Methode, ohne jede Ahnung von wissenschaftlichen Ansprüchen (Ori. arab., I, 72).

## Phonétique.

§ 2. Les dialectes syriens, comparés à ceux d'Égypte, se distinguent par une moindre profusion de voyelles tandis que certaines consonnes ont subi une polissure phonétique plus avancée. Le discours a son signe caractéristique en ceci que les voyelles auxiliaires, indispensables à l'articulation de l'égyptien, ne sont employées que très rarement <sup>1)</sup>, et que le choc, même très dure, de consonnes qui en résulte, n'offre point de difficulté au Syrien (v. des exemples nombreux dans le texte); comp. pourtant § 8.

§ 3. *L'accentuation.* La manière d'accentuer correspond à la règle fondamentale du dialecte égyptien, établie par Spitta (Gramm. § 25, p. 60); cependant, dans les mêmes mots et dans les mêmes phrases, l'accent s'appuie souvent sur un autre point en syrien qu'en égyptien, vu l'absence totale des voyelles intercalées qui, souvent, portent l'accent en égyptien, par exemple 'ándnā (syr.) = 'andínā (ég.) o: chez nous; ana gíbt lak (syr.) = ana gíbtí lak (ég.) o: je te l'ai apporté; šrāb (syr.) = šrab (ég.) o: buvez! etc.

De plus on peut observer que, dans la déclinaison, il y a une différence essentielle entre les terminaisons proprement dites et les pronoms affixes; ainsi par ex.: qarabnā se prononce différemment selon que ce mot signifie „nous battîmes” ou „il nous battit”. Au premier cas la règle fondamentale est appliquée demandant que, la dernière syllabe étant ouverte, ce soit à la pénultième qu'il faut mettre l'accent, dès qu'elle est longue ou fermée, par conséquent: qarabnā; au second cas, au contraire, le suffixe forme un mot indépendant et reçoit un accent secondaire particulier, tandis que l'accent principal reste sur le syllabe qui le porterait si le suffixe n'avait pas été ajouté, donc qarabnā. De même qarabtu, mais qarabkōn etc.

---

1) Comp. ci-dessous le § 8.



L'accent ne peut être reculé plus loin qu'à l'antépénultième, tout aussi peu qu'en égyptien<sup>1)</sup>.

§ 4. *Les consonnes.* Les labiales پ et ف se prononcent comme b et f en égyptien. Des palatales ك a conservé la prononciation de k, le palatalisme n'existant pas dans le dialecte de Damas, donc kâmil, kbîr, etc. En revanche, les deux autres présentent des particularités essentielles. ج se prononce, à Damas ainsi que sur la côte, à peu près de la même façon que le j français dans les mots je, jarret, pourtant moins doucement (aussi peut-on, sans trop d'inexactitude, le désigner par ġ); cette prononciation palatale adoptée, sans doute, primitivement devant e et i prévalant à présent partout, p. ex. ġebel, iġa, iġû (ils vinrent), iġr (= ég. riġl, pied). Le mot جوج, ayant en égyptien la forme bizarre wuġġ, se trouve dans les dialectes syriens sous différents aspects. A Damas, on prononce wiġġ, tandis qu'en d'autres endroits on emploie la forme correcte wiġh p. ex. J. A. VIII, X, 264 wijha د: وجها; ib. 282 wijjo د: وجه; Prov. et dict. 32 et 59 wouġġ; chez les bédouins du désert syrien nous avons entendu la forme wagh (prononcée régulièrement avec un g dur). La prononciation curieuse usitée à Damas, comme en Égypte, de جج comme ġġ est confirmée par le verbe dénominatif twaġġa (تواشش) د: acquérir de belles couleurs, un air de santé après une maladie (Goldziher, ZDMG XXXIII, 608); la permutation assez inexplicable ne se trouve que dans ce seul mot (comp. Vollers: ZDMG XLII, 375).

La consonne palatale ق se prononce partout en Syrie comme hamza (de même qu'au Caire) p. e. ba-ġil (د: je dis) aġi (د: قاضي), alb (د: قلب); elle produit toutefois un certain effet, la voyelle (surtout a) conservant sa prononciation pure sans affaiblissement, donc jamais elb (analogue à kelb, etc.). A Damas il vous arrive parfois d'entendre prononcer ق comme un q guttural, phénomène probablement attribuable

1) Ce que dit Robinson, Palästina III 856: „Der Akzent wird bis zur vierten Sylbe zurückgeworfen" ne s'applique pas au dialecte de Damas.

à des réminiscences de ré citations du Koran ou plutôt peut-être à l'influence turque; l'établissement de règles fixes est impossible.

Les consonnes dentales ت, د, ذ et ط se prononcent régulièrement t, d, ḏ emphatique et ṭ emphatique (avec la langue appuyée sur le palais); ث s'est divisé en deux comme en égyptien; tantôt, et le plus souvent, il est devenu t: tnên, tálit etc., tantôt, dans certains termes appartenant à la littérature, il s'est changé en s aphone. ذ et ط se sont changés de la même manière, régulièrement en d et ḏ, en z dans un petit nombre de mots.

Les consonnes liquides ر, ل, م et ن se prononcent régulièrement.

Les consonnes sifflantes ز, س, ش et ص ont une prononciation conforme à celle du dialecte égyptien; ز est s sonore, س s aphone et ش š (le français ch en: chercher, chose); ص est le plus souvent un pur s aphone, tout comme س.

Les consonnes gutturales ح et خ ont la même prononciation qu'en égyptien; ع, au contraire, s'est changé en alif à une plus grande étendue que là, p. ex. tnāš, bārif (بأريف) où l'on n'aperçoit plus la moindre trace de la gutturale; la permutation fréquente en égyptien de ع en ح devant une consonne muette, p. ex. simiḥt (سميحت) (Spitta Gramm. § 6a) se retrouve en syrien surtout dans les villes maritimes, moins fréquemment par contre à Damas, غ correspond au ḡ égyptien. Dans l'intérieur du mot, s s'affaiblit souvent en hamza et disparaît quelquefois totalement produisant en échange un prolongement de la voyelle.

Les sons و et ي ont une prononciation analogue à l'égyptienne; seulement le premier se prononce quelquefois à Damas comme v aphone, ce qu'il faut attribuer à l'influence turque.

§ 5. *L'assimilation* se trouve généralement bien plus souvent ici qu'en égyptien. Comme là le lam de l'article ne s'assimile pas seulement aux lettres solaires mais aussi à ḡ et k, p. ex. eḡḡūma<sup>c</sup> (la semaine), eḡḡurn (le mortier), ekkursi (la chaise), heḡḡewahir (ces pierres précieuses, J. A. VIII, X,

326). La règle n'est pourtant pas sans exceptions; on trouve aussi des cas sans assimilation, voir p. 118: *welzeit*.

C'est la pénurie de voyelles dans le dialecte syrien qui favorise les assimilations comparativement à la langue égyptienne où des voyelles auxiliaires se présentent à chaque instant; ceci a notamment lieu quand il s'agit d'assimilations d'un mot à l'autre <sup>1)</sup>. La même règle s'applique, à un degré encore plus élevé, aux dialectes orientaux; les spécimens de langue de Mosul et Mardin rapportés par Socin en montrant un grand nombre d'exemples, concernant surtout la consonne l, apparemment le son le plus disposé à s'assimiler, p. ex. *kallu* o: *كان له* (ZDMG, XXXVI, 11), *waḳal lehil leiš* o: *اكل راس الطير* (ib. 31), *aker ras eṭṭeir* o: *اكل راس الطير* (ib. 241), *kūs sabi* o: *كل سبع* (ib. 255). etc.

On sait que ce genre d'assimilation est, en partie, très ancien (comp. Spitta Gramm. pag. 32, note 2 et Zamahšari *Mufaṣṣal* ed Broch II, pag. 167) sans que nous puissions nous former une idée de l'étendue réelle qu'elle a eue autrefois; cependant il est incontestable que, dans le domaine des assimilations, un élargissement a eu lieu qui va toujours croissant, ainsi l'assimilation du lam de l'article à côté de ḡ et k. Le développement de l'arabe vulgaire est ici analogue à celui qui a eu lieu en d'autres langues sémitiques.

§ 6. *Le vocalisme*. Le dialecte syrien présente comme tous les autres dialectes vulgaires une certaine incertitude dans le vocalisme qui rend difficile ou plutôt impossible l'établissement de règles fixes. Cette incertitude est telle que le même mot placé en deux endroits, immédiatement l'un après l'autre, présente plusieurs nuances différentes, p. ex. dans le conte de Barthélémy (J. A. VIII, X): *meṣṣriye* (p. 289), mais *miṣriyetna* (297) et *mougriyet* (302) etc.; dans *meṣ* contes *kull* à côté de *kill* et *küll* etc.

Ainsi que nous venons de le dire, le manque de voyelles auxiliaires dans l'intérieur des mots constitue la différence la plus caractéristique entre l'égyptien et le syrien.

1) Comp. Sabiḡh ed. Thorbecke, pag. 16.

La permutation propre à l'égyptien d'a et surtout d'i en u à côté des labiales b, f, m est moins répandue dans les dialectes syriens dont la vocalisation se rapproche par là de la classique, donc p. ex. miftāḥ à côté de muftāḥ, cl.: مفتاح, baḡḡad à côté de buḡḡad; correspondant à l'égyptien est ḥomṣ = حمص (Emèse). Et grâce à l'influence turque dhamma se prononce parfois ū et ō, p. ex. eddūnje (monde), kōbrīje (fierté) cfr. § 75.

Propre aux dialectes du littoral est la transformation, en certains cas, du fatḥa en i, surtout dans l'article qui se transforme en il (à Damas el) et dans la terminaison féminine ة qui prend le son de l'i p. ex. ilbait (Dam. elbēt), ilktāb (Dam. elktāb), kfāji (Dam. kfāje), zjādi (Dam. zjāde), etc.; sous l'influence des gutturales seules fatḥa conserve partout sa forme primitive.

En certains cas, u s'affaiblit de même en i, p. ex. kill = kull (ég. et class.), filān = fulān.

Pour les *diphthongues* il y a une différence considérable, entre les idiomes syriens réciproquement. A Damas, les diphthongues ai et au se sont transformées, comme en égyptien, en ē et ō sauf devant j et w, ainsi: bēt, ṣēḡ (chasse), tēr, mōt, fōq, qōl, mais ṭajjib, ṣajjāḡ, auwal, qauwās, etc. et, irrégulièrement, aūrāq (pl. de أوراق = feuille). Dans les cités du littoral, au contraire, surtout à Beyrouth, les diphthongues se conservent régulièrement<sup>1)</sup>, donc bait, maut, fauq, hauḡ, etc. Cette distinction s'observe toujours; aussi ce que dit Hartmann (Sprachf. pag. 6) est incorrect: ē und ō treten in Syrien selten für ai und au ein. La conservation des diphthongues ainsi que l'emploi fréquent de périphonie sont justement les deux critères les plus sûrs pour distinguer les dialectes du littoral de celui de Damas, où le développement phonétique s'est produit de façon analogue à celui de l'Égypte<sup>2)</sup>.

1) Quelques rares exceptions se trouvent, ai se rétrécissant, non en ē, mais en i, p. ex. kif = كيف.

2) Des expressions comme la ḥāḡla etc. qui sont des citations de la langue classique et qui sont employées partout dans la même forme ne réfutent rien.

§ 7a. *Périphonie* (o: Imâleh). La modification de â en â n'a presque jamais lieu dans le dialecte parlé à Damas; l'â long y conserve sa prononciation primitive, donc: bab, kiab, nâs, etc., et la légère indication de périphonie dont on rencontre la trace même au Caire, ne s'y trouve pas. Les habitants de Damas ont parfaitement conscience de cette particularité, et de même qu'on reconnaît l'Égyptien au g dur et au suffixe négatif —â, la périphonie est le schibboleth des habitants du littoral syrien. Les habitants de Damas soutiennent, et de bon droit, qu'il y a dans leur langue une supériorité euphonique à cet égard.

On ne peut établir des règles fixes de périphonie pour les dialectes du littoral; on trouve les mêmes mots, les mêmes terminaisons tantôt modifiées, tantôt non altérées. Le fait est pourtant, à ce qu'il paraît, que la périphonie va toujours croissant, phénomène s'accordant parfaitement avec les règles ordinaires du développement des langues; le son difficile, c.-à-d. celui dont la prononciation exige la plus grande énergie, finit par céder la place au son plus facile.

La périphonie propre au dialecte du Caire ou plutôt l'apophonie de la terminaison dérivative ordinaire —îje en êje, p. ex. 'abbâsêje (quartier du Caire), 'arabêje (voiture), etc. (cfr. Spitta, Gramm. § 126), se trouve rarement en syrien. En somme, la prononciation égyptienne des voyelles a quelque chose de traînant par opposition à la vivacité et à la concision de la prononciation syrienne; aussi les Syriens qui en ont fait eux-mêmes la remarque, traitent-ils le langage des Égyptiens de rustique (kalâm-el-fellâhîn).

§ 7b. *Îsmâm*. On ne saurait établir des règles fixant ce nuancement de voyelles, très fréquent en arabe vulgaire. Toutes les formes d'aoriste de verbes ayant en arabe littéraire dhamma après le deuxième radical peuvent avoir îsmâm, p. ex. juḍrûb, mais souvent elles ne l'ont pas. Le degré plus fort ou plus faible du nuancement d'îsmâm ne change pas seulement dans les districts différents mais aussi dans le même mot employé à diverses époques, (cfr. Landberg, Prov. et Dict. p. 97—98).

§ 8. *Suppression de voyelles.* Comme nous l'avons dit au paragraphe 2, une certaine pénurie de voyelles est caractéristique aux dialectes syriens. Les prépositions et les préfixes, ayant en égyptien comme dans la langue classique leur voyelle particulière, s'ajoutent ici sans voyelle aucune, que le mot ou le radical commencent ou non par une consonne, p. ex. *tfût* = *taḥūšš* (ég.) o: tu entres, *nrûḥ* o: nous marchons, *mṣauwir* o: peintre, *mdīne* o: ville, *lnā* o: لنا, 'āndkon = 'andūkum (ég.). Des abréviations correspondantes ont aussi lieu dans les radicaux, partout où les circonstances phonétiques les rendent possibles. On peut ici établir cette règle fondamentale: *Un e, i et u bref et non accentué disparaît devant une syllabe ayant une voyelle longue<sup>1)</sup> et accentuée* (n'importe si l'accentuation est principale ou secondaire) p. ex. *mlfḥ*, *ḥmar*, *šribnā*, *tlātū* etc. *et de même il peut disparaître entre deux syllabes dont la première est accentuée*, p. ex. *jktbū*. Un ā, au contraire, ne disparaît jamais, p. ex. *ḡarābnā* (pas *ḡrābnā*).

*Prothèse.* Les collisions de consonnes devenant parfois très dures, il se produit alors une disposition à l'emploi de voyelles prothétiques pour aplanir les difficultés d'articulation; la voyelle dont on se sert à cet effet est ordinairement e ou i comme la plus courte et la moins caractéristique, p. ex.: *infūs* pour *nfūs* = *nufūs* (ég.), plur. de *nefs* o: âme, individu, *ektir* pour *ktir* (J. A. VIII, 261), *ibnāt* pour *bnāt*, *ensīt* pour *nstīt* o: tu as oublié, *enḡif* pour *nḡif* (Landberg, *Prev. et dict.* 87). En suivant ce principe dans une mesure encore plus large, des voyelles prothétiques se présentent parfois là où l'on n'en éprouverait pas le besoin p. ex. *īḡa* = *ga* (ég.) = جاء, mais dans le première personne: *ḡit* = *gēt* (ég.). Ce mouvement est plus accentué dans les dialectes des Bédouins ainsi qu'en certains endroits à la campagne où, par exemple, les prépositions ب et ل devant les consonnes ont les formes eb et el, donc ebḡal (o: بحال),

1) La voyelle est aussi considérée longue si elle précède deux ou plusieurs consonnes.

elna (o: ʕ). La prosthèse fréquente et les modifications d'accentuation sont au premiers rang les causes qui rendent méconnaissables dans la bouche des Bédouins des formes bien connues.

*Suppression de voyelles en tête des mots.* Un mouvement phonétique tout contraire à la prosthèse se fait valoir, dans les dialectes ḥaḍaris, où des voyelles commençant les mots sont supprimées dans les endroits mêmes dont elles sont originaires, c'est ainsi que se sont produites baj (père), ḥaj (frère), dēne (oreille) et de pareilles formes. Le cas est le même pour des formes telles que nšallah o: الله ان شاء الله (J. A. VIII, X, 325), etc. ainsi que pour tous les impératifs, dans lesquels la suppression de la voyelle est marquée en outre par l'allongement dû au changement d'accentuation p. ex. šrāb = šrāb (ég.), ḡrāb = ūḡrāb iḡrāb (ég.) etc.

Tout porte à croire que, de ces deux mouvements phonétiques, se contrariant l'un l'autre et dont, pour le moment, il est impossible de fixer les limites, c'est le premier o: la disposition à ajouter des voyelles, qui l'emportera, étant celui qui facilite le plus la prononciation. Une différence principale entre le syrien et l'égyptien est qu'en syrien les voyelles auxiliaires ne sont tolérées qu'en tête des mots, tandis qu'en égyptien on les intercale aussi à l'intérieur du mot; ceci apparaît, par exemple, clairement dans les mots empruntés aux langues européennes, ainsi l'on prononce en égyptien berogerām (programme), malakān (pour marakān o: américain), etc., pendant qu'on dit en syrien ibrogrām, emrikān etc.

#### Des différentes parties du discours.

§ 9. *Les pronoms personnels.* La première personne du singulier a, dans les dialectes ḥaḍaris syriens, quand elle se trouve seule, la forme ānā; joint au mā négatif, la forme anī comme en égyptien, p. ex. mānī 'arīf = mānīs 'arīf (ég.); cette forme, ressemblant à l'hébreu אֲנִי, paraît de formation secondaire. Elle s'est implantée partout dans les

dialectes des Bédouins du Nord (ʿAnezeh) et s'emploie là aussi seule (Wetzstein ZDMG XXII, p. 119). *La première personne du pluriel* a, à Damas, la forme néḥnā, naḥn correspondant à celle de la langue littéraire نَحْنُ; cette forme se trouve aussi parfois à la campagne, p. ex. dans le conte de Barthélémy: neḥēn (J. A. VIII, X 261). Dans les villes maritimes on emploie niḥna (Hartmann, p. 13; Landberg Prov. et dict. p. 10) et à la campagne iḥna correspondant à l'égyptien (iḥnā Wetzstein o. c. 137, Wallin ZDMG V, 199). Les Bédouins se servent généralement des formes ḥanna et ḥinna (Wetzstein, ib).

*La deuxième personne du singulier* a, au masculin, ent ou int, au féminin enti (en égyptien inte et entī) v. p. ex. ZDGM XXXVI, 272; *la deuxième personne du pluriel* a la forme commune entū.


*La troisième personne du singulier* a, au masculin, les formes hū et huwa (p. ex. J. A. VIII, X, 304), au féminin hī et hīje; dans le dialecte de Mosul on trouve au masculin la forme singulière hīnū (ZDMG XXXVI, 13), formée à l'aide du noun démonstratif, sans qu'on sache bien, comment s'est produite la vocalisation irrégulière. Pour *la troisième personne du pluriel* on a en syrien henne, hīnni (p. ex. J. A. ib. 312) et homme (p. ex. Prov. et dict. p. 85) correspondant à l'égyptien hum et humā; les dialectes de l'Est ont hijūm (p. ex. ZDMG ib. 13). Les formes employées en syrien pour exprimer des négations se trouvent groupées chez Landberg, Prov. et dict. p. 91.


§ 10. *Suffixes. La première personne du singulier* a -ī au génitif, -nī à l'accusatif p. ex. bēṭī, ḡarabnī; *la première personne du pluriel* -nā.

*La deuxième personne du singulier* a, au masculin -ak, au féminin -ik; toutefois le masculin s'emploie le plus souvent à la place du féminin qui tend à disparaître. Dans la langue des Bédouins, ce suffixe est souvent sans voyelle, p. ex. muwaddatk (amour pour toi), allah isallimk (ZDMG VI, 7). *La deuxième personne du pluriel* a, en syrien, -kon (ég. -kum et -kū), les dialectes de l'Est ont, par affaiblissement



de la voyelle, -kin p. ex. tāḡanwizkin (elle vous épousera, ZDMG XXXVI, 243).

La troisième personne du singulier a au masculin -oḥ (après les consonnes), -h (après les voyelles) et au féminin -ha comme en égyptien. La troisième personne du pluriel a, par analogie à la deuxième personne -hon et dans les dialectes de l'Est -en ou -in p. ex. ḡanfen (o: , ZDMG XXXVI, 240).

Pour toutes les personnes on forme à l'aide de ja (class. ) des suffixes particuliers de complément direct: jajī, jak, jah, jāna, jakon, jahon; contrairement à l'égyptien on n'emploie pas seulement la deuxième et la troisième personne, mais aussi la première; composées avec w(e) elles ont la forme wijāk etc.; en égyptien waja est devenu une préposition signifiant „avec” et ayant tout à fait supplanté ma'a (ما) qu'on emploie encore en Syrie.

Le pronom réfléchi s'exprime par nefš (en égyptien zāt) p. ex. mā ḡarabt nefsi = mā ḡarabti zāti (ég.) ou par ḥāl (comp. le glossaire).

§ 11a. Les pronoms démonstratifs. Le plus communément employé est ha, invariable en genre et en nombre, qui précède toujours le substantif; on l'emploie régulièrement avec l'article p. ex. harriḡal = errāḡil di (ég.) o: cet homme, hannās = ennās dōl (ég.) o: ces gens. Dans les dialectes de la campagne et du littoral il a par imāleh la forme hai; la périphonie n'est pourtant pas réalisée toujours p. ex. hek-es-sa'a (J. A. VIII, X, 201), mais bihāk ellāl (ib. 268).

On ajoute à ha, comme il est indiqué dans ces exemples, le k démonstratif; le pluriel a alors la forme particulière hauk (ZDMG XXXVI, 256).

De plus on emploie ḥāda, soit seul soit complémentaiement avec ha; au dernier cas on le place toujours après le substantif, au premier cas indistinctivement avant ou après; on peut ainsi considérer ḥal (o: ha + l'article) comme un nouvel article (Wetzstein ZDMG XXII, 80). Ḥāda a au féminin ḥādī et au pluriel ḥāudī (analogue à hauk) on bien

hādol; comme ha la voyelle radicale est modifiée dans les idiomes de la campagne et du littoral: haida, haidi; au pluriel toujours exclusivement. hādol. Ainsi qu'à ha, on ajoute aussi le k démonstratif à hāda: hādak, etc.

Remarque 1. Sous l'influence de la langue littéraire ce pronom a parfois la forme hāza (J. A. VIII, X, 332).

Remarque 2. L'emploi du pronom zālik est dû à un usage qui tient de l'archaïsme; il n'appartient pas à la langue vulgaire.

Remarque 3. Au radical démonstratif s'attache l'adverbe local „ici”, ayant à Damas la forme hōn, sur la côte haun, d'où les dérivés hōnik, haunik o: là; l'égyptien a, comme un affaiblissement du classique هَا, la forme (hene et henak). Chez les Bédouins du désert syrien ainsi que dans les dialectes de l'Est nous trouvons ici exprimé par hēn, hīn (Sachau, Volkslieder, Abh. kgl. preuss. Gesells. Wiss. 1889, p. 93); hōn a alors la même signification que hōnik à Damas, et la forme composée lahōn o: par ici! (Landberg Basim le forgeron, p. 76, ligne 3 d'en bas) devient laune (ZDMG XXXVI, 275). Ainsi que hene de هَا, hōn est dérivé de هُنَا, par l'élimination de s faible entre deux voyelles.

§ 11b. L'article présente, comme je l'ai déjà indiqué, la forme el, sur la côte il, dont l' s'assimile dans les cas mentionnés au paragraphe 5 ainsi que dans le mot embāreh (o: hier), toutefois la forme régulière se trouve dans les dialectes de l'Est (elberha ZDMG XXXVI, 13); la modification de l'article qu'on trouve en égyptien dans le mot: 'am-en-auwul (o: l'an dernier) n'existe pas en syrien; on dit régulièrement 'am-el-auwal.

Quant à la syntaxe, il faut noter le fait curieux propre à tous les dialectes vulgaires que lorsqu'un adjectif est uni à un substantif, l'adjectif seul prend l'article; la classique إضافة الموصف إلى الصفة (Mufaṣṣal, p. 41) est ici entièrement observée, p. ex.: ḡebel-el-ahmar, ḡubz-en-naṣīf, etc. (cfr. Landberg, Prov. et dict. p. 5).

§ 12. *Les pronoms relatifs* ont un emploi fort restreint; quand ils se rapportent à un substantif indéterminé, on les supprime, p. ex. šuft mara tibki (j'ai vu une femme qui pleurait); laqêt „riğal bištağel (j'ai trouvé un homme qui travaillait).

Si le substantif est déterminé, on emploie le pronom originairement démonstratif *elli* avec ses deux formes accessoires *halli* et *jalli* (Prov. et dict. p. 3), invariables en genre et en nombre; le *الذي* classique en est une dérivation augmentative <sup>1)</sup>. Dans certains dialectes des Bédouins on trouve le pronom *dû*. Dans les dialectes de l'Est on trouve le mot *la*, employé comme pronom relatif, p. ex. hâdi mart la fi ġild eġġemâl (o: cette femme enveloppée dans la peau du chameau, ZDMG XXXVI, 264) jiftarrâġ 'ala-ddahab ulmâl la fi'u (o: il regarde l'or et la richesse qui s'y trouve (ib. 27). Il est incertain si le mot *la* est en relation étymologique avec *elli*; en ce cas-là il faut chercher l'intermédiaire dans la forme *el* qu'on entend dans la vallée de l'Euphrate (Sachan o. c. p. 33), p. ex. *el* ħunt o: *الذي كنت*; nous avons toutefois dans les spécimens de dialectes, que nous connaissons, trop peu d'exemples de son emploi pour être en état de fixer sa dérivation étymologique.

§ 13. *Les pronoms interrogatifs*. „Qui?” s'appelle comme en égyptien *mîn*; pour exprimer „que, quoi” on dit parfois *mâ* et le plus souvent *šû* (en égyptien *eh*); ce mot est mentionné de bonne heure comme un mot de dialecte (Jakut, ed. Wüstenfeld I, 188), dans les dialectes des Bédouins *šû* perd sa voyelle en certains cas, par exemple dans la phrase sacramentelle caractéristique *šbiĉ* (= *šû bak*, Dam.) o: Qu'est-ce que tu as? „Lequel” s'exprime par *ēš* et „quel” par *aina* (en égyptien *enhû*); dans les dialectes des Bédouins on compose par l'adjonction de , les formes

1) Spitta a tort en expliquant (Gramm. p. 81) *elli* comme la forme la plus jeune résultant de *الذي* par la suppression de *z*; *elli* est la forme originaire et peut être comparée à l'hébreu *הוא* (cfr. Weinstein, ZDMG XXII, 124, et Landberg, Proverbes et dict. 297).

weš et wuš, dont la dernière est la plus usitée chez les 'Anezeh; on trouve cependant šš dans l'adverbe ešlôn (v. ci-dessous, rem. 1), emprunté au haḍari. Toutes ces formes (ainsi aussi) sont invariables en nombre et en genre.

Remarque 1. Les adverbes interrogatifs causals et modals. De šš on forme, par l'adjonction de la préposition ʔ lēš ʔ: pourquoi (en égyptien lēh); pour la syntaxe, il faut noter que cet adverbe, comme tous les autres adverbes interrogatifs, est placé en égyptien à la fin de la proposition, tandis qu'en syrien il en forme le commencement, p. ex. lēš ent ʔimilt hāk = intē ʔimiltē kide lēh (ég.) ʔ: pourquoi as-tu fait ainsi?

A l'aide du substantif lôn = couleur, espèce, on forme l'adverbe syrien caractéristique ešlôn ʔ: comment (en égyptien ezēj). On l'emploie d'une façon absolue, et de plus, sans doute à cause de son caractère originairement substantif, avec les suffixes: ešlônak, ešlônkon, etc. (en égyptien: ezējjak, ezējkun).

Remarque 2. Les adverbes interrogatifs de lieu. „Où”, rendu par **أين** dans la langue littéraire, se prononce ên, avec diverses variantes dans les différents dialectes; la forme pure ên ne se trouve que dans les dialectes de l'Est (ZDMG XXXVI, 271); on en dérive lēn ʔ: de quel côté (**الى اين**) et min ên ʔ: d'où. En égyptien et en syrien, au contraire, on a ajouté à ce mot les particules copulatives **و** et **ف**, et on a composé les formes fēn (ég.) et we'ên (syr.); du dernier on forme régulièrement lawēn ʔ: de quel côté (analogue à lahôn, v. ci-dessus); en égyptien, au contraire, fēn reste invariable, signifiant aussi „de quel côté”, donc rāḥ fēn ʔ: où vas-tu? (rāḥ = rāḥ, partic.), kuntē fēn ʔ: où as-tu été? Voici donc le rapport entre les dialectes:

égyptien	syrien	du côté de l'est
fēn	we'ên	ên ʔ: où (ubi)
fēn	lawēn	lēn ʔ: de quel côté (quo)
min fēn	min ên	min ên ʔ: d'où (unde).

§ 14. *Les pronoms indéfinis.* „On” s’exprime ordinairement par la troisième personne du pluriel du verbe, p. ex. biqlû : on dit; quelquefois par une périphrase avec nās : des hommes.

„Quelqu’un” s’appelle ḥadā, dérivation du radical du numératif un (en égyptien ḥadd); personne mā ḥad ou mā ḥadā (ex. J. A. VIII, X, 272), en égyptien mā ḥaddiṣ.

„Quelque chose” est désigné par še (en ég. ḥage = حاجة<sup>1)</sup>); en syrien on n’emploie pas še, comme en égyptien, pour compléter la négation, donc: mā qult = mā qultiṣ (ég.) : je ne disais pas, mais: mā qult loh še = mā qult loh še ḥage (ég.) : je ne lui disais rien. „Rien”, qu’on exprime en égyptien par muṣ ḥage, s’appelle tout simplement mā še; chez les ‘Anezeh on trouve la forme māš (Wetzstein ZDMG XXII, 342).

„Un tel” s’exprime par filān (en égyptien fulān), qu’on emploie aussi en adressant la parole à des personnes dont on ne sait pas le nom: jā filān : tiens, l’ami!

„Quelques-uns” est désigné par kām ou kām waḥid (analogue au turc كامل).

#### Les Noms.

§ 15. *La déclinaison.* Comme en égyptien, la nunation se borne à certaines expressions adverbiales et à quelques formules archaïques comme aḥlān we saḥlān, etc. Pourtant on trouve aussi, dans ces expressions, des exemples sans nunation p. ex. aḥlā we saḥlā (J. A. VIII, X, 277).

*Les flexions casuelles du singulier* ont totalement disparu, le génitif se laisse exprimer par le taba<sup>c</sup> invariable ou par šit (comp. le glossaire) (māl dans les dialectes de l’est, en ég. betā<sup>c</sup>).

*La désinence du duel* est -ēn, dans les dialectes du littoral -ain; son emploi devient de plus en plus restreint.

1) En syrien on emploie ḥāḡi adverbiallement dans la signification „aussi”, égal à jakā, bilkāja.

La terminaison du pluriel sain est pour le masculin *-in*, pour le féminin *-at*; celle-ci se trouve employée comme terminaison masculine dans quelques mots étrangers, p. ex. *hawāḡe* (o: marchand, Européen), *hawāḡat*; *baša*, *bašawat*; *bek*, *bekawat*. Dans un certain nombre de mots de la forme *فقال* on a au pluriel *-e* pourvu qu'il n'y ait pas une forme féminine *فقاله* (Landberg, Crit. ar. p. 61). Les mots qui désignent quelqu'un appartenant à une nation ou à une classe, y compris tous les mots avec la terminaison *-i* (ي), forment leur pluriel en *-ije*, p. ex. *qauwās*, *qauwāstje*; *fransāwi*, *fransāwtje*; quelques-uns de ces mots subissent certains changements, p. ex. *effendi* qui a au pluriel *effendije* et *effendawtje* (ZDMG XXXVI, 221).

Certains mots forment le pluriel irrégulièrement, p. ex. *ābu*, *abbāt*; *umm*, *ummhāt*; *uht*, *aḡwat* (la forme *hajjāt* vient de *hajje*; *hajje* (sœur) et *haj* (frère) ne se trouvent pas en égyptien); *mara*, *niswān*; *insān*, *nās* etc.

Dans quelques-uns des mots exprimant les parties du corps humain qui se trouvent au nombre de deux, on emploie le duel au lieu du pluriel p. ex. *iḡrēn* de *iḡr* o: pied, *sitt iḡrēn* o: six pieds (cfr. Landberg, Prov. et dict. p. 99); le pluriel original s'est perdu dans le langage vulgaire.

Le pluriel brisé (*pluralis fractus*) est aussi répandu en syrien qu'en égyptien.

§ 16. *Genre*. La terminaison féminine du singulier est à Damas comme en Égypte *-e* (après les consonnes gutturales *-a*); dans les dialectes du littoral elle est devenue *i*. L'emploi de formes féminines pour les adjectifs devient de plus en plus rare, moins cependant qu'en Égypte. Sont féminins:

1) les noms propres et les noms spécifiques qui désignent des femmes et des êtres femelles: p. ex. *uht* (sœur), *farruḡ* (poule), *faras* (jument). 2) les noms de villes et de quelques pays. 3) les noms des parties du corps humain qui se trouvent au nombre de deux, p. ex. *jadd* ou *daj* (en

égyptien *id* ١: main), *iğr* (en égyptien *igl* ١: pied), etc. 4) les mots en -e (-a). 5) un certain nombre de mots, parmi lesquels: *aṛḍ* (terre), *baṭn* (ventre), *bīr* (puits), *derb* (route), *rūḥ* (esprit), *šems* (soleil), *nefs* (âme, individu), etc. Dans ces derniers où le genre féminin n'est motivé ni par la forme ni par la signification mais seulement par un usage spontané déjà fixé, la désignation *formelle* du genre spécial est le moins fréquent; à Damas, par exemple, on entend aussi souvent *nefs ṭajjib* que *nefs ṭajjibe*, *derb ṭawil* que *derb ṭawile*.

Pour former le pluriel des adjectifs on n'ajoute que la terminaison masculine même s'ils sont unis à un substantif féminin mis au pluriel; les Bédouins seuls du désert syrien ont gardé dans ce cas la terminaison féminine (Robinson, *Palästina* III, 882).

Dans *les comparatifs* des adjectifs le féminin a totalement disparu (cfr. J. A. VIII, X, 487); des formes telles que *akbar*, *aṭwal* sont du genre commun, et *kubra*, *ṭāla* ont disparu de la langue vulgaire. La forme féminine *كَبْلَة* de *كَبْل* s'est pourtant conservée pour désigner des couleurs et des infirmités, donc *abjaḍ*, *bēḍa* (blanc); *aswad*, *sōda* (noir); *aḥmar*, *ḥamra* (rouge); *aṭraš*, *ṭarša* (sourd); *aḥwal*, *ḥōla* (louche), etc.

§ 17. *Les nombres cardinaux* font voir plusieurs différences entre les dialectes de la Syrie et ceux de la Mésopotamie. Le manque de textes suffisants nous empêche de citer la série complète des formes. Voici la série des nombres employée à Damas :

1	<i>waḥid</i>	11	<i>ḥadaš</i>	30	<i>tlatīn</i>	400	<i>arba<sup>c</sup> m.</i>
2	<i>tnēn</i>	12	<i>tnaš</i>	40	<i>arba<sup>c</sup>in</i>	500	<i>ḥams m.</i>
3	<i>tlate</i>	13	<i>tlataš</i>	50	<i>ḥamsīn</i>		etc.
4	<i>arba<sup>c</sup></i>	14	<i>arba<sup>c</sup>taš</i>	60	<i>sittīn</i>	1000	<i>alf</i>
5	<i>ḥams</i>	15	<i>ḥamstaš</i>	70	<i>sab<sup>c</sup>in</i>	2000	<i>alfēn</i>
6	<i>sitt</i>	16	<i>sittaš</i>	80	<i>tmānīn</i>	3000	<i>tlātālāf</i>
7	<i>saba<sup>c</sup></i>	17	<i>saba<sup>c</sup>taš</i>	90	<i>tis<sup>c</sup>in</i>	4000	<i>arba<sup>c</sup>talāf</i>
8	<i>tmān(e)</i>	18	<i>tmantaš</i>	100	<i>mīt, mije</i>	5000	<i>ḥamstālāf</i>
9	<i>tisa<sup>c</sup></i>	19	<i>tisa<sup>c</sup>taš</i>	200	<i>mitēn</i>		etc.
10	<i>‘ašra</i>	20	<i>‘ašrīn</i>	300	<i>tlāt mije</i>	1,000,000	<i>maljūn.</i>

Remarque 1. *Wahid* a au féminin *wahde*, dont l'emploi est assez rare; du vieux *أحد* se dérive *had* ou *hada* (qui sert de pronom comme *hadd* en égyptien, v. § 14); ce radical s'est conservé de plus en *jôm-el-had* o: dimanche. Dans la même signification que *wahid* on emploie souvent *ferd* en syrien, p. ex. *killoh ferd šikl* (en ég. *kulloh gins wahid* o: c'est tout d'une seule espèce). — De *tnên* on forme le féminin *tintên*, dérivé de *tnêtên* (Wetzstein, ZDMG XXII, 127). — „Trois” a dans les dialectes de l'Est la forme syncopée *tât*, *tâte* p. ex. ZDMG XXXVI, p. 11: *tate* o: *تات*; ib. p. 258 *tât* o: *تات*; de même pour le nombre ordinal *et-tâte* (o: *الثالثة*), ib. p. 258 et pour le nombre cardinal 30: *tittin* (ib. p. 9); cependant la syncope n'a pas tout à fait supplanté la forme primitive; on trouve ainsi p. 261 *talâte*. — Les numératifs 11—19 ont dans les dialectes de l'Est les formes brèves comme en syrien p. ex. dans le dialecte de Mosul douze = *etnâš*, ZDMG XXXVI, 5, mais quand ils sont joints à un substantif, ils ont partout la forme plus longue, donc *hadašer marra* o: onze fois, *ilatâšer nafar* c: 13 personnes; mais: *kâm nafar kânû hôn: tlatâš* o: combien de personnes y avait-il ici? Treize. — Cent a, joint à un autre mot, la forme *mît*, et, quand il est seul, la forme *mîje*, p. ex. *mît qirš* o: cent piastres; mais: *kâm riğal hağrin: mîje* o: combien d'hommes étaient présents? Cent. De même, s'il s'agit de deux cents, etc.

Remarque 2. Les adjectifs numératifs 3—10 ont le substantif suivant au pluriel; s'il commence par une voyelle, on intercale un *t* pour éviter l'hiatus; p. ex. *hamst ašhab* o: cinq amis. Tous les autres adjectifs numératifs sont suivi du singulier.

§ 18. *Les nombres ordinaux* n'ont de formes particulières que pour les nombres 1—10; pour les autres, on emploie les nombres cardinaux comme en hébreu. Les formes sont à Damas conformes aux égyptiennes, savoir: *auwal* (ég. *auwal*), *tani*, *talit*, *rabi'*, *hamis*, *sadis*, *sabi'*, *tamin*, *tasi*, *‘ašir*; les dialectes du littoral ont les formes correspondantes avec *imaleh*, à l'exception de 4, 5 et 10, où la gutturale



protège l'a ouvert, donc tâlît, sâdis, mais ħamis, 'aššir.

Quand „un" est composé avec des dizaines, on n'emploie pas auwal comme nombre ordinal, mais waĥid, p. ex. el-waĥid-u-sab'in o: le soixante et onzième, non el-auwal u-sab'in.

Remarque. Les fractions sont formées par la forme <sup>فعل</sup> des radicaux des nombres ordinaux 1-10, p. ex. tult o:  $\frac{1}{2}$ , suds  $\frac{1}{4}$ , sub<sup>c</sup>,  $\frac{1}{4}$ ;  $\frac{1}{5}$  s'appelle nušš (assimilation de نصف).

#### Les verbes.

§ 19. Comme dans le dialecte égyptien la 3<sup>ème</sup> personne du singulier du prétérit a trois formes fa'al, fi'il et fu'ul; pour la distribution des verbes entre ces trois classes il n'y a pas de règle fixe. Dans la langue de nos jours ce sont les formes fa'al et fi'il qui ont prévalu, tandis que la forme fu'ul se rencontre le plus rarement. Pour un certain nombre de verbes les dialectes diffèrent entre eux dans la vocalisation p. ex. ħalaš (syr.) = ħuluš (ég.) o: finir, waram (syr.) = wu'urum (ég.) o: s'enfler.

§ 20. A. Au *prétérit* le verbe se conjugue régulièrement ainsi:

	<i>Sing.</i>		<i>Plur.</i>
3 m	katab, širib	}	katabû, širbû
3 f	katabet, širbet		
2 m	katabt, šribt	}	katabtû, šribtû
2 f	kababtî, šribtî		
1	kababt, šribt		kababnâ, šribnâ.

Remarque 1. Dans les formes fi'il l'élision a aussi lieu à la troisième personne du singulier devant les suffixes qui commencent par une voyelle, p. ex. 'irfak o: il te connut, širboh o: il le but. A la troisième personne du pluriel le syrien a seulement la terminaison -n; le-terminaison égyptienne -um et inconnue.

Remarque 2. Des formes féminines c'est surtout la deuxième personne qui tend à disparaître, tandis que la

troisième personne a plus de force vitale, notamment dans les verbes qui se terminent par une voyelle parce que la terminaison, en ce cas-là, aide à prévenir les hiatus. En Paléستine, à la campagne, on entend aussi, mais pas d'une façon régulière, l'ancienne forme de la troisième personne féminine du pluriel, p. ex. *katabn*, *qurubn*, seulement sans la voyelle finale (Robinson, Palästina, III, 882). Quand la terminaison féminine est employée dans la deuxième personne du singulier, elle a régulièrement la voyelle longue (contrairement au classique كَتَبْتَ), sans doute la forme originale (Nöldeke, ZDMG XXXVIII, 414).

B. L'aoriste a les formes suivantes:

	<i>Sing.</i>	<i>Plur.</i>
3 m	jiktub	} jiktbû
3 f	tiktub	
2 m	tiktub	} tiktbû
2 f	tiktbi	
1	iktub	niktub

Remarque 1. Le féminin est rarement employé dans la deuxième ainsi que dans la troisième personne; en Paléستine, à la campagne, on a une troisième personne féminine du pluriel: *juqrubn* (Rob. Pal. L.L.). Le dialecte égyptien a *a* dans la première personne du singulier (*aktib*), tandis que le syrien le plus souvent a *i* partout dans le préfixe, excepté dans les verbes 'imil et 'irif qui ont *a*, p. ex. *ja'rif*, *ta'mil*.

Remarque 2. La voyelle après le deuxième radical n'est pas sujette à des règles fixes, tout comme dans la langue classique; on trouve *a* (*e*), *i* et *u* (*û*).

Pour chaque verbe l'usage a arrêté une forme fixe, mais dans les différents dialectes il y a beaucoup de variations auxquelles on ne peut pas appliquer de règles fixes. Le paradigme cité nous en fait voir un exemple (en syrien: *jiktub*, en égyptien *jiktib*).

Les formes d'aoriste en *b* sont analogues à celles du dialecte égyptien.

C. L'impératif a *ktûb*, *ktubû* (cfr. plus haut § 8).

D. *Le participe* a dans la voix active kâtib, dans la voix passive maktûb comme en égyptien.

E. *La voix passive* n'est employée, hormis le participe, que fort rarement et ne doit pas être citée dans le paradigme. Le passif est remplacé par la forme VII ou bien périphrasé au moyen du participe.

§ 21. A. *Les formes dérivées.* La forme II est formée d'après le paradigme فَعَّلَ, p. ex. kassar, kallam; l'affaiblissement en i de la voyelle de la deuxième syllabe, kallim, etc. ne se trouve pas en syrien comme en égyptien. Parfois on a فَيَعْلُ pour فَعَّلَ p. ex. 'ḡe'ad, ṭēla' (J. A. VIII, X, 278 et 278) qu'il faut expliquer par un allongement de substitution (Ersatzdehnung), qui a fait fa'al de fa'al; puis a est devenu e par périphonie.

L'infinitif a, le plus souvent, la forme taf'il, mais aussi tif'al et taf'ale, p. ex. tikrâr (et tekrîr o: répétition) tezkere (o: billet), etc. Les préfixes de l'aoriste et du participe sont presque sans voyelle, donc: jkasser, mkasser, etc. Un impératif bizarre et exclusivement syrien se trouve dans le mot, si souvent employé, ferḡi o: montrez! p. ex. ferḡini, ferḡina, etc. Sans doute cette forme est en rapport avec le verbe فَرَج dont on trouve la deuxième forme avec la même signification chez Ḡanḡari: فَرَجْنَا فِي دَارِكَ (o: fac ut totam domum tuam videamus; cfr. le dictionnaire de Freytag, voir فَرَج).

C'est la forme de l'impératif seulement qui est curieuse. Pour l'expliquer on a proposé un verbe quadriliteral dérivé au prétérit farḡa, mais ceci n'est qu'un expédient grammatical, car dans la langue parlée, en tout cas à Damas, on n'emploie jamais d'autres formes de ce verbe que l'impératif (la forme V correspondante itfarraḡ o: regarder qch. est régulière); nous devons nous borner à constater que dans cette forme ferḡi qui d'ailleurs n'est jamais employée seule et ne se rencontre qu'avec un suffixe nous avons un allongement auquel on ne trouve rien d'analogue. En égyptien cette

forme est inconnue, on emploie warri, impératif de warra, transformation moderne de la quatrième forme de وارى (cfr. Sacy, Chr. arab. III, 369).

La forme III a régulièrement fa'al (en égyptien fa'il).

La forme IV est d'une rareté extraordinaire; elle est remplacée soit par la deuxième forme, soit par la première qui l'a absorbée grâce à l'élision de l'élif prosthétique, phénomène dont on remarque des exemples remontant à une époque déjà ancienne; on raconte ainsi de Abû 'Ubaydah qu'il disait šultu 'lpağara au lieu de ašaltu 'lpağara (ZDMG XII, 70).

La forme V a le paradigme tfa'al et

La forme VI tfa'al avec préfixe sans voyelle.

La forme VII est employée particulièrement souvent parce qu'elle remplit, dans un certain nombre de cas, les fonctions de la voix passive; aussi la forme VII a-t-elle hérité de la seule forme passive de I, savoir maf'ul; la forme munfa'al ne se trouve ni en syrien ni en égyptien (cfr. Spitta, Gramm. 214).

La forme VIII, ayant en égyptien à la fois ifta'al et itfa'al, n'a en syrien que la première correspondant à la langue littéraire.

La forme IX ne se trouve que pour désigner des couleurs; elle a le paradigme if'all, p. ex. ihmarr, iswadd, en aor. jhmarr; au prétérit ces verbes se conjuguent comme verba med. gemin., donc dans la première et dans la deuxième personne ihmarrēt.

La forme X a istaf'al (en égyptien istaf'al et istaf'il); dans le discours il perd souvent son élif prosthétique par aphairésis.

*B. Verbes auxiliaires.* Ainsi qu'en égyptien on trouve dans le dialecte syrien une prédilection prononcée pour les verbes auxiliaires qui sont employés comme une espèce d'introduction pléonastique. Outre kân, baqa et qâm, déjà connus par l'égyptien (auquel les deux derniers appartiennent presque exclusivement), on trouve comme essentiellement syriens šâr et 'ad, celui-ci généralement

invariable, p. ex. mâ 'ad aq'ud (je ne veux pas être assis, ZDMG XXII, 80).

Pour désigner le futur on emploie, au lieu de سَوْفَ, سَ qui ont complètement disparu, le participe rāḥ, rāiḥ (comp. going en anglais) ayant, dans les dialectes du Liban, la forme laḥḥ (Landberg, Prov. et dict. p. 35); la forme égyptienne fort abrégée ḥa ne se trouve pas. Il faut noter que rāiḥ se décline en genre et en nombre, tandis que rāḥ et laḥḥ restent invariables; c'est à dire que, la forme étant devenu méconnaissable, on en a oublié l'origine de participe. Les dialectes de l'est emploient aussi, pour exprimer le futur, бага, p. ex. wuṣṣ tibga tuqra o: que lirast-tu? (Landb. Pr. et dict. p. 35).

#### § 22. Verbes irréguliers.

A. *Verba mediae geminatae*. Ils se conjuguent d'après le paradigme suivant:

	<i>Sing.</i>		<i>Plur.</i>
3 m	zanṇ	}	zanṇi
3 f	zannet		
2 m	zan(n)ēt	}	zan(n)ētu
2 f	zan(n)ēti		
1	zan(n)ēt		zan(n)ēna.

Nous trouvons dans les formes de la deuxième et de la première personne des cas sans et avec redoublement de la lettre radicale. Si la première forme est la plus ancienne, elle peut être produite par un allongement de substitution: zanan et marant deviennent zanēt et marēt; on peut trouver des analogies même à une époque reculée (Mufaṣṣal, p. 178 on a مَلَّ de مَلَّيْتُ); puis, les formes à consonnes doubles ont été produites par analogie à la troisième personne. Il est bien possible, cependant, que celles-ci soient les plus anciennes et qu'elles soient produites par une confusion de verb. med. gem. et de tertiae hamzatae, dont nous avons des parallèles, comme on sait, en d'autres langues sémitiques (comp. ZDMG, XXXII, 756); plus tard on

a prononcé zanêt, parce que la voyelle longue accentuée a gêné l'articulation de la consonne double.

B. *Verba prim. sec. tert. hamsatae.* 1). Les verbes prim. hamz. sont traités régulièrement; à l'aoriste et au participe passé on trouve quelquefois une contraction: jākūl, jāhūd; makūl. L'impératif de ces deux verbes, aḥad et akal, a en syrien, par analogie aux autres impératifs comme šrāb la voyelle longue, contrairement à ce qu'on voit en égyptien, donc kōl = kfil (ég.) ɔ: mangez; hōd = hūd (ég.); à vrai dire, la voyelle longue n'est pas justifiée ici parce qu'il n'y a pas de voyelle prosthétique disparue (comp. كَلْ, حُدْ). Dans d'autres cas on conserve l'hamza, donc ma'mūr ɔ: fonctionnaire. Parfois on trouve le préfixe m au part. act., donc māhid (correspondant à wāhid en égyptien; Vollers, Lehrbuch § 38, 18, Landberg, Prov. et dict. p. 246).

2) Les Verba sec. hamz. se sont changés en verbes creux, à l'exception de sa'al (demander), qui est régulier.

3) Les Verba text. hamz. sont traités comme verba tert. jē.

C. *Verbes avec un w ou un j*:

1) comme premier radical. Ils se conjuguent régulièrement au prétérit et au participe; à l'aoriste la voyelle du préfixe se change en u devant w, et la forme est contractée de même qu'on le voit en égyptien, p. ex. jūqaf ɔ: il reste debout, tūfid ɔ: tu promets, etc.

2) comme deuxième radical. Les verbes creux se conjuguent régulièrement: qal, qūlt, jqūl; à l'impératif: qūl, etc. Au prétérit, awi (des verbes فَعِل) devient i comme en arabe classique; en égyptien, au contraire, il devient u p. ex. nūmt (syr.) = numt (ég.) ɔ: tu as dormi. A l'aoriste et à l'impératif la voyelle se règle sur la voyelle originale du deuxième radical, wu devenant ū, ji devenant i, wa on ja devenant a, p. ex. jqūl, jēib, jnām; la voyelle longue est abrégée comme en égyptien devant les suffixes et autres adjonctions enclitiques, p. ex. sībni (ɔ: lâche-moi); biqūl lak (ɔ: je te dirai).

3) comme troisième radical. Ils se conjuguent régulièrement, toutefois les verbes fa'al ont -ēt et fi'il -it à la deuxième

et à la première personne du singulier du prétérit; donc rama, ramêt (jetait), riqi, riqît (était content), etc.

*D. Le verbe iğa = venir (en égyptien ga).*

<i>Sing.</i>			<i>Plur.</i>		
	syr.	ég.	syr.	ég.	
<i>Prét.</i> 3m	iğa	{ gâ, avec la négations tou- gi [jours ma gâš	{ iğû	gum	
3f	iğet				gab
2m	ğit				gêt
2f	ğiti				gêti
	1	ğit	ğetu	ğitu	
			ğina	ğina	
<i>Aor.</i> 3	jiġi	jiġi	jiġu	jiġu	
	2	tiġi	tiġu	tiġu	
	1	iġi	niġi	niġi	

*L'impératif* a au singulier ta'ala ta'a, au pluriel ta'âlû, ta'û comme en égyptien.

*Le participe* a ġai (en égyptien gai).

### Les Particules.

§ 23. *Les prépositions* ont généralement les mêmes formes et sont employées sur la même échelle qu'en égyptien. En particulier il faut noter celles-ci: *Là* en égyptien (ل) a ici la forme la, et par opposition à l'égyptien où la voyelle disparaît devant une autre voyelle, elle est ici souvent conservée malgré l'hiatus p. ex. la-ummoh = lummoh (ég.) o: à sa mère.

Cette vocalisation est due à une confusion avec ila (إلى), disparu en égyptien; aussi l'égyptien a li, lukum pour ilî, ilkon en syrien (Landberg, Prov. et dict. pag. 1). Dans la préposition ila la première voyelle est souvent tombée p. ex. leyna (c: إلهنا, J. A. VIII, X, 209) où la diphtongue fait voir que c'est إله et non ل que nous avons devant nous.

Le préposition 'ala (على) se trouve le plus souvent sous la forme abrégée 'al; l s'assimile dans les mêmes cas que celui de l'article. Dans beaucoup de cas 'ala a remplacé la et ila.

Au lieu de l'égyptien *waja* le syrien a *ma'a* (ما) : avec.

La préposition *fi* a un emploi syntactique très étendu dans la langue *ḥadari*. Les dialectes des bédouins du Nord, au contraire, ont tout à fait laissé tomber *fi* et l'ont remplacé par *bi* (ZDMG XXII 147). C'est par une influence provenant de là que dans certaines contrées de l'Est, dans la vallée de l'Euphrate, on emploie la préposition *bi* où d'autres dialectes ont *fi*, savoir dans la locution sacramentelle *fiḥ* (: il y a, en italien *c'è*), pour laquelle on dit *biḥ* (Sachau, Volkslieder Abh. Gesell. Wiss. Berlin 1889, pag. 93).

§ 24. A. *Adverbes*. 1) *Particules négatives*. a) „Non” s'exprime comme en égyptien par *la'* qui se prononce d'un ton fort et bref; aussi l'orthographe *lā* (لا) manque-t-elle, au fond, de précision.

Dans le langage familier, au lieu d'une particule négative articulée, on se contente d'un certain claquement (à peu près comme celui que nous employons pour encourager les chevaux) accompagné d'un geste de la main ou de la tête d'en bas en haut (comp. le verbe grec *ἀνακείναι*). Dans la même signification et accompagné du même geste, on emploie *hū* (Landberg, Prov. et dict. p. 103).

La négation augmentative „nullement” s'exprime comme en égyptien par *abadan* qui ne se prononce jamais avec *imaleh*, pas même dans les dialectes du littoral.

b) „Ne-pas” s'exprime dans les expressions verbales par *mā*, devant les noms par *mū* (: *mā* + *hū*), en égyptien *mūš*: *mā katab* : il n'a pas écrit; *hādā mū mliḥ* : ceci n'est pas bon. La particule *mū* se prononce différemment dans les diverses contrées; parmi les gens du peuple à Damas on entend *mū*, *mow*, *moj* et *mej*.

*La'*, dans la signification ne-pas, s'emploie dans la langue vulgaire le plus souvent :

a) après une négation précédente et surtout conjointement avec *we*, p. ex. *mā fiḥ moj ulā ḥalīb* (= en égypt. *mā fiš mojje wela leben*) : il n'y a ni eau ni lait.

β) dans des formules appartenants à la langue littéraire :



la *haula wela quwwata*, etc. D'ailleurs l'ancien arabe *la'*, soit *لا لنهي* soit *لا لنهي الجنس*, est souvent remplacé par *mā*, p. ex.: *mā tḥaf o*: n'ayez pas peur.

Remarque. Le *-š* pléonastique, faisant en égyptien une partie intégrante de la négation, ne se trouve qu'irrégulièrement dans le dialecte syrien. Pourtant en certaines locutions il commence de plus en plus à entrer en usage.

D'abord on le trouve dans l'expression même *mā fiš*, souvent employée, évidemment grâce à l'influence égyptienne; spécialement on emploie la forme avec *š* quand le mot est une interjection <sup>1)</sup>, rarement, au contraire, quand il est employé verbalement. Au lieu de *māfiš*, on emploie dans les dialectes de l'Est *mamiš* (Sachau. p. 83) p. ex. *mamiš ša'ir 'andi o*: je n'ai pas d'orge, évidemment produit par la substitution de *b* (comp. plus haut p. 148); on y trouve de même la forme *māqīš*, obscure dans son origine, avec un *-š* pléonastique.

Dans la particule *blāš* (*o*: *gratis*), formée de la préposition *blā o*: sans (*بلا*) on voit toujours le *š*.

On trouve *š* aussi dans d'autres expressions, p. ex. *mā loṭ-ch oṭlād* (J. A. VIII, X, 296 et 306) au lieu du syrien ordinaire: *mā fih loh ṭlād*. La forme *mūš* au lieu de *mū* nous l'avons, à ce qu'il paraît, dans le mot *mouch-baṭa* (ib. 277) *o*: sans retard, qu'on explique comme un composé de *بطا*.

2) *L'affirmation* s'exprime par *na'am*, *aj na'am*; à Damas on entend aussi *aj* (*āh*) tout seul; la particule égyptienne *aiwa* (de *ai wallāhi*) n'est pas usitée, tandis que la forme originelle *ai wallah* est bien connue. Le serment affirmatif *الله*, se prononce *wāllah*, avec un changement d'accentuation et sans flexion casuelle, en égyptien, au contraire, *wallāhi*.

*Na'am* s'emploie aussi, analogue à l'usage égyptien, dans

1) L'autre locution égyptienne bien connue *mā 'alāš* (ça ne fait rien) n'est pas connue; on dit en syrien: *mā bišāil*, *mā jibālif* et en certaines combinaisons *mā fi takliff*.

la signification: Platt-il? si l'on désire la répétition d'une question ou d'une remarque. Alors le bon ton exige que la question soit accompagnée la deuxième fois de la formule Allah jin'am 'alék (o: que Dieu te bénisse).

L'équivoque qui se produit de la sorte par la double signification de na'am est empêchée par l'accent. Quand cette particule est employée affirmativement elle se prononce d'un ton bref et fort; dans le second cas, au contraire, elle se prononce avec un crescendo et avec prolongation de la première syllabe: nâ'am.

3) *Adverbes de lieu.* V. plus haut pag. 184.

4) *Adverbes de temps.* Les formes suivantes sont différentes de celles qui sont employées ordinairement en égyptien:

a) maintenant s'appelle hallaq, en égyptien delwaqt, l'étymologie des deux mots est la même, savoir وقت, avec le pronom démonstratif et l'article.

β) „de bonne heure” s'exprime par bekkir (بكير) et „tard” par laqis (لقيس), en égyptien bedri et wahri.

γ) „demain” s'appelle bukra comme en égyptien; demain matin s'appelle bukra 'ala bukra ou bukra bekkir (en égyptien eṣṣubḥ). Bukra s'emploie aussi comme en égyptien pour désigner une époque future incertaine: bajjī māṭ ubukra 'mūt ana o: mon père est mort, et moi aussi, je mourrai un jour (comp. pag. 66). „Aujourd'hui” s'appelle haljôm, hannhâr (en égyptien en-nehar-dâ).

5) *Adverbes de manière.* a) Pour l'égyptien kide o: ainsi l'on emploie hâk (dans le dialecte du littoral haik); „kaza” qu'on entend quelquefois est un emprunt de la langue littéraire. β) „Comment” s'exprime par êṣlôn ou par kêf (dans le dialecte du littoral keif et kif); l'égyptien ezêj n'est pas connu. De même la particule de comparaison zê, zêj est rarement employée; elle est remplacée par mitl.

D'ailleurs il faut s'adresser au dictionnaire pour déterminer comment sont employés les adverbes et les locutions adverbiales dans chaque dialecte. Il y en a beaucoup qui sont communes

à l'égyptien et au syrien mais qui sont employées dans l'un des dialectes bien plus souvent que dans l'autre de sorte qu'elles appartiennent principalement à celui-là, p. ex. en égyptien: baqa (o: tiens!) bišwêš o: tout doux! (en syrien mahlak), ħakim (o: par hasard; en syrien biṣṣudfe), etc. Toutes ces locutions sont comprises du Syrien, mais rarement employées.

*B. Locutions adverbiales.* Au nombre de celles qui sont particulièrement caractéristiques au dialecte syrien il faut noter les suivantes:

1) Lakān, surtout fréquemment employé à Damas et avec une quantité de nuances de signification („Pourquoi pas“, „il ne manquait plus que cela“, „nenni“); en somme, on peut dire que cette particule sert d'affirmation et de réfutation d'un doute ou d'une négation, à peu près comme l'égyptien ummāl ou ummāl ēh ou comme le français „si fait“ mais sur une échelle de nuances bien plus grande, p. ex. ent mā tiqdir ta'mil ħada (o: tu ne peux le faire), réponse: lakān: mais si! Elkunt 'andoh māl ktār o: le comte a-t-il, vraiment, tant d'argent? réponse: lakān o: oui, ça va sans dire.

Selon M. Hartmann (Arab. Sprachf., article freilich) lakān est un doublet de laken. Ceci est absolument faux; lakin veut dire „mais“, signification tout à fait différente de celles qui viennent d'être citées; d'ailleurs, le changement d'accentuation et la permutation de l'ī en ā sont complètement inexplicables. Il faut expliquer lakān comme une expression elliptique كَلَان qui grâce à son emploi fréquent s'ossifie dans la forme de l'adverbe! Aussi Wetstein (ZDMG, XXII, 176) a-t-il parfaitement raison de comparer lakān à l'expression synonyme des Bédouins la 'ad (عاد) s'emploie aussi dans le ḥaḍari comme verbe auxiliaire coordonné avec kān).

2) Deux expressions singulières qui sont confondues à tort quelquefois sont mā ḥsir et mā bisail; la première signifie „impossible!“ „n'y pensez pas!“ (v. J. A. VIII, X, 818, en égyptien mā jimkinš, ġēr mumkin), l'autre signifie: „cela

ne fait rien". Pour l'étymologie, la première est évidemment aor. 3. pers. du sing. de *šar*; la forme de l'autre, au contraire, est moins claire; David (comp. plus haut pag. 123) l'explique, peut-être avec raison, comme aor. 3. pers. du singulier de la forme III de *سأل*.

C. *Conjonctions*. 1) Le *we* égyptien a en syrien le plus souvent la forme *u* devant une consonne simple, devant plusieurs consonnes la forme *we* ou *wi*.

2) „ou” s'exprime par *jā* ou par *jimma* (یا + إِمّا); le *wela* si répandu en égyptien est moins connu (comp. pag. 148); on emploie aussi *am*, employé dans la langue littéraire dans les questions disjonctives (comp. Hariri, *Durrat-al-ğawwas*, ed. Thorbecke, pag. 196: لا يفرقون بين أو دام في الاستفهام فينكرون (أحداهما منزلة الأخرى).

3) Parmi les conjonctions de temps il faut surtout noter *ḥatti* qu'on voit sous la forme de *ḥatta*, *laḥatta* et *ta*, et ayant en syrien un emploi plus large que le classique. Elle signifie jusqu'à ce que, jusqu'à l'époque où, et est suivie soit du prétérit, soit de l'aor.; au premier cas on pourrait donc le traduire par „de sorte que” ou par „puisque”; au second cas par afin que, par ex.: šu 'amilt (o: 'imilt) ta širt filuṣūn o: Qu'as-tu donc fait puisque tu es devenu philosophe (Landberg, *Prov. et dict.* 278); stannā 'andak bukra ta niḡi nšūfak o: Reste chez toi demain afin que nous puissions venir te voir').

De là s'est développé par une ellipse un usage singulier, suivant lequel *ḥatta*, et surtout la forme abrégée *ta*, est placée en tête d'une phrase indépendante avec la signification approximative du mode potentiel ou de l'impératif p. ex.: ta na'miloh o: faisons-le; ta nšūt haḡḡahwe o: Si nous entrions dans ce café-là (comp. le glossaire: *ḥatta*).

Dans les dialectes de l'est cette conjonction a la forme *di*,

1) Comp. dans le dialecte de l'Afrique septentrionale *ḥta* (Socin, *Arab. Dial. Morocco*, p. 198, note 10).

p. ex.: dijiqtîl ٥: حتى يقتل (ZDMG. XXXVI, 9) dijiḡi ٥: حتى يجي<sup>١</sup> (ib. p. 18).

„Lamma” ne s’emploie que dans la signification „après que”; elle ne signifie jamais „jusqu’à ce que” comme en égyptien (lamma est ici dérivé de لَمَّا, et non de لَمَّا; v. Spitta, Gramm. p. 185); en syrien on emploie, comme déjà indiqué, ḡatta.

4) Parmi les conjonctions causatives il faut noter laïn (en égyptien leln, لَئِنْ) et ḡes, surtout dans le composé ḡes; celle-ci n’est employée pourtant que dans les cercles influencés par la langue littéraire ce qu’indique aussi la prononciation de ٤ comme s. De plus, la conjonction ešin (dans le dialecte du littoral aîsin) à laquelle se trouve régulièrement joint un suffixe, p. ex.: ešinnoh (J. A. VIII, X, 260); M. Barthélémy explique ici le mot comme dérivé de حيث أن, ce qui est cependant bien peu probable, la permutation de ٤ en ش et de ح en ه n’ayant rien d’analogue. Nous avons plutôt ici le radical du pronom interrogatif.

5) Parmi les conjonctions hypothétiques il faut noter in. On voit souvent employé le composé inkân (analogue à iza kan au lieu de iza) v. J. A. VIII, X, 312, et par un usage bien curieux on trouve aussi kân tout seul dans la même signification (ZDMG. VI, 210). M. Barthélémy dit que inkân se joint à des suffixes pronominaux, par analogie à ٤ et cite en exemple inkannak (J. A. VIII, X, 264); ceci est un malentendu; la forme inkannak est due à une assimilation de in kân lak, ce qui est aussi indiqué par le texte de l’endroit cité.

#### Appendice.

*Le vocabulaire.* La plus grande différence entre le syrien et l’égyptien est due, comme partout où il s’agit de dialectes ḡadaris modernes, à des divergences lexicologiques<sup>1)</sup>.

1) ان في كلام اهل الشام (ed. Thorbecke, pag. 70): Comp. Sabbāgh.

On peut observer que le Syrien comprend mieux le langage de l'égyptien que vice versa. C'est que le dialecte syrien est plus riche ou comme disent les Arabes: **أوسع** : il présente plus de nuances, ce qui provient, en dernier ressort, de la supériorité intellectuelle de la nation syrienne sur les égyptiens. De même qu'on en voit l'indice dans la vie pratique où toute sorte d'activité, concernant le commerce et rapportant un bénéfice, toutes les fonctions et les charges, même en Égypte, sont occupées par les Syriens, tandis que les enfants du pays, ayant moins d'énergie et moins de talents, sont poussés de côté, on le retrouve aussi dans le langage. Si un simple fellah égyptien veut juger de quelque chose, il lui sort toujours de la bouche les deux mots sacramentels: **kwajjis** (bon) et **baṭṭal** (mauvais), rien que ces deux, soit qu'il s'agisse de nourriture ou de politique, du consul général anglais ou du **kišk** délicat; toutes sortes de phénomènes matériels ou intellectuels sont jugées au moyen de ces deux adjectifs.

Il est vrai que les mêmes mots se trouvent en égyptien qu'en syrien, mais ils ne sont pas employés; le nombre des mots que possèdent les deux dialectes est à peu près le même, mais le nombre de ceux qui sont employés dans le langage courant est bien différent; et ce sont ceux-ci qui donnent au dialecte parlé son cachet lexicologique. C'est pourquoi le dialecte égyptien paraît assez pauvre en comparaison du dialecte syrien.

À côté de cette différence, concernant surtout le style des deux nationalités, il y a la longue série de mots absolument différents dans les deux dialectes. Nous renvoyons aux glossaires pour plus amples renseignements et nous nous bornons

---

مستعملين اللفاظ كثيرة لغوية عربية صحيحة ليس مستعملة في كلام  
اهل مصر حتى اذا سمعها احد المصريين وهو عربى لا يفهمها ابدا  
وكذلك في كلام اهل مصر هكذا بعض الالفاظ عربية صحيحة  
مستعملة في كلامهم ليس مستعملة في كلام اهل الشام الخ.

ici aux remarques suivantes. En certains cas les deux dialectes ont choisi dans la richesse de la langue classique chacun son mot pour exprimer la même chose, p. ex.: 'ešš (ég.) = ḥubz (syr.), pain; qulleh (ég.) = šarbe (syr.), cruche à eau; serîr (ég.) = farše (syr.), lit; saqîeh (ég.) = na'ûre (syr.), roue de puisage; ḥašš (ég.) = fat (syr.), entrer; gawtî (ég. de غوط) = ḡamîq (syr. de غمق), profond, etc., etc. En d'autres cas la différence se produit en ce que dans l'un des dialectes un mot étranger supprime un mot arabe qui se conserve dans l'autre, p. ex.: šîše (ég.) = qannîne (syr.), bouteille, kastana (syr.) = abû ferwe (ég.), châtaigne; lokanda (syr.) = ḥammâra (ég.), hôtel, etc.

Il y a aussi des différences se fondant sur une signification différente du même mot dans les deux dialectes<sup>1</sup>). Exemples: leben (ég.) = lait (en syr. ḥalîb), leben (syr.) = lait caillé (en ég. leben raîb); šite (syr.) = pluie (rarement: hiver), šite (ég.) = hiver (pluie = naṣar); taht (syr.) = lit (en ég. serîr); taht (ég.) = trône; gawâb (ég.) = lettre (en syr. mektûb); ḡawâb (syr.) = réponse etc.

1) Comp. Landberg, Prov. et Dialect. p. 273.

## GLOSSAIRE <sup>1)</sup>.

---

umra = mara, femme. 100.

amma, mot souvent ajouté à l'aor. pour désigner la durée de l'action. 96, 102.

ôh, interjection d'admiration: ah! bravo! 44.

bi's, être mauvais; bi's elmsîr, juron populaire: à tous les diables. 80; la ba's, cela ne fait rien, n'importe (synonyme de ma jhalif et ma bisail, comp. pag. 123).

başşe, başşet nâr, charbon ardent. 80.

bukra, litt. demain, s'emploie souvent dans le sens de: dans quelque temps. 66.

bahdale, honte, affront, 104. Cfr. Madrasat-el-azwâg par Muhammed Osman Galal (transcribiert und übersetzt von M. Sobernheim, Berlin 1896) v. 411: min bessê fi 'ddunja jehibb elbahdile: qui dans ce monde aimerait l'affront?

bêça, œuf, testicule. 104.

bowl mot formé pour imiter le bruit de quelque chose qui tombe: boum, patatras! 116.

bêc, vente; bêc uşîrî, commerce (cfr. en turc alyş veriş). 88.

baïke, étable. 98.

ta =hatta. 116. (Comp. dans le dialecte marocain hta; Socin: Zum arab. Dialekt von Marokko, pag. 10).

tafrân, pauvre, mesquin. 100.

tamm, continuer.

---

1) Les vocables qui se trouvent déjà dans les dictionnaires de la langue classique sont pour la plupart omis dans ce glossaire. Les mots sont rangés d'après l'ordre de l'alphabet arabe; il faut chercher les dérivés sous leur racines classiques. Les chiffres désignent la page du texte.



tumm, bouche (en ég. fumm). 88.

ğeride, bâton, lance sans point. 94.

meğrafe, pelle. 106.

hatta, jusqu'à ce que. Dans le dialecte moderne hatta est souvent employé d'une manière elliptique p. ex. hatta 'qûl, je vais parler. 84. Dans les dialectes africains cet usage s'est développé plus largement; comp. pag. 152 et Socin ZDMG XLVI, 358.

harâğ, vente aux enchères publiques. 46.

halle, chaudière. 118.

mihle, dessert. 108.

humra, fard. 102.

hâd, entrer chez qlq.

hâş, attaquer, se ruer sur qlq. 44; II, rassembler, récolter. 88.

hakim, donnant sur. 74.

hâl, état. Souvent hâl est employé dans le sens de nefs comme pronom réfléchi: rabağ hâlöh il se lia, 90. La locution qatal hâlöh signifie: s'affliger, être désespéré; 46.

hîlğî, rusé, méchant (dérivé de hîle avec la terminaison turque). 82.

haiwan, animal. Pag. 96 nous avons le pluriel irrég.: hawwin.

hurğ, sacoche qui est suspendue à la selle. 82.

ağras, muet (Vulg. pour abkam, de même que ağraş est substitué au vocable littéraire ağamm, sourd). 62.

hara, excréments; fig.: chose vile qui ne vaut rien 66. (Comp. en égyptien zeft: dâ kulloh zeft, tout cela ne vaut rien).

haşira, côté. 60.

hâğir, âme, cœur; hâğrak, adieu (formule employée par celui qui s'en va; celui qui reste assis lui répond ma' esselame). 90; 'ala hâğrak, à ton aise, comme tu voudras.

hammâra, estaminet (en ég. hôtel; dans le dialecte de Damas un hôtel s'appelle lokanda). 66.

.hammârgî, cabaretier. 118.

hûri, prêtre. 116.

- daḥil et daḥil, hôte (mot à mot: celui qui entre chez qiq); daḥlak, daḥilak est la formule la plus usitée pour implorer la protection de qiq. 68. 100. daḥil abūki: sous la protection de ton père. 64.
- dašar II, laisser, délivrer. 68. 106.
- dafas, toucher, tâter. 112.
- dafaš, précipiter, faire tomber. 46.
- deḥl, chameau à monter. 44.
- daḥ, s'évanouir, tomber en défaillance.
- zembil, panier. 48.
- zenzir (prononciation fautive pour zenḡir), chaîne. 68.
- zahre, fleur; mā ez-zahr, eau de senteur. 102.
- sbiḍaḡ, poudre. 102.
- saḥa VIII, avoir honte, être confus. 114.
- serḡin, exiler, reléguer. 72. Le même mot en égyptien sergin (comp. Le šeh Matlūf par Muḥammed Osman Galal, publ. par M. Vollers, ZDMG, XLV, 89: ūteser-ginoh ff 'lbaḥr elabjaḍ dā 'nnigis: tu le relégueras à Baḥr-el-Abjad, ce scélérat!). Le mot est emprunté au turc.
- serir, berceau (en ég. lit; en syrien le lit s'appelle taḥt ou farše, en ég. le berceau mahd ou murgēha). 106.
- teslik. sullum teslik, échelle de corde (en ég. surjaq). 108.
- sawa III, faire, arranger, procurer. Mot très souvent employé dans le dialecte de Damas. 78. 88.
- sirān, promenade. 60.
- šidd, lier, préparer pour un voyage. 42. 50.
- šwarib (seulement au pluriel), moustache. 106.
- šaršaf, drap de lit.
- šaraf V, rendre visite à un supérieur. 76. („Šarraftūnī". — „Tšerrifnā" o: „Vous m'avez honoré par votre visite." — „Non, l'honneur est pour moi!" Formule de politesse souvent employée).
- šisme, lieu d'aisance (en ég. kenif, edebhāne). Le mot est emprunté au turc. 104.
- ša'ra, plume (arab. class. poil). 74.
- šaḡfe, morceau. 118.

šukuk, à credit. 24. Mot essentiellement égyptien (Comp. Madras-et-al-azwag par Muhammed Osman Galal, publ. par M. Sobernheim, pag. 22: wa ašukke li usték walaun innoh šukuk; et je mettrai une chaîne de montre, fut-elle même achetée à credit).

šalah, ôter (les vêtements). 80. 102.

šammas, bedeau. Mot d'origine syrienne.

šanhaq, braire. 96. (On distingue parfois entre šanhaq qui s'emploie de l'âne qui aperçoit une ânesse, et nahaq, qui signifie le son qu'il profère en voyant un autre âne; pourtant, le plus souvent cette distinction n'est pas observée).

šit, appartenant à (mot spécialement syrien qui sert à exprimer le génitif comme taba<sup>c</sup> et l'égyptien beta<sup>c</sup>, comp. pag. 187). 78. 96. 104.

šifi, rester dépourvu. 66. 86.

šafiḥe, galette, pâté. 66.

biliṣṭilāḥ, c'est bien, nous sommes d'accord. (Le mot est devenu à peu près une interjection, servant à l'exprimer l'admiration ou le contentement). 72.

šenf, espèce; min el-aṣṇāf, homme des basses classes (synonyme: min el'alam). 94.

šurre, rivale, concubine. 64.

šarab, frapper; šarab et-temanni liflān o: souhaiter le bonheur à qql. 76; šarab fi 'rraml; faire des pénétrations magiques. 76.

šaraš, asperger, enduire. 68.

zeleme, pl. zulm, personne, homme. 110. 118.

'ibb, poche. 84.

'attāl, portefaix. 110.

'ādīl, sac (dans la langue du littoral plus souvent 'adīli). 98.

'arab, coll. les Bédouins; de là: brigands, voleurs. 104.

'azal II nettoyer (du class. emmener, transporter o: les ordures). 106.

'aššān, à cause de (على الشأن:); en ég. plus souvent min šān). 116.

me'aṭṭar, vaurien, mauvais sujet. 66. 108.

- ‘aferim, ‘afarim, bravo! construit avec ‘al; le mot est d’origine turque. 72. 86.
- ‘al, précieux, de grand valeur, de première qualité. 102.
- ‘ilbe, étui 80; seau. 106.
- ma‘laf, crèche (en ég. madwid). 98.
- ‘aliq, nourriture, pâture. 96.
- ‘alam, monde; plèbe (comp. şenf). 80.
- ‘ên, œil, personne; ‘ala hajât ‘ênoh o: de son vivant. 72.
- ‘awâi (seulement au plur.), vêtements. 104. 114.
- farğî (seulement à l’impératif), montrez. 52. (Comp. pag. 143).
- ferd, un, seul. 52. (Comp. pag. 139).
- farat, cueillir. 88.
- farrat, homme qui cueille, moissonneur. 88.
- frenga, étage. 108.
- fazz, s’éveiller, se lever. 52.
- fađah, déflorer, dépuceler; ifđah ħarimak, juron grossier très souvent employé à Damas (Comp. Spitta, Contes arabes modernés, pag. 88). 48. Des locutions semblables sont l’égyptien kuss ummak et le russe yebitwoye matt!
- fât, entrer (en ég. ħašš, ar. cl. دخل).
- qaddêš (de qadd et êš = quoi?), combien? (en ég. kām).
- qurş, pain rond, galette. 66.
- qassis, prêtre chrétien (mot d’origine syrienne = qassisa): 114.
- qiffe, panier. 48.
- qameri, pièce de vingt paras. 46.
- qâime, liste, inventaire. 52.
- karĥâne, maison publique. (En turc کارخانه = 1) fabrique, 2) maison publique. Comme beaucoup de mots d’origine étrangère le mot a en arabe le pluriel brisé, karĥîn). 66.
- kamaš, saisir. 42. 68 (Comp. en ég. kabaš, voir Spitta, Contes, pag. 14 et Dulac, Mém. miss. arch. française 1881-84, 1 fasc., „histoire de Gouleida”: كېشت له كېشة: et elle lui donna une poignée d’or).
- kwajjis, beau, joli, agréable. (Le mot, très en vogue

- chez les Égyptiens, ne se trouve que rarement dans les dialectes syriens où l'on le remplace par le vocable mlh). 116.
- kēf, 1) comment? 2) (devenu substantif) état de santé: ana fi kēfi = je me trouve bien, ana mī fi kēfi = je ne suis pas à mon aise. On en forme un verbe tkejjaf = 'amal kēf = célébrer une fête joyeuse, et plus spécialement: s'enivrer, se griser. 102.
- laḥaš, jeter. 68. 80. 108.
- laḥmaṭ, asperger, enduire. 66.
- lēš, pourquoi (comp. pag. 136). Pag. 76 le mot est employé d'une manière irrégulière pour exprimer l'étonnement: lēš inte tiḥki: comment! est-ce que tu sais parler? On s'attendrait ici à ēšlōn.
- lēk, impér. d'un prêt. inus., toujours avec un suffixe: lēkoh o: le voici! lēkhon o: les voici! 68.
- lawanda, eau de senteur. 102.
- muristān, (de bīmāristān) maison des aliénés. 110.
- maṣari (pl. de miṣrijje = un para), argent. 52. 70.
- maṭrān (de metropolitān), évêque. 114.
- nḥāse, monnaie de cuivre, pièce de cinq paras. 54.
- nuḥūse, épreuve, calamité. 54.
- nafās, narghileh (en ég. šīšeh). 116.
- nafā, placer, vendre.
- nawar (pl. de nawari = bohémien), larrons mesquins. 66.
- nāh II, pleurer, crier (ar. cl. nāḥ). 106.
- hā, interjection: Tiens! 94.
- babaš, dindon, dinde (en ég. dīk hindi, dugāge hīndijje ou bien le mot, emprunté au français: dindi). 114.
- hoṣṣ, interjection: Tais-toi, silence! 88.
- halkān, mourant, éreinté. 98.
- hāk (de فكد), ainsi, de cette manière (en ég. kide).
- hallaq (de هذ الوقت), maintenant, tout de suite (en ég. delwaqt). 118.
- wišš, visage; bejaḍ elwišš, joie, contentement. 90.
- wallaf, II forme de alaf, lier connaissance avec qlq. 110.



## E R R A T A.

Pag.	vi,	Ligne	18: le onzième	lisez: l'onzième
"	7,	"	85: vieux	" o vieux
"	12,	"	90: les	" des
"	22,	"	86: ramassé	" caché
"	24,	"	16: arabes	" arabes du Caire.
"	31,	"	85: de	" des
"	37,	"	20: donc	" dont
"	38,	"	35: 12	" 11
"	46,	"	27: ja'	" ja
"	"	"	28: wiq'it	" wiq'it
"	48,	"	9: iftaḥ	" ifḡaḥ
"	60,	"	15: ssiran	" 'ssīrān
"	64,	"	8: djaritha	" ḡaritha
"	80,	"	22: šalaḥ	" šalaḥ
"	"	"	25: oh	" loh
"	94,	"	22: erriḡal	" erriḡal
"	"	"	22: šaṭir	" šaṭir
"	96,	"	13: jirkab	" jirkab
"	104,	"	18: ṭil'it	" ṭili't
"	"	"	19: ṭil'iu	" ṭili'u
"	112,	"	5: sanawat	" sanawāt
"	134,	"	18: (hene et	" hene (et
"	136,	"	2: ešlōn	" ešlōn
"	"	"	17: ešlōnkon	" ešlōnkon
"	137,	"	10: ma	" mā
"	138,	"	4: bašawat	" bašawāt,

## CONTENU.

---

Remarques sur les contes arabes modernes . . . . .	Pag. 1
Hikâjât:	
I. Le juif et les deux fils du marchand . . . . .	42
II. Le fils du marchand et le marchand indien . . . . .	48
III. La fille du démon . . . . .	56
IV. Les amis traîtres . . . . .	66
V. Le fils cadet du marchand . . . . .	72
VI. Les trois princes et l'oiseau d'or. : . . . . .	82
VII. Le paysan, le bœuf et l'âne . . . . .	96
VIII. Le cadi et le moufi . . . . .	100
IX. La femme rusée . . . . .	108
X. Le moribond et son fils. . . . .	112
XI. L'évêque, le prêtre et le bedeau . . . . .	114
Esquisse du dialecte de Damas . . . . .	122
Glossaire . . . . .	156

---





## En vente à la même librairie:

- Abdo-1-Wahid al-Marrakochi**, The history of the Almohades, preceded by a sketch of the history of Spain, from the times of the conquest till the reign of Yusef Ibn-Tashfin, and of the history of the Almoravides. Edited from a Ms. in the University library of Leyden, by R. Doss. 2d Ed., revis. u. corr. 1881. 8°. . f 4.75.
- Abou Ali al-Hosain b. Abdallah b. Sina** ou Avicenne, *Traité mystique*. Texte arabe publié d'après les Manuscrits, avec l'explication en français par A. F. MEHREZ. I<sup>re</sup>—III<sup>me</sup> Fasc. 1880—94. fol. . . . . f 8.25.
- Abu Abdallah Mohammed ibn Ahmed ibn Jusuf al-Katib al-Khowaresmi**, *Liber Mafatih al-Olim* explicans vocabula technica scientiarum tam Arabum quam peregrinorum. Biddit, indices adj. G. v. VLOTZ. 1896. f 5.25.
- Abu Bakr Muhammad b. Umar b. Abd al-'Asis Ibn al-Qatibiyya**, Il Libro dei Verbi. Pubblicato da I. GUIDI. 1894. . . . . f 7.20.
- Abu Bakr Imbo-1-Anbâri**, *Kitabo-1-nadh dâd* sive liber de vocabulis arabicis quas plures habent significationes inter se oppositas. Bidd. sign. indicibus instr. M. Th. HOUTMAN. 1881. 8°. . f 4.20.
- Abu Isahak as-Sherâf, At-Tanbih** (Jus Shafiteum) quem e codice Leidensi et codice Oxoniensi edidit A. W. T. JUYENBOLD. 1879. 8°. . f 5.25.
- Ad-Dhahabî** (SCHAMEO 'D-INS ABU ABDALLAH MOHAMMED IBN AHMED), *Al-Moshtabih*. 3<sup>e</sup> cod., nua. edit. a P. DE JONG. 1881. 8°. . . . . f 9.—.
- Al-Belâdsori** (IMAM AHMED IBN JAHZA IBN DUAR), *Liber expugnationis regionum* quem e cod. Leid. et cod. mus. Bri. ed. M. J. DE GONZ. 1866. 4°. . . f 17.—.
- Alfarabi's philosophische Abhandlungen** aus Londoner, Leidener und Berliner Handschriften herausgeg. von F. DIEZEL. (Arab. Text.) 1890. 8°. . . . . f 8.—.
- Al-Hasandân's Geographie der Arabischen Halbinsel** nach den Handschriften von Berlin, Constantinopel, London, Paris und Strassburg zum ersten Male herausg. von D. H. MÜLLER. 1884—91. 3 Bde. f 14.—.
- Al-Makharri**, *Analectes sur l'hist. et la littérature des Arabes d'Espagne*, publiées par R. Doss, G. DUAR, L. KASSA et W. WENZ. 1855—61: 3 vol. 4°. . . . . f 50.25.
- Anecdota Syriaca**. Collecti edidit explicuit J. P. N. LUND. 1863—75. 4 vol. 4°. . . . . f 34.50.
- Annales antores ABU DUAR MOHAMMED IBN DUAR at-Tabari**, quos ediderunt J. BARTH, Th. NÖLDEKE, P. DE JONG, R. PRYK, H. THORNBURG, S. FRANK, J. GUIDI, D. H. MÜLLER, M. Th. HOUTMAN, STEPHANUS GUYARD, V. ROSEN et M. J. DE GONZ. Ser. I: Tom. I—VI, 1; Ser. II: Tom. I—III; Ser. III: Tom. I—IV. 1879—96. . . . . f 120.77.
- Basim le forgeron et Harûn er-Rachid**. Texte Arabe en dialecte d'Égypte et de Syrie. Publié d'après les Mss. de Leide, de Gotha et du Caire et accompagné d'une traduction et d'un glossaire par le comte CARLO DE LANDREAS. I: Texte, traduction et proverbes. 1888. 8°. f 3.—.
- Bibliotheca geographorum arabicorum** ed. M. J. DE GONZ. Cum indic. glossar. et add. 1870—94. 8 vol. 8°. . f 58.—.
- Brünnow, R. H.**, *Die Charidechiten* unter den ersten Omayyaden. Ein Beitrag zur Geschichte des ersten islamischen Jahrhunderts. 1884. 8°. . . . . f 1.75.
- Catalogus codicum Arabicorum Bibliothecae Academiæ Lugduno-Batavae**. Editio 2a. Anst. M. J. DE GONZ et M. Th. HOUTMAN. Vol. I. 1888. 8°. . . . . f 9.—.
- Diwan Poësie Abu-1-Walid Moslim ibno-1-Walid al-Ansâri cognomine Qario-1-shawânî**, quem e codice Leidensi edidit, multis additamentis auxit et glossario instruit M. J. DE GONZ. 1876. 4°. . . . . f 11.70.
- Doss, R. P. A.**, *Notices sur quelques manuscrits arabes, avec un fac-similé de l'écriture d'Al-Makharri*. 1861. 8°. f 3.50.
- *Recherches sur l'histoire et la littérature de l'Espagne pendant le moyen-âge*; 3<sup>es</sup> éditions augmentées et entièrement refondues. 1861. 2 vol. 8°. . . . . f 9.50.
- *Le Cid d'après de nouveaux documents*. Nouvelle édition. 1880. 8°. . . f 3.50.
- *Lettre à Mr. Fleischer contenant des remarques critiques et explicatives sur le texte d'Al-Makharri*. 1871. 8°. . f 2.75.
- *Die Israeliten zu Mekka von David Zeit bis in's fünfte Jahrhundert unserer Zeitrechnung*. Aus dem Holland. überetzt. 1864. 8°. . . . . f 1.75.
- *Essai sur l'histoire de l'islamisme*. Trad. du Hollandais par V. CHAUVIN. 1879. 8°. . . . . f 3.75.
- *Supplément aux dictionnaires Arabes*. 1880. 2 vol. reliés. 4°. . . f 75.—.
- *Corrections sur les textes du Bayân 'l-Mogrib d'Ibn-Adhâri* (de Maroc), des fragments de la chronique d'Arb. (de Cordoue) et du *Hollat 's-siyar d'Ibno-1-Abbâr*. 1883. 8°. . . . . f 1.50.

## En vente à la même librairie :

**Edrisi**, Description de l'Afrique et de l'Espagne. Texte arabe publié pour la première fois d'après les Mss. de Paris et d'Oxford, avec une traduction, des notes et un glossaire, par R. DOY et M. J. DE GOSZ. 1866. roy. 8°. . . . . f 9.75.

**Erdmann** liber regum qui innotuerunt Schahname. Editionem Parisiensem diligenter recognitam et emendatam lectionibus variis et additamentis editionis Calcuttensis auxit notis maximam partem criticis illustravit J. A. VULLS. I—III. 1877—84. gr. 8°. f 35.25.

**Fraenkel, S.**, Die Aramäischen Fremdwörter im Arabischen. 1886. gr. 8°. . f 5.35.

**Goeje, M. J. de**, Das alte Beld des Ouz Amud-Darja. M. d. K. 1875. 8°. . f 1.50.

— Mémoires d'Histoire et de Géographie Orientales. 2e éd. 1886. N°. 1. Mémoire sur les Carmathes du Bahraïn et les Fatimides. 8°. . . . . f 3.—

**Gutdi, L.**, Tables alphabétiques du Kitâb al-Ağam comprenant I) Index des poètes dont le «Kitâb» cite des vers; II) Index des rimes; III) Index historique; IV) Index géographique; rédigées avec la collaboration de MM. R. K. Bakhov, S. FRANKEL, H. D. v. GELSEN, W. GOSZ, R. HÉLOUIS, H. G. KLEY, FR. SEYDOLD et G. v. VLOZAN. 1er fasc. 1896. f 7.—

**Ibn 'Abd al-Kattib** 'AR Rîd you Strâ, Des Târikh-i Zandîje. Herausg. von SAMY BERN. 1898. 8°. . . . . f 1.75.

**Ibn 'Adhar** (de Marô). Histoire de l'Afrique et de l'Espagne, intitulée Al-Bayân al-Mogîb, et abrégée de la chronique d'Arif (de Gerdou), la tout publiée pour la première fois, précédée d'une introduction et accompagnée de notes et d'un glossaire, par R. P. A. DOY. 1848—1851. 3 vol. 8°. . . . . f 16.—

**Ibn al-Anbâr** 'A Arâs al 'Arabiya, Herausgegeben von Dr. O. F. SCHULTZ. 1886. gr. 8°. . . . . f 3.—

**Ibn-Badrâou**, Commentaires historiques sur le poème d'Ibn-Abdoun, publiés pour la première fois, précédés d'une introduction et accompagnés de notes, d'un glossaire et d'un index des noms propres, par R. P. A. DOY. 1846. 8°. . . . . f 10.—

**Kasiri** 'I-Kasasirani (Abul-FADH) Mo-hammed ibn Târis al-Makûmî, Homonymie inter nomina relative, quas cum appendice Abi Mûsâ Ishâqianus e codd. Leyd. et Berlin. edidit Dr. BOWL. 1866. 8°. . . . . f 2.50.

**Ibn-Waddâh** qui dicunt s. Jacques historice. Mâjâ indicibus adjecit M. TH. HOUTMAN. Vol. I: Historia ante-islamica. Vol. II: Historia islamica 1885. 8°. . . . . f 15.—

**Imâd ed-dîn al-kattib, القتيبي** في الفتح القدسي (Conquête de la Syrie et de la Palestine par Salâh ed-dîn), publié par le comte Ouzo de LAMMAS. Vol. I. Texte arabe. 1888. 8°. . f 9.—

**Kitâb al-Masâlik wa'l-Mamâlik** (Liber viarum et regnorum) auctore Abu'l-Kâsim Ubaidallah ibn Abdallah ibn. Khor-dâhbeh et excerpta e Kitâb al-Kharâj auctore Kâdama ibn Dja'far quas cum versione gallica edidit, indicibus et glossario instruit M. J. de GOSZ. 1882. 8°. f 9.50.

**Landberg, O.**, Proverbes et dictons du peuple Arabe. Matériaux pour servir à la connaissance des dialectes vulgaires, recueillis, traduits et annotés. Vol. I: Province de Syrie. Sect. de Saydâ. 1888. 8°. f 7.—

Lexicon geographicum, cui titulus est

مراسد الاطلاع على أسماء الامكنة والبلد, e duobus codd. mss. arabicis ed. T. G. J. JUYSSA. 1850—64. 8 vol. 6°. . . . .

**Livre des Merveilles de l'Inde**, par le capitaine Benour fils de Chahriyar de Bâmhormas. Texte arabe publié d'après le Ms. de M. SCHUYER, collationné sur le Ms. de Constantinople, par P. A. v. d. LETH. Trad. franç. par L. MARCOT DEVI. Av. 4 pl. color. tirées du Ms. arabe de Hariri de la collection de M. SCHUYER. 1883—1886. gr. in-4°. . . . . f 12.—

**Nöldeke, Th.**, Geschichte der Perser und Araber zur Zeit der Sasaniden. Aus der arabischen Chronik des Tabari übers. u. mit ausführl. Erläuter. u. Regimen versehen. 1879. 8°. . . . . f 7.—

**Principaux Arabes** présentés par le comte de LAMMAS. Fasc. I. 1896. 8°. f 1.90.

Fasc. II. 1899. 8°. . . . . f 3.—

**Recueil de Textes relatifs à l'histoire des Seldjoudes**. Publ. par M. TH. HOUTMAN. Vol. I: Histoire des Seldjoudes du Karmân, par Muhammad Ibrahim. (Texte persan.) 1886. . . . . f 3.50.

Vol. II: Histoire des Seldjoudes de l'Irak, par al-Bondârî d'après Imâd ad-dîn al-Kâtib al-Buhârî. (Texte arabe.) 1889. f 5.35.

Vol. III, 1: Histoire des Seldjoudes de l'Asie mineure. (Texte persan.) 1891. 8°. f 5.—

Se'adîje b. Jâsîf al-Fajîmî, Kitâb al-timâzât wa'l-fîqâdât. Herausgegeben von S. LAMMAS. 1880. 8°. f 4.75.

**Scriptores arabici** loci de Abdallâh mure primus editi a R. P. A. DOY. 1846—1868. 3 vol. 4°. . . . . f 14.—

**Spitta-Bey, G.**, Contes arabes modernes recueillis & traduits. 1888. 8°. f 3.75.

**Wright, W.**, Opuscula arabica, collecta and edited from Mss. in the University Library of Leyden. 1859. 8°. . . . . f 12.—



















